

LA LÉGION ÉTRANGÈRE

de 1831 à 1887

TOME I

LA
LÉGION ÉTRANGÈRE

de 1831 à 1887

PAR

LE GÉNÉRAL GRISOT

ANCIEN COLONEL DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE ET DU 1^{er} ÉTRANGER

ET

LE LIEUTENANT COULOMBON

DU 2^e ÉTRANGER

—

AVEC UN PLAN

TOME I

1888

The logo for L'AUZELLE, featuring the word "L'AUZELLE" in a stylized, bold, sans-serif font. The letter "V" is replaced by a graphic element consisting of a series of parallel diagonal lines.

AVANT-PROPOS

L'histoire de l'ancienne Légion étrangère, publiée par le général Bernelle, s'arrête à la fin de la campagne d'Espagne, au 17 janvier 1839. La nouvelle Légion, formée à cette époque, a depuis pris part à toutes les guerres qu'a entreprises la France. Restés tristement en Algérie, à instruire des recrues pendant que nos camarades plus heureux que nous combattaient au Tonkin, nous avons songé à reprendre cette histoire et à la continuer jusqu'à nos jours.

Nous tâcherons de faire connaître la belle conduite de ce corps et la part brillante qu'il a su se faire dans toutes les campagnes auxquelles il a pris part, mais nous nous attacherons surtout à la vérité ; nous chercherons à faire ressortir le caractère spécial de ces légionnaires qui, provenant de tous les pays, ont certainement leurs défauts, mais composent un ensemble brillant, énergique, très militaire et présentant encore le type des vieux régiments de l'armée française.

Pour la rédaction de ce travail, nous nous sommes servis de l'ouvrage du général Bernelle, des mémoires du lieutenant-colonel de Choulot (ancien lieutenant

au 1^{er} étranger), des documents recueillis aux archives du ministère de la guerre par M. le capitaine adjudant-major Trépier, des journaux de marche trouvés au corps et enfin des renseignements que d'anciens officiers de la Légion ont bien voulu nous fournir.

Nous nous permettrons, au sujet des journaux de marche et d'opérations, de faire les remarques suivantes : le plus souvent, ces journaux ne sont qu'une sorte de calendrier froid et aride, ne fournissant que peu ou point de renseignements sur la nature du pays, sur la situation générale des troupes, sur les conditions suivant lesquelles il a été pourvu à leur logement, à leur nourriture, à leur habillement et à leur ravitaillement. Ce n'est qu'à force de recherches patientes faites auprès des acteurs ou témoins des faits que l'on arrive à savoir plus tard, comment les troupes ont pu se mouvoir et vivre, à connaître la part que chaque corps a prise aux opérations, à se faire, en un mot, une idée exacte de la physionomie de la campagne et des conditions journalières d'existence de chacun. Cette manière de faire amène de grandes difficultés et est la cause de lacunes fort regrettables dans l'histoire des régiments.

ERRATA

- Page 9 5^e ligne. La citation est extraite de l'ouvrage « Commencements d'une conquête », par Camille Rousset.
- 11 22^e — Lire : Au mois de septembre 1832, le colonel Combes rentre en France, le lieutenant-colonel de Mollebeck, du 48^e, prend provisoirement le commandement de la légion, qui est confié ensuite, en attendant la nomination d'un colonel, au lieutenant-colonel Bernelle, du 10^e léger.
- 18 9^e — Lire : *Comte* d'Erlon au lieu de commandant.
- 21 10^e — Lire : *Tlélat* au lieu de Théblat.
- 31 9^e — Lire : *Huerca* au lieu de Huesca.
- 33 16^e — Lire : Pobla *de* Segura au lieu de Pobla et Segura.
- 33 23^e — Lire : Vaga *usted* au lieu de Vaga ruted.
- 36 29^e — Lire : *Kraiewski* au lieu de Kraievoski.
- 42 16^e — Lire : *Huerca* au lieu de Huesca.
- 42 21^e — — —
- 42 26^e — Lire : *Kraiewski* au lieu de Kraievoski.
- 44 15^e — Lire : comte de *Saarsfield* au lieu de Saatisfields.
- 46 8^e — Lire : *Logrono* au lieu de Logrino.
- 47 9^e — Lire : *Pau* au lieu de Paris.
- 66 5^e — Lire : Montagnes *des* Beni-Menacer.
- 66 28^e — Lire : Commandant supérieur *de* l'Aghalik de Tittery.
- 81 15^e — Lire : l'Oued Zly.
- 83 8^e — Lire : Mais cet officier se trompe de route, est cerné par les Arabes et se trouve sous les feux croisés de l'ennemi, il tombe foudroyé.
- 97 8^e — Lire : *protéger* au lieu de créer.
- 108 30^e — Lire : *Mangin* au lieu de Maugin.
- 172 6^e — Lire : *Samos* au lieu de Jamos.
- 198 18^e — Ajouter : Il est remplacé par M. Martenot de Cordoue, lieutenant-colonel du régiment.

Page 315	10 ^e	ligne.	Lire : <i>Trevino</i> au lieu de Trevido.
—	326	11 ^e —	Lire : l'Oued <i>Guir</i> au lieu de l'Oued Chair.
—	402	31 ^e —	Lire : les <i>Beni Guill</i> au lieu de les Chambaa.
—	423	27 ^e —	Lire : <i>Tien-Quan</i> au lieu de Thuyen-Quan.
—	423	35 ^e —	— —
—	452	16 ^e —	Lire : <i>du</i> Yun-nan au lieu de Yun-nan.
—	494	30 ^e —	Lire : <i>Matamoros</i> au lieu de Matomoras.
—	500	8 ^e —	Lire : Signorino 29 juin 59 au lieu de 56.
—	500	9 ^e —	Lire : Butet 27 novembre 59 au lieu de 56.

LIVRE I

PREMIÈRE LÉGION ÉTRANGÈRE

CHAPITRE PREMIER

1831

Troupes étrangères au service de la France. — M. de Marlborough colonel du Royal-Anglais. — Les étrangers sous la 1^{re} République, l'Empire et la Restauration. — Formation de la 1^{re} légion étrangère le 5 janvier 1831. — Conditions d'engagement. — Organisation. — Uniforme. — Départ pour l'Algérie.

De tout temps la France a eu à sa solde des troupes étrangères ; à commencer par la garde écossaise de Charles VII, Anglais, Irlandais, Allemands, Polonais, Suisses, ont servi sous le drapeau français ; ces derniers surtout ont toujours fait partie de la garde royale, et leur dévouement n'a jamais fait défaut. En 1830, ces braves serviteurs se faisaient brûler par la populace dans le poste de la place du Palais-Royal. Notre intention n'est pas d'écrire les faits glorieux des divers régiments étrangers qui servaient sous Louis XIV, sous Louis XV et sous Louis XVI. Notre plan est moins vaste et nous n'en prendrons l'histoire qu'à dater de l'année 1831, à la formation de la 1^{re} légion étrangère ; mais nous ne pouvons passer sous silence l'offre que fit Churchill, qui n'était pas encore duc de Marlborough, de venir en France commander le Royal-Anglais.

Dans les archives du ministère des affaires étrangères on retrouve la curieuse correspondance échangée dans ce

but entre l'ambassadeur Courtin et Louvois. Nous ne résistons pas au plaisir de la faire connaître à nos lecteurs.

Londres, le 16 novembre 1676.

COURTIN A LOUVOIS.

« Vous le connaissez, sans doute, Monsieur, car il est fort bien fait, il a fait parler de lui et je vous assure qu'il pense vivement à la sœur de M^{me} Hamilton, Sarah Jennings, qui est la plus jolie des filles de M^{me} la duchesse d'York. »

Londres, 7 décembre 1676.

COURTIN A LOUVOIS.

« A un bal chez la duchesse d'York, Sarah Jennings avait plus envie de pleurer que de danser. Churchill, qui est son galant, dit qu'il est attaqué du mal de consommation et qu'il faut qu'il parte pour prendre l'air de France. Je voudrais néanmoins me porter aussi bien que lui. La vérité est qu'il veut sortir d'intrigue. Son père lui propose d'épouser une de ses parentes fort riche et fort laide et ne veut pas consentir à son mariage avec M^{lle} Jennings ; on le croit aussi un peu intéressé et j'apprends des dames de la Cour qu'il a pillé M^{me} de Cleveland, et qu'elle lui a donné la valeur de plus de 100,000 livres. On prétend que c'est lui qui l'a quittée et qu'elle s'en est allée par dépit en France. Si Churchill repasse la mer, elle pourra se raccommode avec lui. »

La réponse de Louvois n'est pas moins curieuse.

23 novembre 1676.

LOUVOIS A COURTIN.

« M. de Churchill est trop adonné à son plaisir pour pouvoir se bien acquitter de sa charge. Il faut un homme qui fasse son affaire, et sa maîtresse du Régiment Royal-Anglais. »

Quels changements dans la fin du règne de Louis XIV, si les services de Churchill et du prince Eugène avaient été acceptés !

Quels qu'aient été les motifs qui poussaient Churchill à venir en France, soit pour fuir un mauvais mariage ou rejoindre M^{me} de Cleveland, le héros anglais n'aurait pas

eu à rougir ni de ses prédécesseurs, ni de ses successeurs, qui ont servi successivement dans les troupes étrangères à la solde de la France.

Trivulce, de Gondi, Concini, de Broglie ou Broglio, Rantzau, Lowendahl, Stuart, Berwick, Luckner, etc., pour ne citer que les plus célèbres, lui avaient ouvert le chemin ou auraient continué la tradition.

Les services rendus par les troupes étrangères étaient tellement appréciés que, pendant la Révolution française, l'Assemblée législative, après avoir, par décret du 29 juillet 1791, supprimé le régiment de Nassau n° 96 et tous ceux désignés sous le nom d'infanterie allemande, irlandaise et liégeoise, promulgua, le 1^{er} août 1792, une loi relative à la formation d'une légion franche étrangère. Cette légion était composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, son passage au service de la France avait lieu suivant une capitulation passée entre le ministre de la guerre et les membres du conseil d'administration stipulant pour la légion¹. Quelques jours plus tard, l'Assemblée faisait appel à tous les peuples de l'Europe et, par la loi du 3 août 1792², elle accordait de grands avantages (entre autres une rente de cent livres) aux sous-officiers et soldats étrangers qui déserteraient la cause des rois et viendraient servir sous les bannières républicaines.

Cet appel fut entendu et le décret du 4 septembre 1792 prescrivit la formation d'une légion étrangère, sous le nom de Germains : Augereau y servait comme officier.

La Convention nationale suivit les errements de sa devancière, elle créa une légion belge, une deuxième légion batave et, par décret du 20 brumaire an V, elle reforma à Péronne des bataillons d'infanterie légère avec les troupes belges et liégeoises au service de la France.

Pendant le Directoire on forma, par décret du 22 fructidor an VII³, une légion étrangère sous le nom de légion

1, 2, 3. Voir aux pièces justificatives.

italique; elle était composée de quatre bataillons d'infanterie et de quatre escadrons de chasseurs à cheval, forts chacun de deux compagnies, une légion polonaise, une légion des Francs du Nord, et plus tard une légion maltaise qui prit part à l'expédition d'Égypte.

L'excellent parti qu'on pouvait tirer des troupes étrangères n'échappa pas à Napoléon, qui organisa des demi-brigades helvétiques, puis des régiments suisses, une légion hanovrienne, quatre légions du Nord, une seconde légion hanovrienne, la légion de la Vistule qui fit la guerre en Catalogne, tandis que la légion portugaise et les régiments espagnols allaient tenir garnison à Hambourg.

Sous la Restauration, les ordonnances du roi en date du 16 décembre 1814¹ forment un régiment colonial étranger et déterminent une nouvelle organisation des premier, deuxième et troisième régiments étrangers à la solde de la France. L'ordonnance royale du 6 septembre 1815 prononce le licenciement des huit régiments d'infanterie connus sous la dénomination de régiments étrangers et la réorganisation d'une légion royale étrangère², qui plus tard prend le nom de Hohenlohe.

Les deux ordonnances royales du 18 juillet 1816³ prescrivent la formation de quatre régiments de ligne suisses et des deux régiments suisses de la garde royale portant les n^{os} 7 et 8. La couleur du fond de l'uniforme des régiments suisses est rouge, les boutons de la ligne sont de couleur jaune, et ceux de la garde de couleur blanche.

Par ordonnance royale du 22 février 1821, la légion de Hohenlohe fut réorganisée en un régiment de ligne à trois bataillons qui prit le nom de régiment de Hohenlohe⁴.

En 1830, les régiments suisses à la solde de la France furent licenciés, le régiment de Hohenlohe fut dissous par

1, 2, 3, 4. Voir aux pièces justificatives.

une ordonnance du roi Louis-Philippe en date du 5 janvier 1831¹, qui créa en même temps un régiment d'infanterie légère sous le n° 21. Les officiers, sous-officiers et soldats du régiment Hohenlohe, nés ou naturalisés Français, sont compris dans les cadres du nouveau régiment avec faculté d'y admettre les étrangers en instance pour obtenir leurs lettres de naturalisation.

Cette interruption dans le service des étrangers dans l'armée française ne fut pas de longue durée; la loi du 9 mars 1831 et l'ordonnance royale du 10 du même mois² organisèrent la légion étrangère.

Cette nouvelle organisation reposait sur les bases suivantes :

Ce corps ne pouvait être employé que hors du territoire continental du royaume, les bataillons étaient à 8 compagnies de 112 hommes chacune, comme les bataillons d'infanterie de ligne; les compagnies d'élite n'existaient pas.

Les engagements étaient de 3 ans au moins et de 5 ans au plus, les rengagements étaient de 2 à 5 ans. Il fallait avoir 18 ans au moins et 40 ans au plus pour contracter un engagement. On composait les compagnies des hommes de même nation et parlant la même langue; mais on renonça plus tard à ce système qui donna de fâcheux résultats; les nationalités diverses formant des compagnies arrivaient à en venir aux mains entre elles; les haines de race à race n'étaient pas éteintes et causaient de graves conflits, à chaque instant il y avait des collisions entre les compagnies. En 1835, le colonel Bernelle mélangea tous les hommes de nationalités diverses dans toutes les compagnies; depuis, ce système excellent a toujours été suivi.

Le premier dépôt de la Légion fut établi à Langres sous les ordres du commandant Sino, et le 21 mars de la même année (1831), il était transféré à Bar-le-Duc.

1, 2. Voir aux pièces justificatives.

Le 1^{er} bataillon et la section hors rang sont organisés le 15 mai, sous les ordres de M. le chef de bataillon Salomon de Musis. Ils comprennent les hommes ayant déjà servi dans les régiments suisses et le régiment Hohenlohe.

La formation des 2^e et 3^e bataillons, qui devaient recevoir les Suisses et les Allemands, est remise à une date postérieure, c'est-à-dire au fur et à mesure des engagements.

Le 4^e bataillon, destiné à recevoir les Espagnols, est formé en avril, à Agen, sous le commandement de M. Barbé.

Le 5^e bataillon, composé de Sardes et d'Italiens, se forme à Auxerre, d'abord sous les ordres de M. le commandant Charbonnel, et ensuite sous ceux de M. Poërio, ancien officier supérieur napolitain.

Le 12 juillet 1831, l'organisation de l'état-major des bataillons n^{os} 1, 4 et 5 et de la section hors rang étant terminée, la légion est mise sous le commandement du colonel Stoffel, ancien officier d'état-major en demi-solde.

Un 6^e bataillon, recruté en majeure partie parmi les déserteurs belges et hollandais, commence à s'organiser à Chaumont, mais sa constitution complète n'a lieu qu'à Bône deux ans plus tard, le 1^{er} mai 1833.

Le 7^e bataillon, formé à Alger, n'a au début que 4 compagnies. Ce bataillon est réservé aux Polonais non naturalisés qui n'ont pu faire partie du 67^e d'infanterie de ligne dont la formation avait lieu à Alger, avec des réfugiés polonais naturalisés.

La constitution des 8 compagnies de ce bataillon ne put être effectuée qu'en 1834.

Tous ces bataillons sont réunis à Toulon, où le dépôt a été définitivement installé, et partent pour l'Algérie fin août 1831.

Chaque légionnaire était pourvu : d'un pantalon garance tombant droit sur le pied ; d'un habit bleu de roi boutonnant sur la poitrine ; d'une capote en drap gris de fer à deux rangées de boutons ; d'un képi à turban garance,

bandeau et passe-poils bleus ; d'une paire de guêtres en toile ; d'une paire de guêtres en drap bleu foncé avec boutons doubles aux sous-pieds, et d'un col d'ordonnance.

D'un équipement complet en buffle blanc, ainsi que les bretelles et les courroies du sac ; d'un étui (pour mettre l'habit) en toile bleue à raies blanches ; ainsi que de tous les effets de petit équipement en usage dans l'infanterie à cette époque ; d'un petit bidon en fer-blanc.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, l'uniforme de la légion différait peu de celui de l'infanterie. Les boutons en cuivre jaune portaient les mots : Légion étrangère.

En moins de quatre mois, la Légion avait été organisée et malgré les difficultés sans nombre qu'entraîne la formation d'un corps où tout était à créer, et où les officiers, inexpérimentés, la plupart du temps ne parlant pas le français, n'avaient pu être de grande utilité dans cette formation.

Le général Bernelle attribue, avec juste raison, tout le mérite de cette prompte organisation aux officiers et aux sous-officiers provenant en grande partie des régiments suisses et de Hohenlohe, dont le dévouement et la persévérance avaient été au-dessus de tout éloge.

CHAPITRE II

1832

Débuts en Algérie. — Causes de l'indiscipline qui se manifeste dans la Légion. — Emplacement des bataillons. — Razzia à El-Ouffia. Combat au marabout de Sidi-Mohamed-Tittery, près de la Maison-Carrée. — Création des compagnies d'élite. — Le colonel Combes vient commander la Légion. — Réception du drapeau. — Ordre laissé par le général inspecteur. — Combat de Sidi-Chabal, près d'Oran. — Le colonel Combes est remplacé par le colonel Mollenbeck.

Écrivains impartiaux, nous ne marchandons pas les éloges chaque fois que les occasions s'en présentent, et elles sont nombreuses ; de même, nous ne cacherons ni les fautes, ni les défaillances qui pourront se produire.

Il faut bien l'avouer, les débuts de la Légion en Algérie ne furent pas brillants au point de vue de la discipline. Mais pouvait-il en être autrement ? Cette masse d'hommes de nationalités si diverses, venus des quatre coins de l'Europe et dont les antécédents n'étaient pas toujours très purs, était difficile à mener, surtout par les officiers qui, de leur côté, ne les connaissaient pas et souvent avaient besoin d'interprètes pour communiquer avec leur troupe. Il y eut forcément du tirage, et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'officiers et soldats se connaissant mieux, ayant reçu le baptême du feu, suient s'apprécier.

Cette situation n'existait pas seulement à la Légion, le 67^e de ligne, formé de Polonais naturalisés Français, présentait les mêmes symptômes d'indiscipline, ainsi qu'il résulte d'une note en date du 18 septembre 1831, écrite par un officier d'état-major dans son journal :

Nous avons un bataillon d'étrangers digne de tenir compagnie

au 67^e (les Polonais). Ils sont débarqués depuis 8 jours ; le 1^{er} jour, il a manqué 35 hommes à l'appel du soir. Avant-hier, une compagnie entière s'est enivrée et a battu ses chefs. Il a fallu mettre toute la compagnie à la prison ou à la salle de police, sauf deux hommes qui passeront au conseil de guerre.

Ces faits étaient regrettables sans doute, mais, petit à petit, le tassement se fit et, le 1^{er} janvier 1832, on pouvait considérer la Légion comme définitivement organisée.

Les 1^{er}, 2^e, 3^e, 5^e bataillons et 4 compagnies du 7^e bataillon occupaient Alger, le 4^e bataillon était à Oran, le 6^e à Bône ; ils faisaient partie avec le 2^e léger de la 2^e brigade de l'armée d'Afrique.

Sur ces différents points, on occupait les légionnaires au dessèchement des marais, à la construction des redoutes et à ouvrir des routes. Tout le monde était campé et payait tribut aux fièvres du pays. Le 2^e bataillon perdait une grande partie de son effectif au camp de l'Oued-Féria, on était forcé de le relever et de faire entrer à l'hôpital d'Alger ceux qui restaient, y compris le chef de bataillon.

Le 3^e bataillon, établi aux avant-postes à la Maison-Carrée, comptait de fréquentes désertions : la tribu d'El-Ouffia, voisine du camp, provoquait ces désertions parmi les légionnaires ; de plus, cette tribu très remuante était le théâtre de nombreux meurtres et de vols fréquents auxquels il importait de mettre un terme.

On résolut de lui donner une leçon qui servît d'exemple à celles des tribus qui seraient tentées de l'imiter.

300 chasseurs d'Afrique, un bataillon du 4^e de ligne, 300 légionnaires, sous le commandement du général Fau-doas, razzièrent cette tribu le 27 avril. Les Arabes laissèrent 70 des leurs sur le terrain. Parmi les cadavres on retrouva ceux de deux Allemands, déserteurs de la Légion.

La Légion, qui recevait le baptême du feu, montra beaucoup d'entrain. Elle toucha pour sa part 10,000 fr. de prises.

Le 23 mai, le commandant Salomon de Musis, avec 27 légionnaires et 25 chasseurs d'Afrique, cherchait l'emplacement d'un camp, vers l'enclos de la Rassauta. Ce camp était destiné à protéger la récolte des fourrages.

A une lieue de la Maison-Carrée, le commandant laisse son infanterie au marabout de Sidi-Mohamed-Tittery, construit près d'un petit bois, puis pousse en avant avec ses chasseurs d'Afrique. A une demi-lieue de là, il est reçu par une décharge envoyée par les Arabes, cachés dans les broussailles. Les cavaliers et leur chef font volte-face, sans chercher à savoir à quel nombre d'ennemis ils avaient affaire, et galopent vers l'infanterie.

Les légionnaires en voyant revenir la cavalerie, prennent les armes et se préparent à la défense. Le commandant de Musis, sans ralentir son allure, crie au lieutenant Cham : « Nous sommes poursuivis par 1,500 Arabes, tenez bon, je vais chercher du renfort à la Maison-Carrée », puis il continue sa route avec ses chasseurs d'Afrique. Seul, le trompette (dont malheureusement nous ne pouvons citer le nom) déclare qu'il veut partager le sort de la Légion, descend de cheval et l'offre à M. Cham, qui refuse, voulant, dit-il, mourir à son poste.

Les 27 légionnaires, démoralisés par la retraite de la cavalerie et de leur commandant, peu familiarisés avec la guerre d'Afrique, accueillent l'ennemi par une décharge qui jette à terre une vingtaine d'hommes et de chevaux, puis cherchent à gagner le petit bois où ils pensent se défendre plus facilement, au lieu de rester massés contre le marabout.

Sauf un fusilier qui se cacha derrière une broussaille, pas un homme ne parvint à gagner le bois, et lorsque les renforts arrivèrent, tous, y compris le lieutenant Cham, furent retrouvés morts et affreusement mutilés.

Le nombre des assaillants arabes était de 75, sous les ordres du fils du caïd Ben-Zanoun.

Après cette triste affaire, le commandant de Musis

passa au 3^e bataillon d'Afrique et mourut assassiné à Bougie (où il était commandant supérieur), par les ordres du caïd Ould-Rabah, qui l'avait attiré dans un guet-apens dans la vallée de la Souman, sous prétexte de traiter de la paix.

Pendant que ces faits se passaient en Algérie, le ministre de la guerre avait fait autoriser, par ordonnance royale du 7 avril 1832, le gouverneur général à former les compagnies d'élite dans les bataillons ayant atteint l'effectif réglementaire. Cette formation avait lieu immédiatement dans les 1^{er}, 2^e, 3^e, 5^e et 6^e bataillons.

M. le colonel Stoffel, mis en disponibilité, est remplacé par le colonel Combes, du 66^e de ligne. Cet officier supérieur débarque à Alger le 24 juin et apporte avec lui le drapeau que, par ordonnance royale du 9 novembre 1831, le roi donne à la Légion.

Le drapeau porte, d'un côté : Le Roi des Français à la Légion étrangère ; et de l'autre : Honneur et Patrie ! La hampe n'est pas surmontée du coq gaulois et ne porte pas de cravate. Il est remis aux troupes dans une revue passée au camp de Kouba ; les trois premiers bataillons assistent à cette revue.

Au mois de septembre 1832, le colonel Combes rentre en France, il est remplacé par le colonel Mollenbeck, ancien lieutenant-colonel du 57^e de ligne.

En attendant l'arrivée du colonel, le lieutenant-colonel Bernelle, du 10^e léger, commande provisoirement la Légion.

Nous relevons dans l'ordre laissé au corps par l'inspecteur général que le nombre d'engagements volontaires, depuis 1831 jusqu'au 1^{er} octobre 1832, s'élève à 5,538 ; on signale quelques cas d'ivresse. La troupe a bon esprit et l'union la plus grande règne entre tous, officiers et soldats, quelle que soit la nationalité : seule, la comptabilité laisse à désirer.

Les derniers mois de l'année 1832 se passent pour les

bataillons stationnés dans la province d'Alger en travaux de route, en reconnaissances, etc., etc.

Le 6^e bataillon (Belges et Hollandais), concentré à Bône, parfait son organisation. Malgré le choléra, les compagnies constituées prennent part à toutes les opérations conduites par le général d'Uzer.

Seul, le 4^e bataillon (Espagnols) est engagé, le 11 novembre 1832, à l'affaire de Sidi-Chabal.

Madhi Ed-Din, accompagné d'Abd-el-Kader, se présentait devant Oran avec 3,000 cavaliers et 1,000 fantassins. La ligne ennemie s'étend le long des hauteurs de Djebel-Tafaraoui, en passant par le marabout de Sidi-Chabal, entre les routes de Tlemcen et de Mascara.

Le général Boyer déploie sa colonne ; à gauche, sont les chasseurs non montés et la Légion ; le 66^e, appuyé par l'artillerie, forme le centre ; la cavalerie (chasseurs d'Afrique) est à la droite. Cette dernière fut la première et la plus vivement engagée, mais les obus lancés par l'artillerie jettent le désordre au milieu des cavaliers arabes. Le 66^e de ligne, déployé en première ligne, aborde l'ennemi avec entrain ; la Légion attaque la gauche avec un magnifique élan, ses tirailleurs soutenus par le bataillon en colonne à demi-distance, prennent les Arabes entre deux feux, la cavalerie ennemie est en déroute et les fantassins arabes, acculés à un ravin, ont 63 hommes tués et 146 blessés.

Les Espagnols, qui composent le 4^e bataillon, presque tous anciens guerilleros, font preuve d'une grande aptitude pour la guerre d'Afrique. Leur sobriété, leur endurance des fatigues, l'habitude d'un climat chaud, en font d'excellentes troupes. Ils luttent de ruse avec les Arabes et souvent avec succès.

Pendant l'année 1832, ils ont partagé avec le 66^e de ligne le service fatigant des avant-postes.

CHAPITRE III

1833

Colonne contre les Ouled-Attia, près de Bône (6^e bataillon). — Razzia des Gharaba, près d'Oran (4^e bataillon). — Combat près de Karguenta (4^e bataillon). — Prise d'Arzew et défense de Mostaganem contre Abd-el-Kader (5^e bataillon). — Razzia sur les Smélas. — Retraite du Figuier. — Attaque des campements d'Abd-el-Kader à Tazerouna (5^e bataillon). — Le colonel Bernelle prend le commandement de la Légion. — Colonnes sur Blidah, sur Guerra, sur Coléah. — Inspection générale passée par le général Voirol.

Les premiers mois de l'année 1833 sont tranquilles dans la province d'Alger. Aussi le colon commence-t-il à se montrer intraitable avec le soldat. Deux légionnaires surpris coupant de l'herbe dans la propriété d'un colon, sont poursuivis par le propriétaire du champ, et l'un d'eux, le nommé Simmon, est tué d'un coup de fusil. Malgré les réclamations du colonel Mollenbeck, ce colon n'est pas poursuivi. C'était cependant sous le régime du sabre que vivait alors l'Algérie ; il n'était donc pas si terrible que MM. les Algériens veulent bien le dire aujourd'hui.

Le 6^e bataillon, stationné à Bône, fait partie d'une colonne dirigée le 13 mars contre les Ouled-Attia. Les troupes partent à minuit de la place, et au point du jour, on a cerné les douars de la tribu.

La fusillade s'engage, les Ouled-Attia et leurs alliés, les Ouled-Yacoub, se ruent sur nos troupes, mais la solidité des légionnaires et les charges des chasseurs d'Afrique les mettent en déroute et ils ne trouvent leur salut que dans la fuite, laissant 47 morts qu'ils n'ont pas eu le temps d'enlever.

Dans la province d'Oran, le 4^e bataillon (Espagnols),

avec 2 compagnies d'élite du 66^e de ligne et 2 escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique, prenait part, dans la nuit du 7 au 8 mai, à une razzia sur la tribu des Gharaba. Cette tribu avait manifesté ses mauvaises dispositions contre la France lors de l'affaire de Sidi-Chabal, et ses maraudeurs venaient dépouiller et tuer les colons et les soldats jusque sous les murs d'Oran.

Leurs trois douars installés à 6 heures d'Oran, dans la plaine du Tlélat, furent cernés, les troupeaux enlevés, et de nombreux Arabes restèrent sur le champ de bataille. Un escadron de chasseurs d'Afrique, un instant fortement pressé par les Arabes, fut dégagé par les deux compagnies de la Légion.

Quelques jours après, le général Desmichels, voulant faire établir un blockhaus en avant de la mosquée de Karguenta organisée en caserne défensive, désigna pour couvrir l'opération et protéger les travailleurs le bataillon de la Légion et 2 compagnies d'élite du 66^e, sous le commandement de M. Croz-d'Avenas, chef de bataillon.

Le 27 mai, à 5 heures du matin, 5,000 ou 6,000 Arabes vinrent en deux colonnes attaquer ces troupes. Une des colonnes attaquait de front, tandis que l'autre cherchait à tourner la gauche des Français. Après un combat qui dura 7 heures, les Arabes furent mis en fuite, grâce aux charges faites par les chasseurs d'Afrique.

Le blockhaus est construit et reste sous la garde de 40 hommes ; les troupes rentrent à Oran.

Le 4^e bataillon fut embarqué à Oran pour aller relever le 6^e bataillon qui occupait Bône et qui était atteint du choléra.

Mais arrivé en vue de Bône, il reçut l'ordre de rétrograder sur Alger, l'épidémie était tellement violente, que l'on craignait que le moral des soldats ne résistât pas à l'aspect de la garnison décimée par le fléau. Trois mois après, le bataillon rentrait à Oran.

Le demi-bataillon du 5^e (Italiens), venu d'Alger pour

remplacer le 4^e bataillon à Bône, prit part à la prise d'Arzew et à celle de Mostaganem. Cette dernière place était attaquée par Abd-el-Kader; la Légion défendait le faubourg de Tidjit; les maisons de ce faubourg furent reprises deux fois sur les Arabes par la Légion, le sergent Grange fut cité à l'ordre pour cette affaire. La ville résista aux Arabes, grâce au courage des grenadiers du 66^e de ligne.

L'autre demi-bataillon prit part à la razzia faite le 5 août, par le colonel de l'Étang, sur les douars des Smélas. L'opération réussit, mais la retraite fut excessivement pénible. La chaleur était torride, et la colonne harcelée par les cavaliers arabes, les hommes succombent à la soif. Le sirocco soufflant avec violence, les Arabes allument les broussailles et font de la plaine une immense fournaise; quelques hommes épuisés se couchent et ont bientôt la tête coupée par les cavaliers arabes; la cavalerie tient bon et se dévoue pour couvrir la retraite. On se hâte d'arriver au Santon-du-Figuiers, mais, hélas! on ne trouve que de la vase dans le puits. Heureusement, la garnison d'Oran arrive au secours de la colonne, amenant des vivres et de l'eau sur des prolonges, et les troupes rentrent à 6 heures du soir à Oran, exténuées, mais sauvées.

Le 5^e bataillon prend part à la sortie du 9 octobre, vers Misserghin, et à celle du 2 décembre, qui avait pour objectif la surprise des campements d'Abd-el-Kader à Tazerouna. Un douar est razié, mais celui d'Abd-el-Kader, plus éloigné, n'est pas atteint; il a le temps de fuir. Cette razzia est importante et l'on rentre à Oran en bon ordre, malgré les attaques fréquentes que subit la colonne. La retraite du 5 août a été d'un exemple salutaire; malgré 30 heures de marche et 13 heures de combat, ni un homme, ni un cheval ne restent en arrière.

Dans la province d'Alger, le 9 avril, le colonel Bernelle avait pris le commandement de la Légion et se trouvait au camp de Douéra avec 2 bataillons.

Le 10 septembre, les compagnies d'élite du 1^{er} et du 2^e bataillon accompagnent à Blidah la commission d'enquête envoyée par la Chambre pour se rendre compte de l'état de l'Algérie.

Ces compagnies, chargées de l'arrière-garde, maintinrent à distance les Arabes qui n'osèrent attaquer la colonne.

Le 5 septembre, le colonel Bernelle prend le commandement d'une petite colonne, forte d'un bataillon d'infanterie, deux compagnies de la Légion, d'un escadron et de deux obusiers, pour aller chercher à Guerra la fille d'une cantinière, assassinée quelque temps auparavant.

Les Arabes, fidèles à leur tactique, attaquent la colonne à son retour, mais la retraite s'effectue par échelons, ce qui permet de tenir l'ennemi à distance : le colonel Bernelle ayant eu soin de faire occuper le défilé de Bouffarik, la petite colonne rentre sans avoir perdu un homme.

Le 21 septembre, le colonel Bernelle dirige une nouvelle colonne sur Coléah et prépare l'attaque des douars des Hadjoutes, opération commandée par le général Trobriand.

La ville est abandonnée en partie par ses habitants, mais les douars des Hadjoutes sont brûlés, malgré leur résistance et celle des tribus voisines. La retraite fut pénible, et les compagnies d'élite de la Légion, chargées de l'arrière-garde, firent brillamment leur devoir ; les attaques étaient tellement fréquentes, que dans la journée il fallut les ravitailler de cartouches ; les 60 cartouches distribuées le matin étant épuisées.

Grâce à leur résistance, le passage de la Chiffa s'effectua sans pertes.

A leur retour à Douéra, les troupes furent employées à débayer le défilé de Bouffarik, encombré d'arbres et de broussailles servant d'embuscade à l'ennemi.

Le 17 décembre, le général Voirol passe l'inspection des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e bataillons. Il constate que l'esprit de

corps laisse à désirer, que les cas d'ivrognerie sont trop fréquents. Il trouve que le corps d'officiers est trop âgé, mais que les sous-officiers sont zélés et que les hommes sont plus habiles à la guerre que sur le terrain d'exercice. La tenue est bonne.

A Oran, l'esprit de corps du 4^e bataillon est bon, les hommes sont d'excellents tireurs et de bons marcheurs ; ils abordent l'ennemi avec la même bravoure que les meilleures troupes françaises. Mais la propreté laisse à désirer. Ce sont des Espagnols.

Au 5^e bataillon, à Mostaganem, les Italiens qui le composent font de fréquentes réclamations ; la discipline s'en ressent. Le commandant et les officiers sont nuls ; les cadres inférieurs sont bons, les hommes marchent et manœuvrent bien. Même observation pour la propreté.

Le 6^e bataillon, à Bône, passe sa première inspection. L'esprit de corps est bon. Les officiers sont trop vieux et peu propres au service d'Afrique. Les hommes sont en général bien tenus : on n'a pas fait de tir à la cible, la comptabilité est mal tenue et le décompte n'a pas été payé depuis la formation du bataillon.

Enfin, au dépôt, l'administration marche bien, mais l'instruction militaire est faible.

Tel est le bilan de l'année 1833.

CHAPITRE IV

1834-1835.

Licenciement du 4^e bataillon (Espagnols). — Le 7^e bataillon (Polonais) vient remplacer le 4^e à Oran. — Emplacement des bataillons au 1^{er} juillet 1834. — Les 4^e et 5^e bataillons font partie de la colonne commandée par le général Trézel. — Combat dans la forêt de Muley-Ismaël. — Combat de la Macta. — Défaite de la colonne. — Retraite sur Arzew. — Lettre du général Trézel. — Le général d'Aranges remplace le général Trézel dans le commandement de la division d'Oran. — Cession de la Légion étrangère à l'Espagne. — Triste effet que produit cette cession. — Lettre du commandant d'Erlon. — Lettre du maréchal Maison. — Embarquement de la Légion pour les îles Baléares.

L'année 1834 est moins mouvementée que 1833.

Le 25 janvier, le 7^e bataillon (Polonais) vient tenir garnison à Bougie.

Le 11 mars, ce bataillon, appuyé par quatre compagnies du 67^e de ligne fait une sortie, aborde les Kabyles à la baionnette, leur fait éprouver des pertes sérieuses et les force à repasser sur la rive droite du Sahel. Dans une autre sortie, qui a lieu le 23 avril, le bataillon montra encore de grandes qualités de vigueur et de dévouement.

A Oran, le 4^e bataillon (Espagnols), dont l'effectif ne s'élevait plus qu'à 639 hommes, avait eu 300 hommes libérables dans le commencement de l'année.

Par décision du 14 février 1834, le ministre de la guerre autorise les réfugiés espagnols à rentrer dans leur patrie, à condition d'y remplir les engagements qu'ils doivent à leur Gouvernement.

Le 4^e bataillon est donc licencié ; les officiers, sous-officiers et soldats de nationalités différentes que les Espagnols, sont versés dans les autres bataillons de la Légion.

439 Espagnols sont embarqués sur la frégate *la Victoire* et débarqués à Carthagène, le 18 avril. Ces hommes, outre leur linge et chaussure, emportent l'habit, la veste et le bonnet de police. Le montant des masses payées s'élève à 9,170 fr.

Quelque temps après, le ministre de la guerre décide que de nouveau, les engagements des déserteurs espagnols seront reçus, mais que ces engagés ne formeront plus de bataillon spécial.

Par suite du licenciement du 4^e bataillon (Espagnols), le 7^e bataillon (Polonais) quitte Bougie et vient tenir garnison à Oran, où il devient 4^e bataillon.

Le lieutenant-colonel Conrad, nommé en remplacement du lieutenant-colonel Neumayer, vient prendre à Oran le commandement des 4^e et 5^e bataillons.

Le 3^e bataillon quitte la province d'Alger et vient tenir garnison à Bougie.

Voici l'emplacement des bataillons de la Légion au 1^{er} juillet 1834 :

État-major, 1^{er} et 2^e bataillons, dépôt des convalescents, petit dépôt et section de discipline à Alger et dans les environs ;

3^e bataillon à Bougie ;

4^e et 5^e bataillons à Oran ;

6^e bataillon à Bône ;

Dépôt général à Toulon.

Pendant le 2^e semestre de l'année 1834, seule, une compagnie de grenadiers du 2^e bataillon prend part à une colonne commandée par le général Rapatel contre les Hadjoutes.

Cette compagnie, chargée du service des tirailleurs, remplit bien sa mission et sait maintenir à distance du gros de la colonne, les cavaliers arabes.

1835. — Les premiers mois de l'année 1835 occupent, en reconnaissances journalières, à l'établissement des

camps et travaux de fortifications les 1^{er}, 2^e, 3^e et 6^e bataillons.

Dans la province d'Oran, les 4^e et 5^e bataillons font partie de la colonne commandée par le général Trézel contre Abd-el-Kader.

Le célèbre marabout, reconnu souverain de la plus grande partie de la province d'Oran, veut faire rentrer sous son commandement les Douairs et les Smélas, qui reconnaissent l'autorité française.

Le 14 juin, le général établit d'abord son camp à Misserghin, puis il le porte au Figuier, et de là, au Tlélat. Pour conserver la paix, on demandait à Abd-el-Kader de renoncer à ses prétentions sur les tribus soumises à notre domination.

Pendant que les pourparlers avaient lieu, les contingents d'Abd-el-Kader se réunissaient sur le Sig. Le 22 juin, les reconnaissances signalaient l'attitude hostile des Gharabah.

Des hommes de la Légion qui étaient allés couper du bois dans les environs du camp, recevaient des coups de fusil. En présence de ces faits, le général décide que, le 25 au matin, on marchera à l'ennemi.

La colonne se compose de : un bataillon du 66^e de ligne ; un bataillon d'infanterie légère d'Afrique ; 5^e bataillon (Italiens) de la Légion ; 3 compagnies du 4^e bataillon (Polonais) ; l'infanterie est sous le commandement du lieutenant-colonel Conrad.

4 escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique, armés de lances et de mousquetons, une demi-batterie d'artillerie de campagne, 4 obusiers de montagne complètent la colonne, qui a en outre 20 prolonges du train et un convoi considérable de voitures de cantiniers et de mercantis qui entravent la marche des troupes.

Le 26, à 5 heures du matin, la colonne se forme en carré et se met en marche dans l'ordre suivant : 2 escadrons de chasseurs d'Afrique, les 3 compagnies du 4^e ba-

taillon de la Légion (Polonais) forment l'avant-garde. Le 5^e bataillon de la Légion (Italiens) et un escadron forment la face gauche du carré.

La colonne doit traverser la forêt de Muley-Ismaël, qui n'est qu'un taillis clairsemé de jujubiers sauvages, de lentisques et de tamarins. Dans cette forêt, Abd-el-Kader a réuni 10,000 hommes et son bataillon de réguliers.

La route suivie coupe une série de collines ravinées, de médiocre hauteur, qui s'élèvent entre les deux oueds du Sig et du Tléblat.

La colonne suit un chemin creux, lorsqu'elle est assaillie en tête et en flanc par des tirailleurs arabes. Les compagnies du 4^e bataillon se portent résolument sur la ligne des tirailleurs ennemis qui démasquent les réguliers d'Abd-el-Kader. Ceux-ci refoulent les nôtres, les débordent à droite et à gauche et arrivent à hauteur du convoi, mal gardé par les flanqueurs, qui s'embarrassent dans les broussailles.

Pendant que le général rallie les flanqueurs sur le gros du convoi, le colonel Oudinot, commandant les chasseurs d'Afrique, chargeant à travers les bois, est frappé d'une balle à la tête. Au moment où on l'emporte mourant, un trompette, on ne sait sur quel ordre, sonne en retraite, le convoi fait demi-tour.

Le général prend à l'arrière-garde une partie du bataillon d'Afrique et le lance en avant pour dégager le carré. Le bataillon italien et le 66^e ont alors le temps de se reformer ; ils marchent à l'ennemi et culbutent tout ce qu'ils ont devant eux. Il était temps, déjà quelques Arabes avaient pénétré dans le convoi ; ils n'en sortirent pas vivants. Deux voitures brisées durent être brûlées. Celles qui contenaient les tentes furent déchargées pour y installer les blessés au nombre de 180, au nombre desquels était M. le lieutenant Josefowich, du 4^e bataillon, qui fut amputé de la cuisse le lendemain. En outre, on comptait 52 morts.

A midi, la colonne redescend dans la plaine et vient bivouaquer à 4 heures, sur les rives du Sig, au marabout de Sidi-Daoud. Les Arabes essayent encore d'arrêter sa marche, mais sans succès.

Le 27, la colonne fait séjour et on recommence à parlementer avec Abd-el-Kader, qui ne fait aucune réponse. Le général se décide alors à se diriger sur Arzew pour déposer ses blessés et se ravitailler en vivres et en munitions.

Le 28, la colonne se met en marche dans l'ordre suivant :

Avant-garde : 2 escadrons de chasseurs, le bataillon d'Afrique et 2 pièces de montagne. Le convoi marche sur trois files. Il est flanqué à droite par un escadron de chasseurs, les 3 compagnies du 4^e bataillon de la Légion et une pièce de montagne, à gauche par un escadron, le 5^e bataillon de la Légion et une pièce de montagne. Le bataillon du 66^e, la demi-batterie de campagne et un escadron forment l'arrière-garde.

Les troupes s'avançaient en bon ordre, lorsqu'à 10 heures du matin, les tirailleurs ennemis paraissent et se mettent à harceler les flancs de la colonne. La route longeait les marais à demi desséchés de la Macta, rivière formée par le Sig et l'Habra ; à la gauche de la route, un contrefort de la forêt de Muley-Ismaël ne laisse qu'un étroit défilé.

Abd-el-Kader fait prendre les devants de la colonne à 1,500 cavaliers, doublés d'un fantassin, et, au moment où les troupes cheminent sous le soleil de midi dans le défilé, l'incendie s'allume dans les joncs du marécage et en même temps le contrefort qui est à gauche se couvre de tirailleurs qui, abrités derrière les broussailles, fusillent les flanqueurs.

Le 5^e bataillon reçoit l'ordre d'enlever les crêtes, mais sans s'éloigner de la route suivie par la colonne. Deux compagnies sont d'abord envoyées, elles ont beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi et ne réussissent pas à le dé-

loger. Le lieutenant-colonel Conrad se met à la tête du reste du bataillon et parvient à refouler les assaillants jusqu'à l'entrée du bois, mais là, il est reçu par des décharges meurtrières qui ébranlent le bataillon ; pendant ce temps, les Arabes ont profité du vide qui s'est fait pour se jeter sur le convoi.

Le 5^e bataillon, qui se voit pris entre deux feux, poussé par un ennemi supérieur en nombre, bat en retraite un peu en désordre ; ce mouvement entraîne une portion de l'arrière-garde. Les compagnies sont éparpillées et le lieutenant-colonel Conrad appelle à lui les trois compagnies du 4^e bataillon, chargées de la garde du convoi.

La supériorité numérique de l'ennemi, la violence de son attaque, l'incendie qui entoure la colonne et le désavantage du terrain, occasionnent un moment de panique qu'il fut impossible d'arrêter. Un quart d'heure après, les troupes étaient ralliées à l'abri derrière un tertre.

Ici nous laissons la parole au général commandant la colonne, qui relate ces faits dans une lettre adressée par lui, le 12 mars 1842, à M. de Colleville, qui collabora à l'histoire de l'ancienne Légion étrangère :

Il n'y aurait eu aucun accident fâcheux, si le lieutenant-colonel Conrad n'eût donné l'ordre itérativement au commandant Horain (tué depuis à Djidjelli) de quitter le convoi avec ses trois compagnies polonaises pour suivre le 5^e bataillon et servir à son ralliement. Conrad avait beaucoup de vigueur et d'entrain, mais peu de tête, il était malade et à pied, et vomissait au moment décisif de la Macta. Lui et bon nombre d'officiers voulaient passer la Macta à gué et se diriger sur les montagnes. C'était une folie dont j'eus beaucoup de peine à arrêter l'exécution déjà commencée.

Les compagnies dont le colonel Conrad disposait ainsi, avaient été placées à la gauche du convoi des blessés, avec l'ordre de n'en pas bouger, mais sans attendre mon retour à l'arrière-garde où je m'étais porté, le chef de bataillon qui les commandait crut devoir obéir aux ordres contraires qu'il recevait de son chef immédiat, surtout lorsqu'il s'agissait de se porter là où l'on se battait.

Par ce mouvement, le convoi se trouva un moment sans protection suffisante, et les conducteurs des voitures se jetèrent dans

le marais à leur droite, où quelques-uns coupèrent les traits de leurs chevaux pour s'échapper; à l'exception de l'escadron du capitaine Bernard, le reste de la cavalerie fut emmené par son chef, et je ne la retrouvai que sur le bord de la mer.

Ainsi qu'on le voit par la lettre du général Trézel, en partant la cavalerie avait laissé un espace à découvert que l'arrière-garde arrivait pour couvrir, mais privée de ses chefs, blessés ou démontés, elle s'éparpilla entre les voitures.

Les Arabes qui harcèlent la droite de la colonne se jettent sur le convoi qui marche sans être protégé, s'emparent de quelques fourgons et massacrent en partie les blessés, entre autres M. le lieutenant Josefowich, amputé la veille. Les conducteurs coupent les traits des chevaux et se sauvent; des fuyards se jettent dans le marais de la Macta, s'y enlizen et s'y noient.

Le général, à la tête de ce qui reste de cavalerie, dégage le chemin et la colonne se remet en route, un peu en désordre, et vivement pressée en tête et en queue par les cavaliers ennemis. Quelques pelotons d'infanterie, principalement du bataillon d'Afrique et de la Légion, couvrent les flancs. L'artillerie, qui a sauvé ses pièces, met en batterie aussi souvent qu'elle le peut, et tire à mitraille sur les assaillants.

Leurs attaques deviennent moins pressantes, beaucoup sont occupés à couper des têtes et à piller les voitures du convoi qu'on a été forcé d'abandonner.

Quelques charges faites par les 40 ou 50 chasseurs d'Afrique qui restent et plusieurs coups de mitraille finissent par leur faire abandonner la poursuite.

A la nuit tombante, après dix-sept heures de marche et 11 heures de combat, la colonne arrivait à Arzew.

Les pertes sont les suivantes : 280 hommes disparus, dont 62 morts laissés sur le champ de bataille et 300 blessés.

La Légion avait eu 2 officiers tués : MM. les lieutenants

Josefowich et Boldini ; au nombre des blessés, se trouvent le sous-lieutenant Bazaine et le sergent-major Imer.

Dans l'état où se trouvait la colonne, il était impossible au général Trézel de songer à reprendre l'offensive. Les troupes reçurent l'ordre de rentrer à Oran.

L'infanterie revint par mer, et la cavalerie, renforcée par les contingents des tribus des Douairs et des Smélas, rentra en suivant la voie de terre. Le 4 juillet, toutes les troupes étaient concentrées à Oran.

Là, les reproches et les récriminations de chaque corps se firent jour, mais pour les faire cesser et par un sentiment d'abnégation bien rare, et qu'on peut citer comme un exemple à suivre, le général Trézel déclare dans son ordre du jour :

Que sur lui seul devaient peser toutes les fautes et tous les torts, qu'il en subirait seul les conséquences et en acceptait seul la responsabilité.

On ne peut que s'incliner devant une telle grandeur d'âme.

Le 17 juillet, le général d'Arlanges remplace le général Trézel dans le commandement de la division d'Oran. Il reçoit l'ordre du Gouvernement de rester sur la défensive. Cette attitude lui était d'autant plus imposée que les deux bataillons de la Légion placés sous ses ordres lui étaient retirés.

Par traité conclu entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, et signé à Paris le 28 janvier 1835, la Légion étrangère, tout entière, était cédée à l'Espagne pour soutenir sur le trône Isabelle II, fille unique de Ferdinand VII et de Marie-Christine de Bourbon.

La convention, réglant avec l'Espagne les conditions de la cession de la Légion étrangère à cette puissance, parvint à Alger le 8 juillet.

Elle affecta douloureusement les militaires de tout grade ; tous refusèrent leur consentement à cette combi-

naison et prièrent le colonel d'être leur interprète auprès du gouverneur général. Ils disaient, avec juste raison, qu'ils s'étaient engagés pour servir la France et non toute autre puissance.

Une lettre du 9 juillet, écrite au nom du comte d'Erlon au chef de la Légion, lui faisait connaître les intentions du Ministre de la guerre. Ses ordres ne laissaient aucun doute sur le sort qui attendait officiers et soldats : ou ils iraient servir en Espagne, ou ils perdraient tout le bénéfice de leur position et des services qu'ils avaient rendus à la France.

Il suffit de citer les principaux passages de cette lettre pour montrer avec quelle désinvolture était brisée la carrière d'hommes qui avaient versé leur sang pour la France.

Quant au personnel, vous devez engager les officiers, sous-officiers et soldats à suivre la nouvelle destination qui leur est offerte ; c'est d'ailleurs une nécessité pour les militaires étrangers. Dans le cas où quelques officiers compris dans les colonnes 2 et 4 de l'état ci-joint, montreraient de l'hésitation et s'y refuseraient (ce que le Ministre dit ne pouvoir supposer), vous les préviendrez qu'ils perdraient leur emploi et n'auraient droit à aucune espèce d'indemnité ; le Gouvernement ne se trouvant nullement engagé à les conserver à sa solde. Ils seraient remis à la disposition de l'autorité civile et ils n'auraient droit à aucun subside, car ils ne pourraient plus être traités comme réfugiés. Quant aux sous-officiers et caporaux étrangers tenus au service par engagement, ils ne pourraient quitter la Légion qu'à l'expiration de la durée de cet engagement, ils sont donc liés jusqu'à un certain point au sort de la Légion....

Les Français qui, avant leur admission dans la Légion étrangère, n'étaient pourvus d'aucun grade militaire en France, seront renvoyés en France comme particuliers, ou autorisés à rester en Afrique avec cette même qualité.

Quant aux officiers et sous-officiers régalièrement pourvus de grade dans l'armée française, ils seront considérés comme en mission et maintenus sur les contrôles de l'armée ; ils conserveront leurs droits aux récompenses que leur assurent leurs anciens services et ceux qu'ils rendront dans leur nouvelle position.

Cependant si, malgré ces avantages, les officiers, sous-officiers et caporaux se refusaient à suivre le corps dont ils font actuellement partie, les officiers ne pourraient être mis qu'en non-activité avec demi-solde, par suite de licenciement de corps....

Les étrangers suivront de droit la Légion en Espagne pour y achever leur temps de service.

Il est impossible de mettre plus impudemment le couteau sous la gorge à de braves gens dont le dévouement à la France ne s'est pas démenti un seul instant.

Mais, le croira-t-on ? les engagements pris par le Gouvernement français à l'égard des officiers et sous-officiers, et relatés dans la lettre du comte d'Erlon ne furent même pas tenus !

Trois ans plus tard, le général Bernelle, qui commandait la Légion en Espagne, réclama auprès du Gouvernement français pour qu'il intervienne auprès du Gouvernement espagnol, afin d'obtenir les vivres et l'année de solde dus aux légionnaires, et auprès des carlistes, pour qu'ils reconnaissent les légionnaires français et étrangers comme belligérants et ne fusillent pas les prisonniers.

Le maréchal Maison répond :

Le peu de fondement de vos plaintes tient en général à l'oubli du fait, qui domine toutes les questions que vous avez soulevées ; je veux parler de la cession de la Légion étrangère à l'Espagne. Cette cession a été pleine et entière : elle a placé dans la dépendance absolue du Gouvernement espagnol, et soumis les militaires qui la composent aux lois et au régime de l'armée nationale.

Dans cet état de choses, il est évident que le Gouvernement français ne peut en aucune façon prendre l'initiative, soit pour accorder des récompenses ou de l'avancement aux militaires de la Légion, soit pour assurer la solde et l'entretien de ce corps. La même raison l'a empêché d'intervenir pour faire régler, d'après les lois de la guerre, le sort des prisonniers qui pourraient tomber entre les mains du prétendant.

Cette lettre ne tient nul compte des engagements pris par le Gouvernement lors de la cession de la Légion à

l'Espagne ! Laissons de côté les étrangers (officiers ou soldats), et ne nous occupons que des Français.

Le comte d'Erlon prescrit : « qu'ils seront considérés « comme en mission, qu'ils conservent leurs droits aux « récompenses que leur assurent leurs anciens services », etc., etc. ; non seulement on leur refuse ces récompenses, mais leur solde n'est pas payée, les carlistes fusillent les prisonniers français ; et lorsque, sur la foi des traités, ces Français réclament au Gouvernement qui les a vendus, ce Gouvernement répond qu'il n'a plus à intervenir ! On ne jette pas plus galamment les gens par-dessus bord.

Du reste, pour éviter les difficultés qui se sont présentées lors de la cession de la Légion à l'Espagne, la rédaction de l'acte d'engagement à la Légion étrangère fut modifiée par décision ministérielle du 7 juin 1836, on y ajouta : « Lequel a promis...., de suivre la Légion ou toute « fraction de la Légion partout où il conviendra au Gouvernement de l'envoyer et de rester sous les drapeaux « pendant l'espace de ans¹. »

L'ordonnance du Roi en date du 29 juin 1835 prescrivit que la Légion étrangère cessait de faire partie de l'armée française².

Deux commissaires délégués, l'un par la France, M. le chef d'escadrons de la Rue, aide de camp du Ministre de la guerre, et M. le colonel Delvalle, pour l'Espagne, étaient arrivés en Algérie.

Grâce à l'énergique pression du général Rapatel, commandant les troupes du corps d'occupation et aux engagements pris par le Gouvernement français, relatés dans la lettre du comte d'Erlon citée plus haut, les légionnaires sont forcés d'accepter leur nouvelle position. Le colonel Bernelle et avec lui beaucoup d'officiers consentent à passer au service de l'Espagne.

1 et 2. Voir aux pièces justificatives.

Les autres, soit qu'ils se fassent mettre à la demi-solde, s'ils sont officiers français, soit qu'ils rentrent dans la vie privée, s'ils sont étrangers, sont assez nombreux, puisqu'au moment de l'embarquement on doit faire les promotions suivantes : 1 chef de bataillon, 28 capitaines, 28 lieutenants et 28 sous-lieutenants.

Les états d'effectif sont arrêtés, ainsi que les comptes des différents conseils d'administration, à la date du 27 juillet 1835, jour de la signature du procès-verbal de cession entre les deux commissaires. 123 officiers et 4,021 hommes de troupes, répartis en 6 bataillons, passent au service de l'Espagne. Le montant de la somme à payer par cette nation pour l'armement, l'habillement et le campement de ces hommes est de 612,727 fr. 42 c.

Les 4^e et 5^e bataillons vinrent rejoindre en rade d'Alger ; enfin, une escadre de 10 bâtiments embarque la Légion, le 30 juillet, pour les îles Baléares.

Le commissaire français ayant achevé cette triste besogne avait tellement hâte de rentrer à Paris, qu'il n'oubliait qu'une chose en partant, c'était le drapeau de la Légion qu'il était chargé de rapporter en France. On dut le lui passer par un sabord. Ce drapeau est actuellement à Saint-Thomas-d'Aquin.

LIVRE II

LA LÉGION ÉTRANGÈRE EN ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER

DE 1835 A 1839.

La Légion en Espagne. — Nouvelles formations. — Opérations en Catalogne. — Opérations à l'armée du Nord. — Combat de Terapegui. — Organisation d'un corps de lanciers polonais, d'une batterie d'obusiers de montagne et d'une compagnie d'infirmiers-brancardiers. — Combat d'Irigo. — Départ du général Bernelle. — Formation d'un 7^e bataillon. — Le lieutenant-colonel Conrad prend le commandement particulier de la Légion. — Opérations contre Estella. — Le colonel Lebeau rentre en France et est remplacé par le colonel Conrad. — Combat de Huerca. — Combat de Barbastro. — Mort du colonel Conrad. — L'artillerie et l'escadron des lanciers restent attachés à l'armée, l'infanterie est envoyée à Pampelune. — Rôle de la Légion jusqu'à son licenciement. — Rentrée en France. — Pertes pendant son séjour en Espagne.

Nous n'abandonnerons pas l'ex-Légion en Espagne, et quoiqu'elle ne fasse plus partie de l'armée française, nous estimons qu'on sera heureux de savoir qu'elle s'y montra digne de son passé et fit présager par son énergie, son courage et son abnégation, la part brillante que lui réservait l'avenir.

Nous résumerons rapidement les événements auxquels elle prit part pendant tout son séjour en Espagne, renvoyant le lecteur qui désirerait avoir de plus grands détails, à l'excellent ouvrage du général Bernelle, sur le rôle de l'ex-Légion étrangère en Espagne.

Le 10 août 1835, toute l'escadre qui portait la Légion étrangère était réunie dans le port de Palma (îles Baléares), mais quelques cas de choléra s'étant déclarés au départ d'Alger, les bâtiments durent faire une quarantaine de huit jours.

Le colonel Bernelle en profita pour réorganiser le régiment, refaire le tiercement des officiers et surtout centraliser l'esprit de corps. Pour la première fois depuis sa création, l'ex-Légion était entièrement réunie et les six bataillons devaient maintenant vivre côte à côte.

Il importait donc de fortifier cet esprit de corps, qui était un peu affaibli, surtout depuis la malheureuse affaire de la Macta, où des dissentiments s'étaient élevés entre le 4^e et le 5^e bataillons (Polonais et Italiens) qui avaient assisté à ce combat.

A cet effet, les 48 compagnies de la Légion furent réparties dans les 6 bataillons, de manière que chacun d'eux possédât un nombre à peu près égal d'hommes de chaque nationalité. On fit sagement disparaître les dénominations de bataillons allemands, belges, italiens, polonais. Cette méthode, qui donna d'excellents résultats, fut toujours suivie depuis dans toutes les formations de la Légion.

Le nouvel ordre de bataille fut pris le 19 août, jour du débarquement à Tarragone.

Le colonel Bernelle était nommé maréchal de camp des armées royales de Sa Majesté Isabelle II; le lieutenant-colonel Conrad, colonel; et deux chefs de bataillon, lieutenants-colonels.

L'ex-Légion commença ses opérations en Catalogne. Cette province était parcourue par de nombreuses bandes carlistes, et le corps fut dirigé sur Lérida; de là, les compagnies rayonnèrent sur le pays environnant où elles soutinrent de nombreux combats.

Deux compagnies, enfermées dans le bourg de Senahuga, repoussèrent pendant quatre jours les assauts des carlistes.

M. le sous-lieutenant Dumoustier¹, commandant un poste avancé au-devant d'Artesa, après avoir brûlé toutes ses cartouches, tente une sortie ; mais, trahi par son guide, il tombe entre les mains des carlistes et est immédiatement fusillé.

Le colonel, commandant les Espagnols au combat de Saint-Martin, signale la valeur des 4 compagnies de la Légion qui font partie de sa colonne ; elles s'emparèrent ensuite du fort de Quemera, où s'étaient réfugiés 500 carlistes.

Le général Bernelle reçoit l'ordre de laisser le 2^e bataillon à Lerida et de se porter avec les 5 autres bataillons sur Barbastro, afin de défendre l'Aragon.

Les compagnies prirent part à une foule de petits combats. Deux compagnies enlèvent Gerri de vive force.

Le colonel Conrad bat les carlistes à Pobla et Segura, sur la Noguera-Pallaresa. Les 3^e et 6^e bataillons rencontrent l'ennemi près du village des Angès, le 3^e bataillon, engagé en tirailleurs contre la cavalerie carliste, est ramené, mais il est dégagé par le 6^e bataillon qui se jette sur la gauche de l'ennemi.

Le chef des lanciers carlistes fond sur le sergent-major Wolff et le frappe de sa lance en lui criant : « *Vaga ruted con Dios....* » — « Et toi va-t'en au diable », répond Wolff en le tuant d'un coup de feu à brûle-pourpoint.

L'ex-Légion occupa ensuite les Cincos-Villos et Sanguesa, puis fut dirigée, le 4 janvier 1836, sur Vitoria pour faire partie de l'armée du Nord.

Cette armée, sous le commandement du général Cordova, se mit en marche pour attaquer les carlistes qui s'étaient fortifiés sur la ligne de l'Arlaban, afin de couvrir le siège de Saint-Sébastien.

L'ex-Légion était au centre et devait enlever les hauteurs situées à la droite de la route suivie par le gros de l'armée.

1. Fils du général de ce nom.

Le 1^{er} bataillon, éclairé par les voltigeurs du capitaine Renault¹, chassa l'ennemi de ses positions et s'établit sur la route de l'Araban. Le lendemain au point du jour et par un brouillard très épais, une colonne de carlistes, forte de 14 bataillons, et dont les clairons sonnaient le refrain de la Légion, attaque à l'improviste le 6^e bataillon, qui se remet vite de la surprise. Les compagnies reprennent l'offensive et se jettent sur l'ennemi à la baïonnette ; mais la disproportion est trop grande, il faut battre en retraite, les renforts arrivent trop tard.

La pluie et la neige interrompent les opérations, et, au mois de février, les compagnies sont chargées d'établir une série de postes fortifiés pour relier Pampelune à la frontière française et isoler la Navarre.

Le 24 avril, une colonne de carlistes est signalée aux environs de Pampelune ; les troupes se mettent à sa poursuite. Le 4^e bataillon est mis en embuscade derrière un mamelon ; après plusieurs heures d'attente par un temps affreux, il se décide à rentrer à Pampelune. Il marchait par le flanc, la gauche en tête, lorsqu'il fut surpris par la colonne ennemie, qui le fusilla à demi-portée de fusil, et chargé par 150 cavaliers. La compagnie de voltigeurs se forme promptement et engage avec la cavalerie, un combat corps à corps fertile en actes de courage. Pendant ce temps, le bataillon se rallie sur le mamelon et prend l'offensive, le combat devient acharné.

En entendant la fusillade, le 5^e bataillon vient au secours du 4^e bataillon, mais l'ennemi a eu le temps de forcer le passage après avoir mis une centaine de légionnaires hors de combat.

200 carlistes restent sur le champ de bataille et 40, pris les armes à la main, furent fusillés en représailles.

Le sergent Bercet, surpris par des cavaliers carlistes,

1. Général de division tué au siège de Paris.

refuse de se rendre et reçoit 27 blessures ; le sergent Maillet tue un carliste avec sa propre lance.

Le 2^e bataillon, qui jusqu'alors était resté à Lerida, rejoint les autres bataillons.

Pendant ses expéditions en Catalogne, ce bataillon se vit tout à coup cerné dans le village de Santa-Lena, qui est dominé par des hauteurs. Le chef de bataillon fait charger les grenadiers à la baïonnette, pendant que les autres compagnies maintiennent l'ennemi sur les flancs par des contre-attaques rapides ; le bataillon peut alors se dégager et rentrer à Lerida sans grandes pertes.

Le 26 avril vers midi, 3 bataillons carlistes attaquèrent les avant-postes près du blockhaus de Terapegui, organisé par le 4^e bataillon ; le général Bernelle y envoya 3 compagnies et se porta sur les lieux. Il sut s'y maintenir jusqu'à l'arrivée des 4^e et 5^e bataillons, dont l'effectif n'atteignait pas 1,000 hommes ; une compagnie espagnole et 4 obusiers de montagne arrivèrent à leur tour.

Les carlistes, renforcés par 2 bataillons frais, se ruèrent trois fois sur nos troupes sans pouvoir entamer la ligne défendue par la Légion. On se battait corps à corps ; le lieutenant Ferraudy, entouré d'ennemis, y tombe glorieusement les armes à la main. Le général Bernelle, couvert par 60 sapeurs, voit 22 de ces braves tués ou grièvement blessés ; mais les carlistes sont obligés de se retirer sur les crêtes, sans pouvoir enlever la position. Il fallait rejoindre les cantonnements dans la vallée, et cela sous le feu de l'ennemi. Pendant que le 3^e bataillon se retire en combattant, le 4^e bataillon va prendre position plus bas ; au lieu de tenir ferme, il suit le mouvement de retraite du 3^e avec trop de précipitation, l'ennemi le presse alors vivement et le succès de la journée aurait été compromis, si le 3^e bataillon n'avait exécuté vivement un retour offensif soutenu par le 2^e bataillon, qui arrivait sur le lieu du combat.

L'affaire de Terapegui fut la plus brillante de la cam-

pagne : 5,000 carlistes avaient lutté pendant 6 heures contre 1,000 légionnaires, et n'avaient pu les entamer.

Le vice-roi de Navarre, informé la veille du projet d'attaque des carlistes, ne bougea pas avec sa division, malgré la canonnade qu'il entendait distinctement de Pampelune.

Peut-être que, semblable à son illustre aïeul Louis XIV, sa grandeur l'attachait à la ville.

Le général Bernelle, voyant que les troupes espagnoles étaient peu disposées à venir au secours de la Légion, sentit la nécessité de donner à son infanterie, un soutien qui lui faisait souvent défaut.

En mars 1836, il organisa, avec des éléments pris dans le corps, une batterie d'obusiers de montagne, dont le matériel fut fourni par la France.

Les artilleurs portent le pantalon gris de fer avec passe-poil en drap de capote ; le képi, recouvert d'une toile imperméable, porte sur le bandeau 2 canons en drap jonquille. M. le lieutenant Rousset, nommé capitaine peu de temps après, prit le commandement de la batterie.

Quelques jours plus tard, le général Bernelle organise 3 escadrons de lanciers entièrement composés de Polonais. Leur armement se compose d'un sabre de cavalerie espagnole, d'un pistolet et d'une lance avec flamme rouge et jaune ; de grandes boîtes montant au-dessus du genou et tenues par une courroie remplacent les souliers. Le képi est orné sur le bandeau de deux drapeaux croisés en drap jonquille ; le numéro de l'escadron est aussi entre les hampes. M. Kraievoski a le commandement des 3 escadrons.

Il fallait que le général Bernelle fit appel à toute son énergie et à toute son habileté pour mener à bien ces organisations.

L'Espagne ne pouvait fournir ni argent ni matériel. Les obusiers furent donnés par la France ; une souscription faite dans l'armée espagnole et 190,000 fr. recueillis

en France, permirent d'acheter les chevaux et le harnachement. On a vu que les changements d'uniformes se réduisaient à peu de chose.

Tout légionnaire fait prisonnier étant fusillé par les carlistes, le général Bernelle organise une compagnie de brancardiers et d'infirmiers, sous le nom de fusiliers d'ambulance, troupes modestes qui rendirent de grands services en allant relever les blessés jusque sous le feu de l'ennemi, et qui épargnèrent à beaucoup d'entre eux d'être passés par les armes.

A 50 ans de distance, cette organisation de brancardiers n'est encore qu'à l'état d'ébauche dans l'armée française.

Pendant ce temps, les escarmouches continuaient sur la ligne occupée par l'armée de la Navarre; les carlistes dirigent une attaque contre son aile droite, vers Zubiri. Les bataillons espagnols allaient plier devant des forces supérieures, lorsqu'arrivent à leur secours le 1^{er} et le 2^e bataillon de la Légion qui, après avoir enlevé un bois très touffu, repoussent l'ennemi sur les hauteurs; puis ils se forment par bataillon en colonne serrée sur une seule ligne, l'arme sur l'épaule droite, marchent à l'ennemi qui lâche pied et leur abandonne sa position.

Le 1^{er} août, les carlistes reprennent l'offensive; 8 bataillons sont destinés à attirer l'armée espagnole sur la droite, tandis que dix autres, maintenus en réserve, doivent enlever la ligne fortifiée.

Le combat devient acharné, la Légion arrive au pied d'un mamelon occupé par les carlistes, abrités derrière des murs en pierres sèches. Les lanciers polonais chargent par la gorge de cette espèce d'ouvrage; l'artillerie de la Légion, mise en batterie à demi-portée, prépare l'attaque de l'infanterie, et deux bataillons culbutent l'ennemi à la baïonnette.

Les 10 autres bataillons carlistes avaient pris position sur les hauteurs, mais le général les fait tourner par leur

droite et leur gauche et les attaque de front avec la Légion. Le choc fut rude ; les Navarrais, renforcés par 5 autres bataillons, se conduisent vaillamment, mais, débordés sur leurs flancs, ils se débandent et laissent 1,000 à 1,500 hommes sur le champ de bataille, tant tués que blessés ou prisonniers.

Le combat commencé à 4 heures du matin avait à peine pris fin à 10 heures du soir. Les lanciers polonais avaient reçu le baptême du feu et s'étaient distingués par des prodiges de valeur.

Cette affaire fut la dernière à laquelle assista le général Bernelle.

Des tiraillements constants existaient entre le chef de la Légion et le gouvernement de la Reine, l'indifférence que tous témoignaient envers la Légion, le manque de solde et même de vivres, la façon dont les carlistes traitaient les prisonniers, tout faisait un devoir au général Bernelle de réclamer près du Gouvernement français.

La réponse du maréchal Maison (voir page 27) qui foulaux pieds les engagements pris par le Gouvernement français, lors de la cession de la Légion à l'Espagne, ne permit pas au général Bernelle de garder plus longtemps la responsabilité du commandement de la Légion, il demanda sa rentrée en France et l'obtint fin août 1836. Le colonel Lebeau, du 57^e de ligne, prit alors le commandement du corps d'opérations de la Navarre et de la Légion.

Cet officier supérieur était envoyé en mission par le Gouvernement français, qui lui avait promis de nombreux renforts, mais ils se bornèrent à l'envoi d'un bataillon qui prit le n^o 7.

Le lieutenant-colonel Conrad, qui avait amené ce bataillon de France, fut nommé brigadier par le Gouvernement espagnol et prit le commandement particulier de la Légion.

Le général commandant l'armée de la Reine, ayant appris que les carlistes se préparaient à envahir la Castille,

résolus de les prévenir et de venir les attaquer dans Estella.

La colonne de droite sous les ordres du colonel Lebeau, qui comptait 4 bataillons de la Légion, fut chargée d'attaquer le centre de l'ennemi au village d'Arronitz, pendant que l'armée espagnole tournerait la droite.

Les 1^{er} et 7^e bataillons abordèrent l'ennemi les premiers, mais ils furent forcés de se replier. La deuxième ligne rétablit le combat ; la cavalerie menaçant la ligne de retraite, les carlistes s'établirent plus en arrière sur les hauteurs, mais les légionnaires, électrisés par leurs premiers succès, s'élançèrent sur l'ennemi et le rejetèrent en déroute sur Estella.

Le succès aurait été plus complet, paraît-il, si le colonel Lebeau n'avait pas attaqué trop tôt. Les bataillons s'y couvrirent de gloire et eurent une centaine d'hommes tués ou blessés.

Après cette affaire, la Légion reprit ses cantonnements autour de Pampelune. Il fallait constamment se garder, la campagne était tenue par des guérillas qui ne laissaient aucun repos aux troupes.

Le lieutenant Maillet étant en chasse, s'étant un peu écarté, fut pris par les carlistes et immédiatement fusillé, malgré ses 65 ans. On fusilla aussi M. de Fleurans qui rentra en France et qui fut pris près de la frontière. Deux autres officiers faits prisonniers eurent le même sort.

En octobre, on fit contre Estella une nouvelle démonstration tendant à faire lever le siège de Bilbao.

La Légion, sous les ordres du colonel Conrad, formait la colonne de droite et enleva le village de Villatuerta, qui était occupé par 4 bataillons et 2 escadrons carlistes. Cette affaire coûta 8 officiers blessés et 40 hommes hors de combat.

Avant de battre en retraite, le colonel Lebeau, qui s'était emparé des hauteurs qui dominent Estella, bombardarda la ville.

Suivant leurs habitudes, les carlistes inquiétèrent la retraite et attaquèrent la compagnie de grenadiers qui était à l'arrière-garde.

En quelques minutes, 25 grenadiers furent mis hors de combat et leur capitaine, M. de Noue¹, blessé. Deux compagnies espagnoles viennent dégager la compagnie de grenadiers, la Légion est obligée de se reformer en bataille et de reprendre la retraite par échelons ; à 9 heures du soir, les troupes rentraient dans leurs cantonnements et reprenaient leurs positions sur la ligne fortifiée de Pampelune à Zubiri.

Le changement radical qui se manifesta dans la politique française à la chute du ministère Thiers, le licenciement des 6,000 hommes réunis à Pau et destinés à renforcer la Légion, renfort que le colonel Lebeau avait annoncé dans un ordre du jour, qui fut désavoué par le Gouvernement français, engagèrent cet officier à demander sa rentrée en France qui lui fut accordée.

Le commandement en chef de l'armée de la Navarre fut alors donné à un général espagnol et le colonel Conrad garda le commandement de la Légion. Ce changement fut très préjudiciable à la Légion, dont la situation était déjà très précaire ; ce nouvel état de choses ne pouvait que l'empirer.

La Légion s'établit à Lérin, au sud-ouest de Pampelune. Le colonel Conrad tenta une reconnaissance contre le village carliste d'Allo, dans laquelle il eut 3 officiers et 60 hommes hors de combat. Puis on prit les quartiers d'hiver, où, pendant les deux premiers mois de l'année 1837, les légionnaires occupaient les villages de la ligne fortifiée, sans solde, sans abris et souvent sans vivres, appelant de tous leurs vœux, de nouvelles opérations qui leur permettraient alors de vivre sur le pays.

Ce fut en vain que le colonel Conrad envoya à Madrid

1. Depuis général de division.

un officier supérieur pour représenter au Gouvernement le triste état de la Légion. On n'obtint rien, la discipline courut alors de grands dangers, des désertions eurent lieu.

Les officiers, sollicités de passer dans les rangs carlistes avec leurs hommes, résistèrent à toutes les tentatives, et cependant en deux jours, 30 hommes entrèrent à l'hôpital les pieds et les mains gelés.

Une nouvelle organisation eut lieu : la Légion fut formée en trois bataillons et fit partie des expéditions tentées en pays Basque par le général Irribarren.

Dans le courant du mois de mars 1837, la Légion est cantonnée au village de Larainzars, la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon occupe en grand'garde une bergerie en ruines qu'elle cherche à mettre tant bien que mal en état de défense. Elle est attaquée vigoureusement par les carlistes qui échouent devant la bravoure du capitaine de Hebich et de ses hommes. Le lieutenant Sokaski et 12 hommes sont tués à ses côtés. Le colonel Conrad se porte sur les hauteurs pour dégager la grand'garde attaquée ; les ennemis sont repoussés.

Pendant la marche en retraite, les carlistes redoublent leurs efforts, on se bat à l'arme blanche. Le sergent Bary s'empare d'un guidon après avoir tué à coups de baïonnette l'officier carliste qui le portait. Mais nos pertes sont sensibles : 6 officiers, 50 sous-officiers et soldats sont tués et 120 sont mis hors de combat.

Le lendemain, le corps d'armée continue à battre en retraite sur Pampelune. Les carlistes cherchent à couper la colonne en deux en s'emparant d'un village qui commande la route, mais le capitaine commandant la batterie d'artillerie de la Légion ouvrit le feu contre eux et les força à abandonner leurs positions. Ils n'en continuèrent pas moins à harceler la colonne, et la Légion eut encore un lieutenant tué et une centaine d'hommes tués ou blessés.

En raison des pertes éprouvées pendant cet hiver, on fut obligé de réduire la Légion à 2 bataillons et à 1 escadron.

Son dénûment était tel, qu'elle n'aurait pu prendre part aux opérations qui vont suivre, si le Gouvernement français, ému par les souffrances endurées par la Légion, n'avait envoyé un convoi considérable d'effets de toute nature.

Don Carlos, laissant un rideau de troupes devant les Espagnols qui débarquent à Saint-Sébastien, se dirige avec le gros de son armée vers Aragon, tourne Pampelune par le sud et arrive à Huerca.

Le 24 mars 1837, l'armée de la Navarre l'y attaque sur trois colonnes. Le colonel Conrad est à droite avec toute la Légion ; il culbute tout devant lui, et va entrer dans Huerca, lorsqu'il apprend l'échec de la cavalerie qui a été ramenée et a découvert sa gauche. Il est obligé de se replier. Dès que ce mouvement commence, la Légion est attaquée par des forces bien supérieures. Le général en chef Irribarren, voyant l'échec de la cavalerie, se jette dans la mêlée, à la tête des lanciers Kraievoski, a la cuisse brisée par une balle. Un lieutenant est tué.

Le commandement en chef revient alors au colonel Conrad qui, pressé sur la droite, apprend que la gauche de l'armée est battue. Il ordonne la retraite qui s'effectue sous la protection des bataillons de la Légion.

Dans cette journée, la part de la Légion est la plus glorieuse, mais sur 1,200 hommes qui la composent, elle a 350 hommes tués ou blessés dont 20 officiers. Le commandant Montallegri est tué au centre de son bataillon.

A la suite de cette affaire, la Légion est réduite à un bataillon

Enhardis par ce succès, les carlistes se portèrent sur Barbastro ; les troupes de la Reine, renforcées par les garnisons de l'Aragon, s'établissent aux environs de Berbegual.

Le 2 juin, le commandant en chef tente une reconnaissance sur Barbastro, mais les carlistes attendent avec des forces nombreuses : une colonne attaque le centre, une autre tourne la gauche de l'armée constitutionnelle où se trouvaient l'unique bataillon de la Légion et un bataillon espagnol (2^e de la garde).

La brigade du centre se débande, deux régiments de chasseurs s'enfuirent sans charger, et la Légion et le bataillon espagnol se trouvèrent isolés du reste de l'armée.

Après avoir soutenu un combat acharné dans un bois d'oliviers, et afin de se dégager pour battre en retraite, le colonel Conrad tente une dernière charge à la baïonnette ; il met l'épée à la main et se porte en avant en criant : « A moi, mes enfants, à la baïonnette » ; mais il est frappé d'une balle au front et tombe....

Leur chef tombé, les troupes se mettent en retraite et la compagnie de grenadiers de la Légion a fort à faire pour défendre le cadavre du colonel qu'elle ramène à Berbegual.

Après ce combat, la Légion avait fini son rôle en Espagne : le commandant Meyer avait été blessé ; 100 hommes étaient hors de combat. Le général en chef garda près de lui la batterie d'obusiers et l'escadron de lanciers, et donna l'ordre à l'infanterie de se diriger sur Saragosse, en escortant un convoi de 400 blessés. Cette petite colonne était sous les ordres du capitaine de grenadiers Studinger et du capitaine Bazaine, chef d'état-major de la division. Ce fut dans Saragosse que fut inhumé le colonel Conrad.

Après avoir fait leurs adieux aux camarades blessés, les 500 hommes et les 20 officiers, débris de la Légion, furent mis en route pour Pampelune.

La route était sillonnée de nombreuses guérillas carlistes ; d'autre part, des symptômes d'indiscipline s'étaient manifestés au départ de Saragosse ; on dut prendre des mesures de rigueur.

Un officier ayant été couché en joue par un soldat,

celui-ci fut passé par les armes immédiatement. Un sous-officier qui avait abandonné sa compagnie pendant 24 heures et vendu une partie de ses effets, fut condamné à mort et fusillé. Des sous-officiers et des caporaux furent cassés pour inconduite ou faiblesse. Ces exemples portèrent leurs fruits. En arrivant à Tudela, l'ordre était rétabli.

Les légionnaires valides furent cantonnés à Villara et l'état-major à Pampelune. Quelques officiers, entre autres le commandant Cros d'Avenas, obtinrent leur rentrée en France. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel Ferrary, qui prit le commandement de ce qui restait de la Légion.

A peine était-on installé à Villara, qu'une émeute éclate à Pampelune, le général en chef, comte de Saatisfrields et son chef d'état-major sont assassinés par leurs soldats ; le chef des révoltés tente d'entraîner la Légion dans la révolte.

Le lieutenant-colonel Ferrary, se voyant pris entre les révoltés et les carlistes, réunit tout son monde à Villara, arme les ouvriers et les infirmiers, et arrive à organiser un bataillon de 1,100 hommes, dont une compagnie, dite compagnie sacrée, était formée d'officiers à la suite.

Le Gouvernement insurrectionnel de la Navarre fait distribuer à ses troupes plusieurs mois d'arriéré de solde, mais la Légion est exceptée de cette distribution, et obligée pour vivre de faire des razzias dans les villages environnants. L'entrée de Pampelune lui est interdite, et au cas où elle devrait abandonner ses cantonnements, elle devra occuper les avant-fossés de la place.

Quoiqu'en butte à des vexations de toute sorte de la part du Gouvernement insurrectionnel, elle sut lui rendre encore de grands services.

Le chef des révoltés avec 3 bataillons et 200 chevaux s'était porté au-devant des carlistes, 4 compagnies de la Légion, sous les ordres du capitaine de Noue, furent en-

voyées à son secours, et contribuèrent puissamment à repousser l'ennemi. Quatre jours après, ces compagnies étaient à l'arrière-garde, et attaquées par des forces supérieures, faisaient bravement leur devoir et tenaient l'ennemi à distance.

Mais la situation n'était plus tenable, deux officiers, MM. Bravard et Guédin, étaient assassinés dans Pampelune par les insurgés; les carlistes resserraient leur ligne, le lieutenant-colonel Ferrary fit alors ouvertement ses préparatifs de départ pour Val-Carlos, route de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port; mais, le 11 octobre 1837, il prend la direction de Jacca.

Les carlistes qui l'attendaient sur la route de Val-Carlos n'eurent pas le temps de se réunir et de reconnaître la route suivie par la Légion.

Arrivé à Lumbier, le lieutenant-colonel Ferrary apprenant que les carlistes se dirigent à marches forcées sur Sangüessa pour lui couper la route, fait une marche de nuit et, malgré la fatigue des malades, passe le pont de Sangüessa deux heures avant l'ennemi et gagne heureusement Jacca. L'état-major, les blessés et les malades sont admis dans la ville, les troupes valides sont cantonnées dans les villages environnants.

Pendant son séjour dans cette place, la Légion eut à étouffer un commencement de révolte dans la garnison espagnole, et elle prit part à des colonnes mobiles destinées à repousser les carlistes qui faisaient des incursions à Aragon.

En avril 1838, elle fut envoyée à Saragosse, laissant 100 hommes détachés à Jacca. Son premier soin, en arrivant dans cette place, fut d'élever un monument sur la tombe du colonel Conrad.

La situation précaire dans laquelle se trouvait la Légion ne faisait qu'empirer, elle ne reçoit que 125,000 piécettes sur 800,000 fr. de solde qui lui sont dus; mais ses souffrances allaient prendre fin. Par ordonnance royale du

8 décembre 1838¹, la Légion était licenciée et autorisée à rentrer en France, le 17 janvier 1839.

L'escadron de lanciers polonais et la batterie d'obusiers, conservés par le général Araa et incorporés dans l'armée espagnole, se signalèrent en 1837 et en 1838, sous les yeux d'Espartero.

Le 1^{er} avril 1839, la batterie rentre en France venant de Logrino.

Le licenciement des lanciers polonais suivit de près ; et quelques officiers restèrent au service de l'Espagne.

Tels sont, en un résumé succinct, les travaux, les souffrances et les glorieux combats de la Légion en Espagne.

Malgré les misères qui l'accablèrent, les situations dans lesquelles elle se trouva, elle sut toujours accomplir son devoir et fidèle à son serment, résistant aux offres brillantes qui lui étaient faites d'abandonner un gouvernement qui ne lui assurait ni la solde ni les vivres, elle combattit jusqu'à son dernier souffle pour le gouvernement de la Reine auquel elle avait été vendue.

23 officiers y furent tués, 109 blessés sur le champ de bataille, et sur 4,100 hommes embarqués à Alger, 500 tout au plus rentrèrent en France.

1. Voir aux pièces justificatives.

LIVRE III

NOUVELLE LÉGION ÉTRANGÈRE

CAMPAGNES D'ALGÉRIE

CHAPITRE PREMIER

1836, 1837, 1838, 1839.

Formation d'une nouvelle Légion étrangère. — Modifications à l'unité forme. — Nouvelle cartouchière. — Formation d'un 2^e bataillon — Envoi d'un bataillon de marche au siège de Constantine. — Opérations de guerre de ce bataillon pendant le siège. — Le commandant Bedeau est nommé lieutenant-colonel à la Légion. — Inspection du général de Négrier. — Création de compagnies d'élite et d'un 3^e bataillon. — Demande d'un drapeau — Formation d'un petit dépôt. — Ruse trouvée par les légionnaires pour empêcher les vols d'armes. — Emplacement des bataillons fin 1838. — Inspection du général de Rulhière. — Expédition contre Djidjelly. — Le commandant Horain est tué. — Colonnes aux environs de Bougie. — Emplacement des troupes fin 1839. — Inspection du général de Dampierre. — Formation d'un 4^e bataillon à Pau. — Le lieutenant-colonel Bedeau, passé colonel, est remplacé par le lieutenant-colonel Picoueau.

Pendant que l'ex-Légion se couvrait de gloire en Espagne, on n'avait pas tardé à s'apercevoir que ses 4,100 baionnettes faisaient défaut en Algérie.

De plus, il était utile de former en France un dépôt destiné à alimenter les bataillons cédés à l'Espagne.

Par ordonnance royale du 16 décembre 1835¹, le Gouvernement français prescrivit la formation d'une nouvelle Légion, dont le 1^{er} bataillon devait seul être organisé à Paris.

1. Voir aux pièces justificatives.

Le 22 mars 1836, l'état-major du bataillon et les deux premières compagnies sont formés ; les six autres le sont à la date du 26 juin.

Mais ici, nouveau revirement. A peine ce bataillon est-il formé, que le Gouvernement qui paraît manquer d'esprit de suite, se hâte, le 11 août 1836¹, par ordonnance royale, de le licencier et de proposer aux officiers, sous-officiers et soldats, d'aller servir en Espagne ; ils forment le 7^e bataillon, amené par le lieutenant-colonel Conrad à Pampe-lune. Ceux qui refusent cette nouvelle situation sont renvoyés dans leurs foyers.

Cette même ordonnance portait que les compagnies licenciées pourraient être réorganisées, aussitôt que le nombre d'étrangers venant demander du service en France le permettrait. On commençait par former immédiatement des compagnies de dépôt, comprenant les hommes absents et les non-disponibles. De nombreux engagements étant contractés, six nouvelles compagnies étaient organisées le 1^{er} octobre et les deux autres (7^e et 8^e) le 21 novembre.

L'uniforme de ce bataillon était le même que celui de l'ancienne Légion. Mais en 1837, il subit les modifications suivantes : Une étoile garance orne les retroussis de l'habit, les boutons jaunes portent au centre une étoile avec *Légion étrangère* en exergue. Un shako en tissu de coton noir avec galons et passe-poils garance, plaque de cuivre, figurant un coq placé sur une double branche de chêne et de laurier, au centre, une boule dont le milieu porte une étoile ; jugulaires en cuivre figurant des écailles, avec boutons d'attache du même modèle que celui des effets. Ce shako ne fut jamais porté².

Ce bataillon, sous le commandement du chef de bataillon Bedeau, quitta Pau le 5 décembre 1836 et s'embarqua le 11, à Toulon, sur le *Suffren*.

1. Voir aux pièces justificatives.

2. En 1868, on en conservait 2,500 au magasin de Mascara. Ces shakos, qui n'avaient jamais servi, étaient religieusement brossés tous les mois.

Avant de quitter la France, le général de Jacobi, délégué du général Harispe, en passa l'inspection générale ; il fit les remarques suivantes :

Les hommes sont animés d'un très bon esprit militaire, mais il y a déjà deux tendances déplorables : la désertion et les ventes d'effets pour se procurer de l'argent.

Des marches seront faites avant l'embarquement du bataillon. L'espèce d'hommes est belle, la taille est beaucoup plus élevée que celle des Français, le recrutement est presque tout hollandais.

Le bataillon débarque à Alger le 15 décembre, le général Rapatel l'y garde quelque temps pour y parfaire son organisation, puis il est envoyé au camp de Kouba et est chargé de construire la route de l'Oued-Kerma.

Avec le 48^e et les spahis réguliers, il forme la deuxième brigade de l'armée d'Afrique, commandée par le général de Négrier.

L'appoint fourni par le bataillon étranger paraissait nécessaire pour assurer la tranquillité des provinces d'Alger et de Tittery. Le général Damrémont était gouverneur de l'Algérie, mais la province d'Oran était sous les ordres du général Bugeaud, qui correspondait directement avec le ministre de la guerre, et était occupé à conclure le traité de la Tafna avec Abd-el-Kader. Celui-ci, tranquille du côté d'Oran et de Tlemcen, portait tous ses efforts vers l'Est et étendait son autorité jusqu'à Médéah. Les habitants de Blidah et les gens de la montagne lui envoyaient des députations, même certaines tribus de la Mitidja lui rendaient hommage. Aussi, dès les premiers mois de 1837, le bataillon, soit en entier, soit en partie, prend part aux diverses colonnes rayonnant autour d'Alger. En avril, il occupe Douéra ; le petit dépôt est installé à Kouba. En mai, un détachement fort de quatre compagnies est envoyé pour renforcer la colonne du général Perrégaux, chargé de punir les tribus de la vallée de l'Isser qui avaient razié nos douars de la Mitidja. Pendant que le

colonel de Schauenbourg avec sa colonne pénètre dans la vallée de l'Isser par le Teniet (col) de Chreub ou Heureub, le général Perrégaux l'aborde par le Teniet des Beni-Aïcha. Le 28 mai, les Arabes refoulés dans le Djebel-Dreuh sont attaqués vigoureusement, la position est emportée d'assaut. Le lendemain matin, ils demandent l'aman qui leur est accordé.

Sur l'ordre du commandant Bedeau, les soldats confectionnent des cartouchières en toile ou en drap qu'ils portent à la ceinture ou sur la poitrine et qui sont plus commodes que les gibernes. Cet effet d'équipement est devenu ensuite presque réglementaire ; il a été confectionné en cuir fort, mais souple, et a été mis en service jusqu'en 1861, aux régiments étrangers et aux bataillons d'Afrique.

Coincidence curieuse, le général de Négrier a vulgarisé l'usage de ces cartouchières dans sa brigade en 1836 et son neveu, le colonel de Négrier, les a rétablis à la Légion en 1881 ; elles sont encore employées par les légionnaires au Tonkin et dans les colonnes du Sud oranais.

En juin, nouvelle colonne contre les Hadjoutes ; ces tribus pillardes, réfugiées dans les bois presque impénétrables qui couvrent le sud-est de la Mitidja, excitées par les émissaires d'Abd-el-Kader, poussent leurs incursions jusqu'à Bouffarik. Les forêts qui leur servent de repaires sont abordées de trois côtés, le bataillon de la Légion fait partie de la colonne du général de Négrier ; le pays est excessivement difficile ; en certains endroits, l'artillerie est obligée de faire porter les pièces de canon par les légionnaires au milieu des gorges de l'Oued-Djer et des fourrés presque impénétrables. Les Hadjoutes, entourés de tous côtés, allaient être exterminés, lorsque des officiers d'Abd-el-Kader se précipitent et annoncent que la paix a été signée à la Tafna. Les Arabes sont sauvés encore une fois ; dans ces marches difficiles, le bataillon a deux blessés et un certain nombre d'hommes disparus.

Le recrutement continuait à envoyer beaucoup d'étrangers à la Légion. L'effectif du bataillon était de 1,600 hommes, mais le commandant Bedeau n'avait pas plus de 1,200 à 1,300 hommes sous les armes. Alors comme de nos jours, les légionnaires avaient une grande tendance à se faire employer, l'autorité supérieure s'y prêtait généralement; de là, une grande quantité de non-valeurs et une disproportion trop forte entre l'effectif et le nombre d'hommes dans le rang.

Par ordonnance royale du 18 juillet 1837¹, un deuxième bataillon est formé, la Légion est organisée sur le pied d'un régiment français, M. de Hulsen en est nommé colonel. Le 4 septembre, les quatre premières compagnies du deuxième bataillon sont formées, les quatre dernières le sont le 14 du même mois.

Le traité de la Tafna avait suspendu les hostilités dans la province d'Oran; les dernières expéditions dirigées par le gouverneur général avaient amené un calme relatif dans la plaine de la Mitidja, il restait à régler un compte sérieux avec le bey de Constantine, Ahmed, et à venger l'échec qu'avaient éprouvé nos armes l'année précédente. Le Gouvernement de Louis-Philippe avait envoyé des troupes de renfort qui, pour la plupart débarquaient à Bône, tandis que les vieilles troupes d'Algérie disponibles à Alger et à Oran étaient aussi dirigées sur ce point. Pour garder la côte de la Kabylie, un détachement de la Légion étrangère, fort de quatre compagnies, est désigné pour aller renforcer la garnison de Bougie, étroitement bloquée par les Kabyles.

Le général Damrémont et son état-major se rendent à Bône, le 23 juillet. Le gouverneur reçoit les renforts, organise son corps d'armée et dirige les troupes sur le camp de Medjez-Amar.

La Légion étrangère reçoit l'ordre de préparer un ba-

1. Voir aux pièces justificatives.

taillon qui devra prendre part à l'expédition de Constantine.

Les difficultés de l'administration étaient grandes, car en même temps que l'on organisait le deuxième bataillon, il fallait préparer le détachement destiné à Bougie et le bataillon de marche fort de 500 hommes prélevés sur les deux autres bataillons. Le chef de bataillon Bedeau en avait le commandement.

Les compagnies de la Légion étrangère débarquent les 22 et 24 septembre à Bône, où règne un mouvement extraordinaire par suite de l'arrivée des troupes de toutes armes, du 12^e et du 26^e de ligne, du matériel de siège, enfin du duc de Nemours avec une suite nombreuse ; il est accompagné du général Valée, de l'artillerie, et du général Rohaut de Fleury, du génie. Le 26, le bataillon va bivouaquer au camp de Dréau. Le 27, il sert d'escorte au duc de Nemours et arrive au camp de Medjez-Amar où s'organise le corps expéditionnaire. Celui-ci est divisé en quatre brigades : la première, sous les ordres du duc de Nemours ; la deuxième, sous le général Trézel ; la troisième, composée du bataillon de la Légion étrangère, du troisième bataillon d'Afrique, du 1^{er} bataillon du 26^e, de deux escadrons du 1^{er} chasseurs d'Afrique, de deux escadrons de spahis et de deux sections de pièces de montagne, est sous les ordres du général Rulhière ; la quatrième brigade est commandée par le colonel Combe, du 47^e.

L'armée française en deux échelons, à vingt-quatre heures d'intervalle, n'est pas inquiétée dans sa marche sur Constantine ; les deux premières brigades, formant le premier échelon escortant le matériel de siège, partent le 1^{er} octobre ; le deuxième échelon, composé des 3^e et 4^e brigades avec le convoi, se mettent en marche le 2 et campent au sommet du col de Ras-el-Akba ; le 3, à Sidi-Tamtam ; le 4, les deux échelons réunis arrivent à Somma et vont s'installer au camp où avaient été massacrés les soldats du 62^e, en 1836.

Le mauvais temps commence, une pluie glacée vient mouiller les soldats jusqu'aux os. Le 6 octobre, l'avant-garde prend pied sur le plateau du Mansourah, le parc de siège sous la garde de la 2^e brigade sur le plateau de Sidi-Mabrouk, tandis que les 3^e et 4^e brigades, sous les ordres du général Rulhière, vont s'installer sur le Coudiat-Aty, position excellente à portée du point d'attaque probable. Le terrain forme un plateau assez vaste qui s'abaisse vers Constantine par des escarpements rocheux, formés par des terrasses successives et coupés de ravins permettant à l'ennemi de s'approcher presque à couvert.

Le général de Rulhière dispose sa brigade dans l'ordre suivant : 3^e bataillon d'Afrique, 26^e de ligne, Légion étrangère, il fait couvrir immédiatement les camps par un mur en pierres sèches. La précaution était bonne, car dans la nuit du 6 au 7, 400 à 500 Kabyles profitant d'un ravin se jettent sur la gauche de la ligne ; ils sont repoussés par l'artillerie et la Légion.

Malgré les sorties des assiégés, les batteries de siège n'en sont pas moins commencées ; le général Valée, qui dirige l'artillerie, en fait construire trois sur le Mansourah et deux sur le Coudiat-Aty. Le 7, à 7 heures du matin, la sortie de la nuit est renouvelée sur deux points différents : les zouaves sont attaqués sur le Mansourah, tandis que 1,200 à 1,500 Kabyles, profitant des couverts du terrain, se jettent sur les camps du Coudiat-Aty ; en même temps, le 47^e qui couvre les camps du côté de la campagne, est attaqué par la cavalerie arabe.

Les Kabyles s'élancent d'abord sur la Légion : leur premier choc est repoussé par les feux de deux rangs ; ils reviennent à la charge ; un groupe de réguliers, entraînés par un chef, vient planter un drapeau rouge sur une ruine, à dix pas du retranchement. Une section, commandée par le sergent-major Doze, se précipite à la baïonnette et enlève le drapeau. Les Kabyles reviennent à la charge et attaquent le 26^e placé au centre. Ils sont repoussés, tandis

que le 47^e et le 1^{er} chasseurs, soutenus par deux pièces de campagne, tiennent la cavalerie arabe en respect.

Les souffrances qui avaient accablé les troupes au premier siège recommencent, les pluies continuelles détrempe le terrain, les hommes pataugent dans la boue et ne peuvent se sécher ; c'est avec bien du mal qu'ils peuvent garantir leurs armes et leurs munitions de l'humidité.

Malgré les pluies torrentielles, les accidents de toute sorte, les pièces de 24 et de 16 renversées dans les ravins, les difficultés occasionnées par le manque de terre pour construire les coffres des batteries que l'on est obligé de faire avec des sacs à terre, que l'on se passe de main en main, les travaux de siège avancent cependant vigoureusement.

Le 9 octobre, la canonnade commence, l'artillerie de la ville est réduite au silence, mais les bombes n'allument que de rares incendies au milieu des maisons arabes. La ville continue sa résistance.

Les assiégés renouvellent la tentative du 7 et essaient une sortie. Les légionnaires accueillent l'ennemi avec leur tactique ordinaire : ils le laissent arriver à petite portée, font une décharge, franchissent le retranchement et se jettent en avant à la baïonnette. Cette affaire coûte au bataillon cinq tués et vingt-un blessés.

Le plateau du Coudiat-Aty est choisi pour établir les batteries de brèche. Celles du Mansourah sont désarmées et presque tous les hommes du bataillon sont employés comme travailleurs pour la construction des quatre batteries que l'on y élève.

Le 11, le feu recommence, l'artillerie ennemie est réduite au silence, les murs sont démolis en plusieurs endroits, le tir en brèche est commencé aussitôt, il est continué le 12 ; dans la nuit, la Légion fournit encore des travailleurs à la tranchée construite en avant des batteries. Le 12 au matin, le général en chef Damrémont est tué par un boulet, tandis que son chef d'état-major, le

général Perrégaux, est blessé mortellement d'une balle à la tête.

Le général Valée prend le commandement et, dans la nuit, fait paraître l'ordre donnant les dispositions de l'assaut qui aura lieu le lendemain 13.

A cinq heures du matin, les trois colonnes d'assaut se massent dans la place d'armes et dans le ravin attenant à la batterie de brèche.

La première colonne est sous les ordres du lieutenant-colonel de Lamoricière. La deuxième est commandée par le colonel Combe, du 47^e (ancien colonel de la Légion); il a sous ses ordres les chefs de bataillon Bedeau et Leclerc, du bataillon d'Afrique.

Cette colonne se compose de 80 sapeurs du génie, 100 hommes du 3^e bataillon d'Afrique, 100 hommes de la Légion, formés en deux pelotons commandés : le premier, par le capitaine Serviez et le deuxième par le capitaine de Saint-Arnaud¹; et enfin, de 300 hommes du 47^e de ligne. La troisième colonne est commandée par le colonel Corbin.

A 7 heures, l'assaut est donné; la première colonne franchit la brèche, s'engage dans la ville où elle trouve une résistance acharnée; une mine qui saute, un pan de mur qui s'écroule, ensevelissent de nombreux assaillants.

La deuxième colonne est lancée par détachements successifs, dès que la première a dépassé la brèche. A droite de la brèche, une mine fortement chargée éclate et brûle un grand nombre de soldats. Les Turcs et les Kabyles se défendent avec rage, la colonne en suivant la rue du Marché vient se heurter contre la barricade où s'est faite l'explosion qui a arrêté la première colonne; la barricade est enlevée, mais le colonel Combe est blessé mortellement de deux coups de feu; il ne veut pas que personne

1. Mort en Crimée maréchal de France.

l'accompagne et s'en va seul, faire son rapport au duc de Nemours, puis à l'ambulance où il meurt le lendemain. Au delà de ce premier obstacle, se trouve une deuxième barricade plus forte que la première, les défenseurs postés dans les maisons voisines tirent par les créneaux, par les fenêtres arabes grandes comme des embrasures ; les soldats du génie sont obligés de percer les murs et de cheminer dans les maisons pour refouler l'ennemi ; peu à peu, il est rejeté dans la Kasbah où le capitaine Serviez cherche à pénétrer. La résistance cesse, le capitaine de Saint-Arnaud, presque seul, traverse toute la ville et pousse jusqu'à la porte d'El-Kantara annoncer le succès aux troupes postées sur le Mansourah.

De nombreux actes de bravoure s'accomplissent. Le fourrier Bresson voulant enlever un drapeau a le poignet fracassé ; le sergent-major Doze, à la tête de quelques volontaires, culbute les défenseurs du drapeau et s'en empare. Le détachement de la légion a 21 hommes tués ou blessés ; la ville étant rendue, le bataillon est désigné pour y tenir garnison ; le chef de bataillon Bedeau est nommé commandant de place.

A la suite de la prise de Constantine, la Légion reçoit plusieurs récompenses : le commandant Bedeau est nommé lieutenant-colonel et le capitaine de Saint-Arnaud est décoré.

Pendant qu'à Constantine, la Légion ajoutait une page glorieuse à son histoire, quatre compagnies, de concert avec deux compagnies du bataillon d'Afrique, repoussaient avec succès une attaque des Kabyles sur Bougie.

A la suite de la brillante conduite tenue par la Légion depuis sa réorganisation, le ministre de la guerre prescrit l'organisation des compagnies d'élite dans les deux bataillons existants.

Les choix doivent porter exclusivement sur les militaires qui se sont fait remarquer à la prise de Constantine ou qui auraient été blessés à l'armée d'Espagne. Un troi-

sième bataillon, sans compagnies d'élite, est formé. L'effectif total de la Légion est fixé à 3,095 hommes.

Malgré la dispersion de la Légion et les colonnes auxquelles elle prend part, le général de Négrier passe l'inspection générale.

Il constate : « Que le service se fait bien malgré l'effectif
« auquel s'est élevé le 1^{er} bataillon (2,248 hommes).
« Esprit tout militaire dont il sera facile de tirer un bon
« parti et d'obtenir de bons résultats. Police et discipline
« bonnes et bien conçues. L'activité du soldat est entre-
« tenue, l'administration et la comptabilité sont bien
« tenues et à jour. »

Sur la demande du colonel de Hulsen, demande appuyée par le gouverneur, la Légion est réunie en majeure partie à Alger.

A la requête que lui présente le colonel pour obtenir un drapeau, le gouverneur répond : « Que dans quelques
« mois, lorsqu'il sera convaincu de la bonne conduite des
« soldats du corps, il donnera un avis favorable pour l'ob-
« tention de l'honorable faveur que le ministre se propose
« de solliciter de la bienveillance royale. »

1838. — Les 4 compagnies qui étaient à Bougie et le bataillon resté à Constantine étant rentrés au commencement de l'année 1838, la Légion était répartie de la façon suivante : 3 compagnies à Tixerain ; 4 compagnies à Bir-kadem ; 5 compagnies à la ferme modèle ; 12 compagnies et l'état-major au camp de Kouba ; le dépôt à Alger.

A la date du 8 janvier, le ministre décide l'organisation d'un petit dépôt composé du major, de l'officier d'habillement, du trésorier et de la 2^e section de la compagnie hors rang ; d'un dépôt de convalescents et d'une section, dite de discipline, dans laquelle sont incorporés les hommes incorrigibles et qui seront employés aux travaux les plus pénibles.

L'année 1838 compte peu de faits de guerre à son actif.

Les bataillons sont disséminés sur les routes et se

livrent à des travaux de colonisation. Les camps où sont installés les légionnaires sont souvent le théâtre de vols d'armes commis par les Arabes, qui ne craignent pas de venir la nuit affronter le feu des factionnaires, pour enlever un fusil d'un faisceau et quelquefois le faisceau entier. Nul n'ignore l'attraction exercée sur les Arabes par la vue d'un moukala. Pour punir les amateurs d'armes, voici le moyen qu'avaient trouvé les légionnaires :

Un homme se couchait le long d'un faisceau feignant de dormir. La gâchette d'un des fusils étant rattachée à l'homme par une ficelle qui se nouait au pied du prétendu dormeur, qui laissait approcher l'Arabe. Celui-ci enlevant le faisceau faisait partir le coup, et comme la balle avait été coupée en quatre, il était rare que le maraudeur ne fût pas victime de son vol.

Les engagements continuent et, au 10 novembre, l'effectif est de 2,823 hommes. Le 2^e bataillon, avec une partie du 3^e bataillon, est à Bougie, sous les ordres du lieutenant-colonel Bedeau, commandant supérieur de cette place ; les convalescents sont au fort l'Empereur et les disciplinaires au Fort-Neuf.

Le général Rulhière passe l'inspection générale. Ses observations sont les suivantes :

L'esprit de corps est bon, la discipline s'affermi, les ventes d'effets sont moins nombreuses ainsi que les punitions ; la police est bien exercée. Les chaleurs de l'été et les travaux du génie ont fait perdre le maniement d'armes ; il sera nécessaire de reprendre un peu les exercices avec la fraîcheur de l'automne ; il n'y a eu ni marches militaires, ni tir à la cible. Le recrutement de l'armée vient en majeure partie du Nord de l'Europe ; les hommes sont de haute taille ; les moins grands viennent d'Italie et d'Allemagne, mais l'excès de boisson pour quelques hommes est la cause de toutes les maladies. Les registres d'ordre des compagnies ne sont pas tenus très brillamment...

1839. — Les travaux de colonisation continuent pendant le premier trimestre de l'année 1839.

Le 1^{er} bataillon est désigné pour prendre part à l'expédition contre Djidjelli, commandée par le chef d'escadron d'état-major de Salles.

Les transports portant les troupes arrivent devant la ville le 13 mai ; la ville se rend, mais les chalands échouent en arrivant près de terre, les soldats sont obligés de se jeter à la mer ; en même temps, les Kabyles se retirent dans les montagnes qui entourent la ville et commencent le feu ; il faut les en déloger. La compagnie de voltigeurs, sous les ordres du capitaine de Saint-Arnaud, arrive aux ruines d'un marabout situé à l'ouest de la ville et chasse les Arabes à la baïonnette. Le sergent de grenadiers Briand, avec sa section, perd trois hommes en enlevant une hauteur en face de la ville.

Chaque jour les avant-postes sont attaqués ; le 17 mai, les Kabyles en masses compactes se portent résolument en avant. Un obusier mis en batterie par le capitaine Lebœuf tire à mitraille sur l'ennemi que l'on a laissé approcher à vingt pas. 200 légionnaires se jettent, baïonnette au canon, sur l'ennemi et le repoussent.

Un groupe de Kabyles essaie de profiter du combat pour enlever le poste du fort Duquesne. Le sergent qui commande attend l'ennemi à bout portant : un caporal et deux hommes sont mis hors de combat, l'ennemi envahit le poste, mais le capitaine de Saint-Arnaud arrive avec sa compagnie et l'en chasse après lui avoir fait subir des pertes sérieuses.

Les Kabyles voyant leur attaque repoussée, se retirent. Ce combat nous cause une perte sérieuse : le brave commandant Horain, un des anciens de la première Légion et qui avait pris part à tous ses combats, est blessé mortellement.

De son côté, le lieutenant-colonel Bedeau n'était pas resté inactif ; à la suite d'ordres lui prescrivant de faire une diversion autour de Bougie pour attirer de ce côté l'attention des Kabyles, il s'était porté le 12 mai, avec

une colonne forte de 600 légionnaires, dans la vallée du Sahel, mais les feux allumés sur les montagnes avaient appelé les Kabyles aux armes, ils vinrent l'attaquer dans le col de Tizi. Les assaillants se jetèrent sur l'arrière-garde composée des grenadiers, tuèrent 2 hommes et en blessèrent 8 ; il fallut charger à la baïonnette pour arracher les cadavres à l'ennemi. Le commandant de l'arrière-garde, lieutenant Lecomte, se fit particulièrement remarquer. Il fut cité à l'ordre avec le commandant Honvaux et plusieurs autres, par le lieutenant-colonel Bedeau.

Le 3^e bataillon quitte Bougie pour aller rejoindre le 1^{er} bataillon à Djidjelly. A peine arrivé dans cette place, le commandant Honvaux est blessé.

Quelques jours après, attaque générale de toute la ligne par les Kabyles ; le commandant Honvaux, malgré sa blessure, commande son bataillon, à la droite des troupes. Les Kabyles, qui ont pour objectif un blockhaus défendu par le lieutenant Charratte, sont vigoureusement repoussés, grâce à des décharges de mitraille qui les déciment.

Le commandant Honvaux est nommé commandant supérieur de Djidjelly, en remplacement du commandant de Salles, promu lieutenant-colonel.

A la fin de l'année 1839, les compagnies sont réparties entre Alger, le Fondouck, Kouba. Un bataillon est à Djidjelly, un bataillon et demi à Bougie, sous les ordres du lieutenant-colonel Bedeau. La Légion fait partie de la 2^e division, général de Don, dont le quartier général est à Birkadem, et fait brigade avec le 48^e de ligne, sous le commandement du général Corbin.

Dans son inspection, le maréchal de camp de Dampierre fait les remarques suivantes:-

L'esprit de corps est parfait, c'est une excellente troupe, la discipline est maintenue avec toute la sévérité convenable, les ventes d'effets diminuent. La dispersion de la Légion aux avant-postes rend l'instruction très difficile, d'autant plus qu'elle est

employée toujours dans les camps aux travaux du génie et de terrassement. Il y a quelques cas d'ivrognerie, cause de beaucoup de fièvres. Belle tenue sous les armes. Les armes du détachement de Djidjelly étant toujours chargées, leur entretien souffre de cette disposition indispensable devant l'ennemi. Administration et comptabilité bonnes. A Bougie, les hommes sont installés dans des bâtiments convenables; partout ailleurs, les détachements sont logés dans des baraques en planches qui ne garantissent pas assez du soleil et des pluies. A la kasbah d'Alger et à Bougie, la troupe a des fournitures; dans les autres postes, des hamacs. La visière réglementaire est trop petite pour garantir de l'ardeur du soleil, le corps a été obligé d'en adopter une plus grande. La Légion vient encore de soutenir sa réputation comme troupe de guerre aux affaires de Bougie et de Djidjelly.

L'inspection générale était à peine terminée, que de graves événements viennent troubler la sécurité relative qui régnait dans la province d'Alger. Au mois de juillet, une assemblée des principaux chefs arabes à Mascara avait, d'après l'instigation d'Abd-el-Kader, décidé la guerre sainte contre les chrétiens. En apprenant le passage de la colonne, commandée par le maréchal et le duc d'Orléans, à travers le défilé des Portes-de-Fer dans les Bibans, l'émir regarde la paix de la Tafna comme rompue et prescrit à ses lieutenants de se jeter sur les territoires occupés par les roumis. Les Hadjoutes, alléchés par le pillage, commencent le mouvement, ils s'attaquent aux douars restés fidèles, aux fermes et aux petits détachements; le 20 novembre, la Mitidja et même le Sahel sont inondés de bandes de cavaliers arabes accourus de tous côtés qui pillent, brûlent, saccagent toute la plaine. En même temps, Abd-el-Kader envoie une déclaration de guerre arrogante au maréchal gouverneur.

Celui-ci relève une partie des troupes des camps retranchés et des postes fortifiés et en forme deux colonnes mobiles qui opèrent vers Bouffarick et Blidah. La Légion étrangère, qui a la plus grande partie de ses compagnies détachées dans la province de Constantine, occupe le Fon-

douck ; elle fait partie d'une colonne sous le général de Dampierre, chargé de ravitailler les camps de l'Arba, de Moustapha et du Fondouck, qui couvrent l'Est de nos territoires.

Pendant le cours de cette année, l'administration fait divers essais, elle veut donner à la troupe la tente-bonnet de police à 16 hommes et la tente-marquise pour les officiers. Mais l'expérience ne réussit pas, les tentes étaient trop lourdes à transporter et ne pouvaient servir dans les expéditions.

L'intendance met en distribution de la semoule au lieu de pain de soupe, mais les hommes ne peuvent s'accoutumer à cette nouvelle denrée.

Par ordonnance royale du 1^{er} octobre 1839¹, un 4^e bataillon était formé à Pau, sous les ordres du commandant Ferrari ; il se composait de réfugiés espagnols qui avaient contracté un engagement de trois ans.

Le lieutenant-colonel Bedeau est nommé colonel et remplacé à la Légion, par le lieutenant-colonel Picouveau.

1. Voir au pièces justificatives.

CHAPITRE II

DE 1840 A AVRIL 1841

Arrivée en Algérie du 4^e bataillon. — Opérations contre Médéah et Milianah. — La Légion reçoit un drapeau en récompense de sa belle conduite à Constantine et à Djidjelly. — Colonne dans la Mitidja. — Colonne dans les environs de Bougie. — La ville de Milianah est bloquée par les Arabes. — Belle conduite de la garnison. — Pertes sérieuses éprouvées par le 4^e bataillon de la Légion. — Occupation du poste de Fondouck. — 2 bataillons de la Légion sont décimés par les fièvres. — Mort du colonel de Hulsen. — Formation d'un 5^e bataillon à Perpignan. — La Légion est scindée en 2 régiments. — Les Kabyles tentent un coup de main sur Djidjelly et sont repoussés. — Formation de 2 régiments. Emplacements des 2 régiments. — Modifications à l'uniforme.

Au 1^{er} janvier 1840, les changements suivants sont faits dans la 2^e division dont fait partie la Légion. Le 58^e remplace le 48^e et fait brigade avec la Légion ; cette 2^e brigade est commandée, à la place du général Corbin, par le général Rostolan qui avait le commandement provisoire de la 2^e division ; lui-même est remplacé par le général Schramm.

Le 4^e bataillon, dont la formation avait été décidée par ordonnance royale du 1^{er} octobre 1839, avait 3 compagnies organisées à la date du 11 décembre, et était dirigé, le 24 janvier, sur Port-Vendres à destination d'Alger. Mais à Estagel, il reçoit contre-ordre et est envoyé à Toulon, où il s'embarque le 1^{er} mars pour Alger ; il y arrive le 5 mars.

Les autres compagnies sont formées à Alger, la 4^e le 9 mars, les 5^e et 6^e, les grenadiers et les voltigeurs le 25 mars.

Ce bataillon n'était qu'un faible appoint que le Gouvernement envoyait au maréchal Valée qui avait demandé 10,000 hommes de renfort et 2,500 cavaliers en prévision de la campagne qui allait s'ouvrir.

L'intention du gouverneur était de porter un coup vigoureux à Abd-el-Kader, de prendre l'offensive et de s'établir solidement à Médéah, à Milianah et à Cherchell, pour tenir les provinces d'Alger et de Tittery.

Avant de commencer sa grande expédition, le gouverneur général, afin d'assurer la tranquillité de l'Est de la province, envoie le général Rostolan avec une colonne expéditionnaire sur l'Isser. Cette colonne comprend 7 bataillons parmi lesquels se trouvent 2 bataillons de la Légion étrangère, 6 escadrons de cavalerie et 4 pièces de montagne. Les Arabes ne font qu'une résistance insignifiante et disparaissent.

Les 2 bataillons de la Légion (1^{er} et 4^e) sont alors dirigés sur Blidah où ils rejoignent la colonne du maréchal. Elle se compose de 3 divisions, la première est sous les ordres du duc d'Orléans qui venait de débarquer afin de prendre part à la campagne. La 2^e division, composée du 17^e léger, du 58^e et de 2 bataillons de la Légion, est sous les ordres du général de Rumigny. La réserve est commandée par le général de Dampierre.

Le 27 avril, la colonne se met en marche et passe la Chiffa sans éprouver de résistance. La marche se continue vers l'Oued-Djer ; dans l'après-midi, de nombreux cavaliers arabes sont signalés, les fantassins les suivent de près. Le général fait former sa division en échelons par la droite à 150 pas, afin de couvrir le convoi massé en arrière et à sa droite.

Le 1^{er} bataillon de la Légion est chargé de s'emparer de deux mamelons qui commandent la gauche de la ligne, les Arabes sont repoussés, mais ils vont prendre position sur les hauteurs des Soumata pour tâter le convoi. La division exécute alors un changement de front, l'aile gauche

en avant, et se porte sur l'infanterie ennemie qui est repoussée par la légion, le 48^e et le 53^e. Pendant ce temps, vers la gauche, la 1^{re} division soutient les régiments de chasseurs dans leurs charges sur la cavalerie arabe qui est obligée de s'enfuir.

Les jours suivants, le corps expéditionnaire manœuvre autour du lac Halloula en face d'Abd-el-Kader, sans qu'il y ait d'engagements sérieux ; le 30 avril, il repasse l'Oued-Djer, la légion est à l'arrière-garde ; le 4^e bataillon repousse avec énergie plusieurs charges tentées par les Arabes. Le 1^{er} bataillon passe la rivière le dernier, les cavaliers arabes l'ont franchie en amont, ont pris pied sur l'autre rive et menacent de couper la ligne de retraite du bataillon, tandis que l'infanterie l'attaque vigoureusement en queue pour le jeter dans l'oued. Sans se laisser déconcerter, le commandant Poërio fait passer la rivière à la compagnie de voltigeurs et à la 3^e compagnie ; elles gravissent la rive opposée, repoussent dans un combat corps à corps les cavaliers arabes et prennent position pour protéger le passage du reste du bataillon ; celui-ci bat en retraite sous la protection de la compagnie de grenadiers qui reste la dernière. Cette opération coûte au bataillon 13 tués et 27 blessés. Le capitaine de Saint-Arnaud, commandant la compagnie de voltigeurs, plusieurs sous-officiers et soldats sont cités à l'ordre.

Le 2 mai, la colonne bivouaque à Haouch-Mouzaïa, au pied des montagnes ; le génie y construit une redoute pour y déposer les malades, les vivres, etc. La colonne une fois allégée, le maréchal se dirige vers Cherchell pour y prendre des renforts et un convoi. La Légion est à l'arrière-garde ; lorsqu'elle est engagée dans la gorge du marabout de Sidi-Moussi, elle est attaquée par les Arabes qui viennent s'embusquer dans une ruine romaine qui commande le défilé. Le général les fait charger à la baïonnette, l'ennemi fuit à travers les ravins ; le capitaine

Meyer, le lieutenant Espinasse, plusieurs sous-officiers et soldats sont cités à l'ordre du jour.

Après avoir reçu son convoi, le corps expéditionnaire reprend, le 10, le chemin du Mouzaïa ; pendant sa marche à travers les montagnes de Beni-Menacer, il est constamment harcelé par ces tribus ; une fois en plaine, il est suivi par les cavaliers arabes. La Légion, placée sur le flanc gauche de l'énorme convoi, réussit à ne pas se laisser entamer et tient l'ennemi à distance, sans lui abandonner un seul blessé, ni un traînard.

Le 12, pendant que la 1^{re} division attaque le col de Mouzaïa, le 1^{er} bataillon est en seconde ligne. Tandis que les réguliers d'Abd-el-Kader défendent pied à pied les diverses lignes de retranchement qui battent le col, la 2^e division composée du 4^e bataillon de la Légion, du 17^e léger et du 58^e de ligne, soutient un combat vigoureux contre les cavaliers d'Abd-el-Kader et des bandes de Kabyles ; la lutte ne cesse qu'à la tombée de la nuit.

Les journées suivantes sont employées à évacuer les blessés et à ramener le convoi qui était resté au bas du col dans la redoute. La marche se continue ensuite sur Médéah. Abd-el-Kader avec un bataillon de réguliers avait pris position sur les hauteurs qui commandent la ville, mais aux premiers coups de canon, il bat en retraite emmenant avec lui toute la population. La ville est mise en état de défense, une garnison y est laissée sous les ordres du général Duvivier qui est nommé commandant supérieur du Aghalick de Tittery.

Le 20 mai, le corps expéditionnaire reprend la route du col. Abd-el-Kader attaque l'arrière-garde, mais ne peut entamer le convoi ; l'armée descend à la redoute d'Haouch-Mouzaïa qui est évacuée ; puis, escortant un nombreux convoi de blessés et de malades, elle reprend la direction d'Alger, dont les environs étaient fortement inquiétés par des coureurs arabes.

Le gouverneur cite à l'ordre le capitaine de Saint-Ar-

naud, le lieutenant Espinasse¹ et le sous-lieutenant Darcy, pour leur belle conduite pendant cette colonne. Le capitaine Mayran² est promu chef de bataillon, le commandant Poërio est nommé officier de la Légion d'honneur, des croix de chevaliers sont accordées à plusieurs officiers, sous-officiers et soldats.

Le séjour à Alger n'est pas de longue durée : dès le commencement de juin, une nouvelle colonne est formée à Blidah ; elle est forte de deux divisions ; le colonel de Hulsen commande la 2^e brigade de la 2^e division, composée du 48^e et de 2 bataillons de la Légion (2^e et 4^e).

Le corps expéditionnaire, sous les ordres du maréchal Valée, se met en marche le 4 juin et vient camper le 5 chez les Beni-Menad ; pendant la nuit, ceux-ci viennent tirer contre les grand'gardes, aussi le lendemain matin l'arrière-garde, en partant, brûle les gourbis et les moissons. La colonne campe ensuite sur l'Oued-Djer, s'engage dans les montagnes qui bordent la vallée du Chélif en remontant le défilé formé par l'Oued-Adelia (actuellement station de chemin de fer). Abd-el-Kader avec ses contingents a pris position devant Milianah, mais après quelques coups de canon il se retire, emmenant avec lui toute la population, après avoir mis le feu à la ville. Les incendies sont éteints par les soldats, la colonne reste pendant trois jours à Milianah, le maréchal fait réparer l'enceinte, y fait élever quelques ouvrages, organiser des maisons pour les hôpitaux, les magasins et les troupes. Il laisse le lieutenant-colonel d'Illiers, du 3^e de ligne, comme commandant supérieur ; il a sous ses ordres un bataillon de son régiment, le 4^e bataillon de la Légion, chef de bataillon Ferrari, adjudant-major capitaine Bazaine, quelques artilleurs et quelques sapeurs ; en tout 1,200 hommes.

Le 14 juin, la colonne se met en marche pour Alger ; à

1. Tué à Magenta, général de division.

2. Tué en Crimée, général de division.

son départ, elle est harcelée par les réguliers d'Abd-el-Kader et par les Kabyles; elle va camper à Souk-el-Arba, sur le Chélif. Le lendemain et le surlendemain, elle longe le pied des montagnes; les Arabes ont négligé d'occuper le col de Mouzaïa où ils auraient pu arrêter le corps expéditionnaire. L'avant-garde, sous les ordres du général Changarnier, l'occupe par une marche de nuit, mais Abd-el-Kader attaque l'arrière-garde composée du 48^e de ligne, du 3^e léger et du 2^e bataillon de la Légion, pendant que les Kabyles mettent le convoi en désordre. Le 2^e bataillon occupe, à la gauche de la ligne, un bois d'oliviers où l'on s'est chaudement battu pendant l'expédition précédente; ce bois s'étend sur deux arêtes qui commandent le défilé. Le chef de bataillon fait coucher tout son monde; l'ennemi croyant la position inoccupée y monte vivement, il est près d'arriver sur la crête; les légionnaires se lèvent, font feu à dix pas et le jettent dans le ravin. Mais les Arabes furieux se précipitent sur l'extrême arrière-garde dès qu'elle a quitté le bois des oliviers; elle est recueillie par le 48^e. Le 2^e léger doit même être envoyé pour la dégager.

Les blessés du combat sont dirigés sur la redoute d'Haouch-Mouzaïa et l'escorte ramène un convoi que l'armée conduit le 20 mai à Médéah. Pendant le mois de juin, le bataillon est employé aux escortes des convois de ravitaillement entre Blidah et Médéah; le 2 juillet, la colonne quitte cette ville après avoir brûlé les moissons des tribus hostiles; le 5 juillet, le colonel et le bataillon vont reprendre leurs emplacements à Kouba. A la suite de ce fait d'armes, le commandant Ferrari, plusieurs officiers et sous-officiers sont cités à l'ordre.

Par ordonnance royale du 17 juin, en récompense de sa belle conduite à Constantine et à Djidjelly, la Légion reçoit son drapeau. Il n'a ni coq, ni cravate.

Durant cette année 1840, chaque fraction de la Légion a sa part de combats et aussi sa part de gloire.

Dans la Mitidja, les Arabes, excités par les émissaires-

d'Abd-el-Kader, profitent des colonnes de Médéah et de Milianah pour venir razzier les tribus soumises. Le colonel de Hulsen, aussitôt sa rentrée de Milianah, commande une colonne composée d'un bataillon de la Légion et du 5^e hussards. Il rejette l'ennemi jusqu'à la Maison-Rouge, après avoir passé la rivière de l'Harach.

A Bougie, les Kabyles viennent jusqu'aux portes de la ville assassiner et voler. Le lieutenant-colonel Picouleau, à la tête de 500 légionnaires, part la nuit et arrive au point du jour dans les douars qui recèlent assassins et pillards. Tout est brûlé; les troupeaux sont emmenés, mais au bruit de la fusillade, les Kabyles descendent des montagnes au secours de leurs frères, et la lutte s'engage sans trêve ni merci. La Légion en fait un carnage terrible, et se met en retraite en emmenant sa razzia.

150 hommes placés en réserve au fort du Gouraya, apercevant la colonne harcelée par l'ennemi, descendent dans la plaine et viennent relever les grenadiers qui sont à l'arrière-garde. La retraite continue en bon ordre et tous rentrent à Bougie.

Plusieurs officiers sont cités à l'ordre, entre autres le capitaine de Caprez¹ qui, quoique blessé, n'a pas quitté son poste de combat.

Dans la province d'Alger, à Milianah, la Légion prouve que, si elle a de brillantes qualités dans l'attaque, elle possède aussi celles de la défense et qu'elle supporte courageusement les ennuis et les privations d'un long siège.

La colonne qui avait pris Milianah presque sans tirer un coup de fusil, avait à peine quitté cette place, que celle-ci est assaillie par les Arabes qui savent que la garnison n'est forte que de 2 bataillons.

Leur attaque principale se porte sur le poste crénelé

1. Depuis colonel du 2^e étranger en Crimée et du 1^{er} régiment de la légion suisse, retraité.

qui commande la ville ; le caporal de la Légion, Moreau, assailli par de nombreux adversaires, les reçoit de pied ferme et tombe frappé de 4 coups de feu. La réserve dégage le poste. On organise une troupe de francs-tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Bernelle. Cette petite phalange fait beaucoup de mal à l'ennemi et l'empêche, à deux reprises différentes, d'enlever le troupeau de la place. Le 22 juin, la garnison reçoit un convoi amené par le général Changarnier. Elle a des vivres jusqu'en septembre.

Dans les derniers jours de juillet, l'ennemi tente l'assaut ; il est victorieusement repoussé. Mais nos pertes sont sensibles, les fièvres et les dysenteries encombrant les ambulances ; cette situation est connue de l'ennemi qui attaque de nouveau le 1^{er} août, mais toujours sans succès. La petite garnison redouble d'énergie et de constance. Le 20 août, la place n'a plus de sel pour cuire ses aliments. En septembre, nouvelle attaque infructueuse de l'ennemi ; enfin, le 5 octobre, une colonne vient au secours des héroïques défenseurs de Milianah.

Le bataillon de la Légion, qui comptait 750 hommes au premier jour du siège, n'a que 208 hommes valides, 80 sont à l'ambulance et le reste est mort !

Le commandant supérieur, colonel d'Illiers, cite dans son rapport : le chef du 4^e bataillon Ferrari, le capitaine Bazaine, les sous-lieutenants Duplessis et Bernelle qui, toujours sur pied, ont assuré le service des tirailleurs pendant tout le siège et sauvé plusieurs fois le troupeau.

800 hommes sont enterrés dans l'enceinte resserrée de Milianah, dont 462 de la Légion.

Le 4^e bataillon réorganisé est envoyé à Cherchell, sous les ordres de M. Ferrari, désigné pour en être commandant supérieur. Peu de temps après, M. Ferrari est nommé lieutenant-colonel et remplacé au 4^e bataillon par M. Gautrin.

Sur un autre point de la province d'Alger, le colonel de la Légion, M. de Hulsen, avec 2 bataillons, va occuper le poste du Fondouck, au milieu de tribus poussées à la révolte par un lieutenant d'Abd-el-Kader, Ben-Salem.

Ces 2 bataillons sont décimés par les fièvres, mais malades et convalescents oublient leurs souffrances pour repousser les attaques incessantes de l'ennemi qui ne leur laisse pas une minute de repos; ce ne sont qu'alertes et escarmouches.

La triste situation de ce détachement se complique d'une extrême sécheresse qui tarit les puits. On creuse des trous qui ne donnent que de l'eau boueuse. Tout le monde est plus ou moins malade, le colonel de Hulsen, 9 officiers et 207 soldats meurent; lorsque, le 4 décembre, le général Parchappe vient ravitailler le camp, on évacue 240 malades sur Alger.

Ce détachement a plus coûté à la Légion qu'un combat meurtrier.

Quoique les fatigues que supportait la Légion soient nombreuses, le renom qu'elle s'était fait dans tous les combats où elle avait pris part, attirait toujours de nombreux engagements volontaires, surtout sur la frontière d'Espagne.

Par ordonnance royale du 28 août 1840¹, un 5^e bataillon était formé à Perpignan, le 3 octobre, et dirigé sur Port-Vendres, pour y être embarqué. L'état-major du bataillon et 2 compagnies arrivent le 9 à Alger, suivis, le 10, par les dernières compagnies.

Malgré les nombreuses colonnes dont avait fait partie la Légion, les postes disséminés qu'elle occupe, le corps n'en passe pas moins l'inspection générale du général Schramm.

L'état-major est stationné à Mustapha et à Boudoudah, le 1^{er} bataillon à Kouba, le 2^e à Bougie, le 3^e à Dji-ljelly et

1. Voir aux pièces justificatives.

le 4^e à Milianah, tous reçoivent la visite de cet officier général.

Il trouve que, « malgré le service pénible imposé aux hommes, qui n'ont qu'une nuit sur deux, ce service est bien fait. Le mélange des nationalités dans la même compagnie empêche les coteries et donne de l'émulation ; les courses exécutées pour les opérations remplacent les marches militaires ; le tir à la cible est médiocre ; la Légion est trop morcelée et répartie sur trop de points. L'habit est superflu, le légionnaire est toujours en veste ou en capote ; il couche par terre et use prématurément ses effets. Les hommes du Nord sont trop enclins à l'ivrognerie. Les commandants de compagnies sont très faibles en comptabilité. »

Une ordonnance royale du 30 décembre 1840¹ décide que la Légion formera, à l'avenir, 2 régiments dont la composition est la même que celle des régiments d'infanterie : l'effectif des compagnies d'élite est de 95 hommes, celles du centre 99 hommes ; chaque regiment doit compter 3,000 hommes. Cette ordonnance n'est mise en vigueur que le 1^{er} avril 1841.

Le 1^{er} janvier 1841, la Légion fait partie de la 2^e brigade, général Parchappe, dont le quartier général est à Birkadem.

Le 10 janvier, le commandant Gautrin, qui a remplacé le commandant Ferrari à la tête du 4^e bataillon, sort de Cherchell avec 300 légionnaires pour razzier les Beni-Menour, qui insultent constamment la place. L'opération réussit, mais en rentrant, il est tué. Les sous-lieutenants Bernelle et Collineau² font des efforts surhumains pour enlever son cadavre à l'ennemi.

Dans la journée du 6 février, de nombreux Kabyles, sous des dehors inoffensifs, se présentent aux portes de

1. Voir aux pièces justificatives.

2. Mort en Chine, général de division.

Djidjelly. La veille, leurs cheiks assuraient le commandant supérieur de leur fidélité.

A 11 heures du soir, la fusillade éclate, la garnison est attaquée. Le lieutenant-colonel Picoulean organise la défense et sort de la ville avec une compagnie ; il se dirige sur la gorge qui sépare le fort *Saint-Ferdinand* du rocher situé à l'ouest de la ville. Son but est de cerner l'ennemi, de l'empêcher de regagner ses montagnes et de le jeter à la mer.

Les Kabyles, attaqués à la baïonnette, ne cèdent qu'après une lutte des plus acharnées. Les fuyards viennent se jeter sur la compagnie conduite par le lieutenant-colonel ; d'un autre côté, le capitaine de Hebich, avec une section de la Légion et un détachement du génie, repousse une contre-attaque de l'ennemi. On se bat corps à corps dans l'obscurité, on tue tout ce qui porte un vêtement blanc. Au point du jour, tous les Kabyles pris dans les anfractuosités des rochers qui bordent la mer, sont passés par les armes. Cette terrible répression jette la consternation parmi les Kabyles, qui se hâtent de demander l'aman et d'envoyer des otages.

Le chef de bataillon, 4 capitaines, 1 sous-lieutenant, plusieurs sous-officiers et soldats sont cités à l'ordre.

Le partage de la Légion se fait le 1^{er} avril ; le 1^{er} régiment, sous le commandement du colonel de Mollembeck, doit rester dans la province d'Alger ; il se compose des 3 premiers bataillons de la Légion.

Le 2^e régiment est formé à Bône, sous les ordres du colonel de Senilhes, avec le 4^e et le 5^e bataillon.

Par décision ministérielle du 30 décembre 1840, le 1^{er} régiment conserve le drapeau de la Légion.

Le général Bugeaud, arrivé en Algérie le 29 décembre 1840, comme gouverneur général, prescrit aux régiments de marquer les plaques de couche de leurs fusils. Pour la Légion, ces inscriptions sont les suivantes : L. N° 1 — L. N° 2.

L'uniforme ne subit que peu de changements. L'étoile est remplacée par le numéro du régiment en relief sur les boutons et découpé sur la plaque du shako. Les pans de l'habit conservent l'étoile jusqu'en 1845. Les officiers supérieurs ont la grenade au collet.

LIVRE IV

1^{er} RÉGIMENT DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE¹.

CAMPAGNES D'AFRIQUE DE 1841 A LA GUERRE DE CRIMÉE.

CHAPITRE PREMIER

1841, 1842, 1843.

Emplacements des bataillons. — Le sous-lieutenant Saal reprend le troupeau razzé par l'ennemi. — Attaque de Coléah par les Arabes qui sont repoussés. — Mort du capitaine Muiler et de 44 soldats de sa compagnie. — Colonnes de Boghar, de Médéah, du Petit-Atlas. — Deux bataillons sont envoyés dans la province d'Oran. Le drapeau reçoit le coq et la cravate. — Le commandant Poerré est nommé lieutenant-colonel au régiment. — Récompenses. — Colonnes chez les Flittas. — Nourriture des hommes; adoption de la tente-abri. — Petites colonnes et expédition sous le commandement du maréchal Bugeaud. — Le colonel Despinoy remplace le colonel de Mollembeck retraité. — Mort du lieutenant Eitorf. — Organisation du service d'avant-postes. — Inspection générale du général Fabvier. — 1843. — Le colonel Mouret remplace le colonel Despinoy. — Colonnes chez les Flittas, dans l'Ouarensenis. — Construction du poste d'Orléansville. — Inspection du général Lamoricière.

Le 1^{er} régiment, formé avec les 3 premiers bataillons de la Légion, bataillons composés en grande partie d'hommes du Nord, reste dans les provinces d'Alger et de Tittery;

1. A dater de la formation des deux régiments étrangers et jusqu'à leur départ pour la Crimée, c'est-à-dire de 1841 à 1855, chaque régiment aura son historique distinct. Le lecteur pourra suivre ainsi plus facilement les événements auxquels chaque corps aura pris part.

L'historique du 1^{er} régiment formera le Livre IV et celui du 2^e, le livre V.

il appartient à la 2^e brigade, général Baraguey-d'Hilliers, de la 2^e division.

Le 1^{er} bataillon, commandant Poërio, est à Coléah ; le 2^e, commandant Honvaux, à Bougie et à Djidjelly, le 3^e à Douera et à Bouffarick.

Ce dernier bataillon prend part à une colonne destinée à ravitailler la place de Médéah. Pendant la marche, une compagnie de ce bataillon chargée de la garde du troupeau se laisse surprendre par les Arabes qui tuent 10 hommes, en blessent 5 et enlèvent le troupeau ; mais le sous-lieutenant Saal se met à la poursuite des ravisseurs et parvient à leur reprendre leur razzia. En récompense de cette action, M. Saal fut cité à l'ordre.

Les Arabes, entre autres les Hadjoutes, refoulés par les expéditions et l'occupation des villes de Médéah et de Miliannah, n'en continuaient pas moins à harceler nos colonnes. Fidèles à leur tactique, ils se dérobaient devant nous, se reformaient en arrière des colonnes et attaquaient les arrière-gardes, menaçant les camps et les postes détachés, assassinaient les sentinelles qui ne se gardaient pas avec vigilance, tuant et dévalisant les petits détachements, faisant en un mot cette guerre de partisans où leurs aptitudes sont incontestables.

Pour les tenir à distance et les rendre plus circonspects à l'avenir, le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, appliquant ses théories et profitant de l'expérience qu'il en avait faite pendant la guerre d'Espagne, donne l'ordre de faire de nombreuses patrouilles et de tendre des embuscades de nuit.

Le commandant Poërio avec 200 hommes et 40 chevaux, sort de Coléah à 1 heure du matin et au petit jour tombe sur les tribus voisines, leur tue 8 hommes, razzie les chevaux et rentre à Coléah avec des prisonniers.

Ayant appris que la garnison de Coléah était réduite à 3 compagnies, 2,000 Arabes n'hésitent pas à venir tenter d'enlever la place. Ils dirigent leur attaque contre la ferme

Baron, près de la ville ; les habitants de la ferme se défendent vigoureusement derrière leurs murs ; le capitaine Muller, en attendant des renforts, avait pris position avec sa compagnie en arrière sur une hauteur. Voyant les colons fortement pressés par les Arabes, il se porte à leur secours, s'engage dans un ravin qui le sépare de la ferme. Mais à peine a-t-il pénétré dans le ravin, qu'enveloppé de toutes parts par une masse de cavaliers, il tombe frappé, avec 44 hommes de sa compagnie.

Enhardis par ce premier succès, les 2,000 cavaliers appuyés par 200 réguliers commandés par le bey de Miliannah, attaquent Coléah ; ils pensent que la ville et le camp ne pourront être défendus, à cause du faible effectif de la garnison. En passant près des deux tours du Nord et de l'Est, ils sont reçus par une fusillade bien nourrie, qui les oblige à battre en retraite. Ils sont repoussés, dans leur attaque à l'ouest, par l'artillerie mise en batterie au camp, qui les prend d'écharpe, et par deux sections abritées par un pli de terrain. Ils se retirent en laissant 52 hommes tués et emmenant un grand nombre de blessés.

Ce succès atténue le désastre subi par la compagnie Muller, dont on a dû laisser les cadavres à l'ennemi. Le tambour de la compagnie, blessé et fait prisonnier, fut échangé quelques années après, par les soins de M^{er} Dupuch.

Ce coup de main tenté contre Coléah n'est pas un fait isolé ; à cette époque, tous nos postes sont attaqués ; la petite garnison de Médéah et celle de Coléah sont citées à l'ordre du jour pour leur belle défense.

Le gouverneur général, de concert avec le commandant de la division d'Oran, général de Lamoricière, cherche à réduire la puissance d'Abd-el-Kader en détruisant ses deux principaux points d'approvisionnement, établis l'un à Tagdempt, sur la Mina (près de Tiaret), et l'autre à Thaza (à 20 kilomètres à l'est de Teniet-el-Had).

Le 3^e bataillon, sous les ordres du colonel de Mollem-

beck, rejoint à Blidah une colonne commandée par le général Baraguey-d'Hilliers, destinée à parcourir le haut bassin du Chélif, pays dévoué à Abd-el-Kader, et à pousser jusqu'à Thaza. La colonne, arrivée le 25 mai, y détruit les maisons et les magasins qui y ont été établis.

En fouillant le sol, on découvre 3 canons en fonte. La colonne, harcelée dans sa marche par les cavaliers arabes, pousse jusqu'à Boghar. A son approche, les Arabes brûlent leurs maisons et se retirent vers le Sud. Le 3^e bataillon rentre, le 2 juin, à Douéra, ayant subi de grandes fatigues à cause de la longueur des marches et de la forte chaleur.

Six jours après sa rentrée à Douéra, le 3^e bataillon est dirigé sur Médéah pour ravitailler la garnison.

Du reste, pendant toute l'année 1841, ce ne sont que marches, contre-marches, escortes de convois, colonnes de ravitaillement, que les grandes chaleurs de l'été n'arrêtent même pas. La Légion montre de grandes qualités de résistance aux fatigues dans cette ingrate besogne. Les généraux Changarnier et Bedeau se louent beaucoup des légionnaires. Le 29 juin, escortant un convoi, les sections battent en retraite par échelons, comme sur le champ de manœuvres.

La conflagration était devenue générale ; les Kabyles, imitant les Arabes de la plaine, descendaient de leurs montagnes et venaient attaquer nos postes. Le général Bedeau fit une expédition dans les gorges du Petit-Atlas vers le milieu du mois d'août. Le 2 septembre, le 1^{er} bataillon, qui était à l'arrière-garde, eut à repousser de nombreuses attaques des Kabyles ; le capitaine Nicolas, en dirigeant des tirailleurs, eut la tête traversée par une balle.

Dans la province d'Oran, le feu de l'ennemi et les maladies avaient considérablement affaibli la division du général de Lamoricière, aussi les 1^{er} et 3^e bataillons, sous le commandement du lieutenant-colonel Poërio, qui venait d'être promu et restait au 1^{er} régiment étranger,

étaient-ils embarqués le 1^{er} décembre à Alger, et débarqués à Mostaganem, où ils devaient entrer dans la division mobile.

Le 2^e bataillon et l'état-major les rejoignent le 11 mars 1842.

A la fin de cette année, le drapeau reçut le coq et la cravate. A la suite des expéditions, le commandant Honvaux est nommé lieutenant-colonel au 20^e de ligne ; plusieurs officiers, sous-officiers et soldats sont décorés.

1842. — A peine débarqués à Mostaganem, les 1^{er} et 3^e bataillons font, à la fin de janvier, partie de la colonne du général Bedeau, commandant la subdivision ; il a pour mission de conduire un convoi de ravitaillement au général de Lamoricière qui opère autour de Mascara. La colonne ramène ensuite à Mostaganem des prisonniers, des troupes et des malades. Elle est surprise par une tempête de neige et perd un certain nombre d'hommes.

Afin d'éviter les gorges resserrées de l'Oued-el-Hammam, à Perrégaux, les colonnes de ravitaillement passent par l'Hillil, Kalaa, El-Bordj et arrivent à Mascara par le Nord.

Le général d'Arbouville remplace à Mostaganem le général Bedeau qui, de concert avec le gouverneur général, se porte sur Tlemcen pour conquérir cette place ; les deux bataillons font partie des colonnes qui, en février et mars, vont de nouveau ravitailler Mascara.

Le 17 mars, nouvelle colonne qui, après avoir franchi l'Oued-Malah, parcourt tout le bassin du bas Chélif. Arrivée chez les Flittas, la colonne est assaillie par les pluies torrentielles du printemps ; les hommes ne peuvent ni se coucher ni allumer du feu ; plusieurs d'entre eux succombent à de si terribles fatigues.

La question de la nourriture des hommes et des chevaux est toujours très difficile à résoudre. Les hommes portent 10 jours de vivres sur leur sac ; le convoi est aussi aligné à 10 jours. Mais souvent les colonnes, pour alléger

leur marche, n'emportent presque pas de vivres. On compte sur le produit des razzias. Chaque compagnie a un moulin arabe porté par un bourriquot. Le blé trouvé dans les silos est moulu et réduit en une pâte suffisamment saine. Les bœufs et les moutons pris sur les Arabes fournissent la viande nécessaire. Les officiers n'ont qu'un mulet pour trois, ce qui est peu. Les sacs des hommes sont mis fréquemment sur les mulets, ce qui permet à l'infanterie d'appuyer de très près la cavalerie qui commence les razzias, de poursuivre les troupeaux et les douars.

C'est vers cette époque que fut adoptée la tente-abri. Jusqu'ici les hommes avaient un sac de campement. Les nuits étant très fraîches en Algérie, les ophthalmies très à craindre. les zouaves, pour se garantir, attachaient leur turban déployé à leur fusil et s'en faisaient un rideau. Les fantassins les imitant décousaient leur sac de campement et en fixaient la toile soit à des tiges de fenouil, soit à des bâtons ou à leurs fusils. De ces essais divers, naquit la tente-abri, employée d'abord par les troupes du général de Lamoricière.

Les tribus des Hachem, campées au sud de Mascara, étaient vivement sollicitées par des émissaires d'Abd-el-Kader de quitter leurs campements et de rejoindre les troupes de l'émir. Le lieutenant-colonel Poërio reçoit l'ordre de battre le pays avec 3 bataillons. Il parcourt la partie montagneuse et ravinée qui se trouve entre Mascara et Saint-Denis-du-Sig, les vallées de l'Oued-Froha, de l'Oued-el-Hammam et de l'Oued-Benian, pousse jusqu'à Saïda et rentre, le 11 mai, à Mostaganem, où l'attendait le colonel Despinoy, qui venait d'être nommé au régiment, en remplacement du colonel de Mollembeck, retraité.

Après un repos de trois jours, un bataillon composé des compagnies d'élite (352 hommes), commandé par M. le chef de bataillon de Caprez, sous les ordres du colonel

Despinoy, entre dans la formation d'une grande colonne dirigée par le maréchal Bugeaud ; le convoi emporte 230,000 rations. Cette colonne doit remonter le Chélif jusqu'à Milianah, visiter les tribus campées à droite et à gauche de ce fleuve et les amener à reconnaître notre domination.

Après avoir passé le Mina et le Chélif, la colonne pénètre sur le territoire des Beni-Abbès, vers Ammi-Moussa. Le bataillon fait partie d'une sortie sans sacs tentée contre les Beni-Zeroual, qui abandonnent tentes et troupeaux aux 5 bataillons de cette petite expédition. Le lendemain, razzia de 3,300 têtes de bétail chez les Ouled-Khelouf, on ramène aussi de nombreux prisonniers. Le 26 mai, le gros de la colonne avec le convoi est au confluent de l'Oued-Zby et du Chélif. Le colonel Despinoy fait une nouvelle razzia sur les Sbéah et les Beni-Ouragh.

La colonne qui marche sur Blidah laisse un détachement du bataillon du 1^{er} étranger à Milianah, pour renforcer la garnison. Le commandant supérieur de Milianah, M. Bisson, chef de bataillon de chasseurs, voyant la place insultée journellement par les Beni-Menacer, tente une sortie contre cette tribu. Mais il est repoussé et perd 5 officiers tués et 2 blessés. Le sous-lieutenant Doze est cité à l'ordre de l'armée, pour sa belle conduite pendant ce combat. Le sergent Fresche, blessé de 2 coups de feu, est décoré.

Le général d'Arbouville est chargé de ramener de Blidah, les troupes de la division d'Oran à Mostaganem et à Oran. Les bataillons qui opèrent dans le mois de juin, dans la vallée du Chélif, souffrent énormément de la chaleur et ont beaucoup de malades.

Pendant ces opérations, le dépôt du régiment, sous le commandement de M. Mancelon, est transféré de Mostaganem à Oran.

A peine rentrés de la colonne du maréchal Bugeaud, 2 bataillons partent le 5 juillet pour une excursion chez

les Flittas. Ce détachement est harcelé par les Arabes, mais il a surtout à souffrir des grandes chaleurs de l'été. Plusieurs hommes succombent aux insolation ; d'autres n'ayant pas le courage de supporter les fatigues, se suicident ; la colonne rentre le 21 juillet, à Mostaganem.

Du 18 août au 8 septembre, nouvelle colonne à l'Oued-Riou ; les Arabes qui ont ensiloté leurs récoltes, deviennent plus entreprenants. Le 5 septembre, ils se jettent sur les cavaliers déployés en fourrageurs, et tentent même une sérieuse attaque contre la grand'garde : les petits postes sont obligés de se replier sur la compagnie qui est retranchée derrière un fossé et un mur en pierres sèches.

Les hommes restent couchés et attendent l'ennemi à 25 pas, puis, au commandement du capitaine, se relèvent, font un feu de peloton et culbutent l'ennemi à la baionnette. Une compagnie de piquet vient au secours de la grand'garde, les Arabes se retirent, mais nous enlèvent 4 hommes.

Le 30 au matin, l'ennemi occupe les hauteurs qui commandent le défilé par où la colonne doit passer, et de là, tire sur l'avant-garde. Celle-ci débusque l'ennemi, mais cette attaque n'est qu'une feinte pour masquer l'effort que fait l'ennemi pour enlever le convoi. Un fort parti d'Arabes cherche à couper l'arrière-garde de la colonne. Le colonel Despinoy s'aperçoit de ce mouvement et envoie une compagnie pour arrêter l'ennemi qui est embusqué dans des ravins boisés d'un accès difficile ; deux autres compagnies sont engagées et parviennent à chasser les Arabes, l'action est vive mais de peu de durée ; le convoi est sauvé. Pendant toute la journée la marche est harcelée par les cavaliers arabes ; les petits postes et les grand'gardes sont tout le temps en éveil et ne peuvent prendre aucun repos. Pour mettre fin à ces attaques continuelles, le colonel envoie 2 compagnies, sous les ordres de l'adjudant-major Vinoy¹, avec ordre de dégager le camp et de repousser les

1. Mort général de division.

assaillants ; les Arabes cèdent devant cette démonstration, mais à peine les troupes sont-elles rentrées dans le camp, que les escarmouches recommencent.

Afin de les tenir à distance, le colonel veut faire enlever et occuper un mamelon, d'où les Arabes inquiètent le camp. La 2^e compagnie du 2^e bataillon, sous les ordres du lieutenant Eitorf, est envoyée dans ce but. Mais cet officier se trompe de route, se trouve cerné au milieu des Arabes, et sous les feux croisés de l'ennemi, il tombe foudroyé de deux balles, ainsi que le caporal Mettarly qui le suivait. Deux compagnies dirigées par le chef de bataillon sont envoyées immédiatement ; elles font reculer l'ennemi et sauvent le reste du détachement.

Dans ce petit combat, un chef arabe était tombé mortellement frappé par M. Vinoy. Un combat homérique s'engage sur le cadavre de ce chef entre les légionnaires et les Arabes qui veulent l'enlever. Ils y parviennent et l'emportent dans leurs bras, mais bientôt ils sont refoulés sur une petite plate-forme qui surplombe un précipice. Plutôt que de se rendre, les Arabes s'enveloppent la tête dans le capuchon de leur burnous et se jettent dans l'abîme avec leur fardeau.

Dans cette journée, on n'eut qu'à se féliciter de l'application du système des avant-postes usités en Afrique, système dont voici les bases.

Une compagnie forme une grand'garde. Dans la journée, elle occupe un point dominant à 200 ou 300 mètres de la face du camp qu'elle est chargée de couvrir.

Deux ou trois escouades sont placées en avant comme petits postes, les sentinelles par deux sont rapprochées des petits postes. La grand'garde et les petits postes doivent se fortifier. Les travaux sont sommaires, un petit fossé en fer à cheval, une levée de terre, un mur en pierres sèches ; avec ces précautions on évite d'avoir des hommes tués ou blessés. A la nuit tombante, on reconnaît le nouvel emplacement que doivent prendre les avant-postes ; ils

l'occupent avant que l'obscurité soit complète et ont soin de se fortifier plus solidement que dans le jour ; les sentinelles sont rapprochées, elles surveillent attentivement le terrain qu'elles ont devant elles, chaque pierre, chaque touffe d'herbes, chaque buisson peut cacher un Arabe qui viendra les surprendre. Dans les postes, un homme sur deux veille son arme à la main. Si l'ennemi se présente en force, on l'attend de pied ferme, sur le commandement de l'officier, on fait un feu de peloton, puis une charge à la baïonnette et l'on rentre dans la position pour attendre de nouveau l'attaque de l'ennemi. Les sentinelles ne devaient jamais tirer, elles ne pouvaient se défendre qu'avec la baïonnette. Il était alors de tradition dans la Légion qu'une sentinelle qui avait fait feu pendant la nuit et qui ne rapportait pas la tête de l'Arabe, était punie de 15 jours de prison.

Le colonel Despinoy, le commandant de Caprez et le capitaine adjudant-major Vinoy sont cités pour leur bravoure et leur belle conduite pendant toutes ces colonnes.

L'année 1842 se termine par des colonnes de ravitaillement qui ne causent que des pertes minimales occasionnées par le feu de l'ennemi ; elles sont plus nombreuses par le fait de l'imprudence des légionnaires qui s'éloignent des camps pour chasser et pêcher et qui tombent victimes des Arabes qui les guettent, leur coupent le cou et les mutilent.

M. le général Fabvier passe l'inspection générale du régiment à Mostaganem, ainsi que des deux compagnies du 3^e bataillon détachées à Arzew et du dépôt à Oran.

Nous extrayons de l'ordre laissé au corps les remarques suivantes :

Le régiment se fait autant admirer au travail que devant l'ennemi, il est correct en marche, ce qui lui donne une teinte germanique. L'esprit de corps est bon, on ne fait pas de politique. Les hommes sont enclins à la discipline. Mais les règles de police

sont plus difficiles à faire observer. L'ivresse est le mal dominant, il faut une sévérité soutenue et exercée à propos.

Le corps était tombé bien bas sous une mauvaise direction, il se relève à vue d'œil sous le chef actuel. Quelques sous-officiers comptables exploitent le soldat au profit de leurs plaisirs et de leurs passions désordonnées. Le régiment marche constamment, le tir à la cible a été bien suivi par les recrues ; les anciens soldats apprennent à tirer contre les Arabes. La nourriture est saine, mais souvent insuffisante en marche. Les soldats, hommes du Nord, d'une belle taille, forts mangeurs, ont souvent faim : ils ont alors recours à toutes sortes de moyens pour l'assouvir. Les armes à percussion ont été délivrées pour tout le régiment et sont bien entretenues. Les prix des pensions sont : officiers supérieurs, 100 fr., capitaines, 80 fr., lieutenants et sous-lieutenants 60 à 65 fr. ; à Arzew, les officiers vivent de la chasse et de la pêche. Les légumes sont pris en partie dans les jardins de la compagnie.

1843. — Les deux premiers mois de l'année sont calmes. Le colonel Despinoy est nommé au commandement du 66^e de ligne et est remplacé au 1^{er} régiment étranger par le colonel Mouret.

Au mois de mars, le 2^e bataillon fait partie de la colonne du général Gentil, chez les Beni-Zéroulès, des Flittas. Tous les troupeaux de la tribu sont raziés ; la population se retranche dans le marabout et la maison de Sidi-Lakdar. Attaqués par le 32^e de ligne, soutenu par les voltigeurs du 1^{er} étranger, les Arabes se défendent bravement et opposent une vive résistance. 211 hommes sont tués et 713 sont prisonniers.

Le lendemain, le 2^e bataillon est à l'avant-garde et chargé de la conduite et de la garde de la razzia de la veille.

La conduite et la garde d'une razzia sont une des corvées les plus ennuyeuses que l'on puisse imposer à des troupes françaises ; mener un nombreux troupeau composé de boucs, d'ânes, de vaches, de moutons, de chèvres, de chevaux, est un travail très fatigant, où 100 Français ne font pas la besogne de 10 Arabes ; c'est une course de tous les instants pour ramener les fuyards vers le gros du

convoi. Il faut être doué d'une patience que rien ne rebute. Il est vrai qu'arrivé à l'étape, un ou deux moutons viennent améliorer l'ordinaire des compagnies et compensent les ennuis que leur conduite a donnés.

Au mois de mai suivant, le général Gentil fait une nouvelle expédition chez les Flittas, pendant laquelle le capitaine adjudant-major Vinoy et le sergent-major Deschamps sont cités à l'ordre.

En juin, le 2^e bataillon fait partie de la colonne du général Bourjolly, dirigée dans l'Ouarensenis. Les tribus résistent avec vigueur dans les montagnes des Matmatas. Le 17 juin, en quittant le bivouac de Bou-Arbi, l'arrière-garde, engagée dans un défilé, est attaquée par l'ennemi qui garnit les crêtes à droite et à gauche du chemin suivi par le bataillon. Les Arabes cherchent à couper le bataillon du gros de la colonne. Ils font rouler des quartiers de roche qui écrasent les légionnaires et obstruent la route ; le commandant de Caprez fait poser les sacs à terre à la compagnie de grenadiers et la lance à l'escalade des rochers où sont embusqués les Arabes. Ceux-ci, chassés de leurs positions, se contentent alors de tirer de loin contre l'arrière-garde. Le sous-lieutenant Berset, qui avait reçu 12 blessures au combat de Zubiri, en Espagne, tombe frappé mortellement. Grâce aux efforts de M. le sous-lieutenant Koslowski et du caporal Statter, son cadavre est enlevé à l'ennemi.

Le 4 juillet, la colonne attaque l'ennemi à Zamorah ; une portion du régiment, sous les ordres du colonel Mouret, prend part à ce combat qui est vigoureusement mené.

Le 1^{er} bataillon fait partie de la colonne Péliissier, qui opère dans le bas Chélif, vers Ténès et Orléansville. Le 2 juin, la colonne Péliissier se réunit à Orléansville aux troupes conduites par le maréchal Bugeaud. Ce bataillon prend part aux différentes expéditions tentées contre les tribus. La colonne est dirigée sur Ténès où le maréchal, en s'embarquant, décide l'installation d'une redoute. Le

bataillon s'installe alors au camp d'El-E-nam, entre Ténès et Orléansville, et travaille à la route. Il prend part à une colonne dans l'Ouarensenis, sous les ordres du général Cavaignac, et y fait 500 prisonniers. Pendant le reste de l'année, il est employé aux travaux de route, à la construction du poste d'Orléansville, à jeter un pont sur le Chélif et à faire quelques petites colonnes chez les tribus environnantes.

Le 3^e bataillon est à Oran ; la compagnie de voltigeurs sert d'escorte au général de Lamoricière, dans la plaine de la Mekerra, vers le marabout de Sidi-bel-Abbès, où le général Bedeau établissait un poste pour maintenir les Beni-Amer et arrêter les incursions des Beni-Matar et des Djafras. Le reste du bataillon, sous les ordres du commandant Mancelon, vient rejoindre les voltigeurs à Bel-Abbès à la fin de novembre et y reste jusqu'au mois de juin 1844. Le bataillon est campé, il fait des reconnaissances autour de son camp deux fois par semaine.

L'inspection générale est passée par le général de Lamoricière, qui constate :

L'esprit de corps est bien supérieur à ce que l'on serait en droit d'attendre d'une troupe formée d'éléments aussi hétérogènes. L'esprit français anime les officiers ; le type allemand domine dans la troupe ; la police et la discipline sont sévères et justes, mais les moyens de répression sont quelquefois insuffisants pour l'espèce d'hommes composant le corps. Le régiment est continuellement en mouvement ; les hommes sont forts et robustes mais enclins à l'ivrognerie. L'intempérance chez les hommes du Nord est la principale cause des maladies pendant la saison des chaleurs ; ils ont des tendances fâcheuses à la désertion, aux ventes d'effets. La casquette en carton laisse à désirer sous le rapport de la solidité, il vaudrait mieux une casquette sans carton.

L'administration et la comptabilité sont suffisantes : les officiers doivent connaître nominativement leurs hommes, et même surveiller leur conduite hors du rang.

CHAPITRE II

1844, 1845, 1846

Colonnes contre Bou-Maza. — Création de Sidi-bel-Abbès. — Inspection du général Thierry en 1844. — 1845. Opérations contre Bou-Maza. — Changements dans la tenue. — Colonnes du colonel Saint-Arnaud. — Colonne Lamoricière chez les Flittas. — Colonne de Bourjolly attaquée par Bou-Maza. — Le marabout est blessé. — Inspection du général Thierry. — 1846. Colonnes du colonel Korte. — Construction et installation du poste de Daya. — Mort du colonel Mouret qui est remplacé par le colonel Mellinet. — Colonne Canrobert. — Colonne Roche. — Les grenadiers Dukick et Schritt perdent la colonne et rentrent 11 jours après à Bel-Abbès, avec leurs mulets, leurs armes et les bagages de leur capitaine. — Le colonel Mellinet est nommé au commandement du cercle de Bel-Abbès.

On continue, en 1844, les travaux entrepris à la fin de l'année précédente.

Au mois de mai, le 2^e bataillon prend part à l'expédition commandée par le colonel de Saint-Arnaud, du 53^e de ligne, contre le marabout Bou-Maza, qui avait soulevé le Dahra. A la rentrée du bataillon à Orléansville, le maréchal Bugeaud réunit les officiers et les complimente sur la vigueur et la constance dont le bataillon a fait preuve. Plus tard, le bataillon prend part à une nouvelle expédition dans l'Ouarensenis, sous les ordres du duc d'Aumale. La compagnie de grenadiers, qui est à l'arrière-garde, se fait remarquer par sa bravoure et sa bonne tenue, elle s'attire les compliments du prince.

A la fin du mois de juin, le 3^e bataillon est envoyé à Mostaganem et employé à des travaux d'irrigation. Au 15 août, il va occuper le poste du Khamis des Beni-Ouragh.

Ce poste se compose d'une petite redoute bâtie sur les

bords de l'Oued-Riou, près d'un grand marché qui doit être surveillé (aujourd'hui Ammi-Moussa). Un carré de murs, défendu par des fossés ayant à chaque angle un bastion, entoure les magasins et quelques baraques en planches ou en pisé. Les magasins contiennent un approvisionnement de 100,000 rations ; la cavalerie a ses chevaux à la corde le long des murs de la redoute et au pied de laquelle coule l'Oued-Riou, torrent impétueux en hiver et simple ruisseau en été.

Aussitôt son installation terminée, le bataillon fait des expéditions de nuit, dans le but de surprendre Bou-Maza ; il a quelques engagements avec les Beni-Ouragh et les Sbéah, tribus pillardes renommées dans la région.

Le 17 septembre, le colonel Mouret, avec le 2^e bataillon et les deux compagnies d'élite du 3^e, fait partie de la colonne du général Bourjolly, qui pousse une pointe jusqu'à Tiaret.

Les bataillons actifs passent le printemps et une partie de l'été à faire colonne, soit sous les ordres du général Bourjolly, soit sous ceux des colonels Saint-Arnaud et Canrobert. Ce ne sont que marches et contre-marches à la poursuite du chérif Bou-Maza.

Au mois d'octobre, une partie du régiment va occuper Bel-Abbès, petite redoute construite l'année précédente pour servir de biscuit-ville pour le ravitaillement des colonnes opérant dans la vallée de la Mekerra. Au mois de janvier 1845, cette redoute fut attaquée par des Arabes qui avaient tenté de surprendre le poste : 43 Arabes furent tués et enterrés au pied du peuplier d'Abd-el-Kader.

Ce peuplier, le seul qui exista dans la contrée, était planté dans le terrain où se trouve actuellement le jardin public ; il servait de point de repère aux colonnes qui opéraient dans le pays.

La fin de l'année est assez tranquille sous le rapport des opérations militaires. Les légionnaires déposent le fusil et travaillent aux fortifications de Sidi-bel-Abbès, à

Mascara, au Rio-Salado, au Khamis des Beni-Ouragh, au camp des Gorges près de Ténès ; la section de discipline construit le village de Saint-Denis-du-Sig.

L'inspection générale est passée par le général Thierry, commandant la subdivision d'Oran, délégué. Il constate que :

..... L'effectif du régiment est de 2,734 hommes ; les moyens de répression sont insuffisants pour l'espèce d'hommes dont le corps est composé. La santé de certains soldats se ressent de leur inconduite. Le pain coûte 60 cent. le kilogr. ; la viande, 70 cent.

Pendant l'année 1844, l'uniforme avait subi quelques changements.

La troupe conserve l'habit à la française, le pantalon garance, la capote avec six gros boutons d'uniforme. Les boutons portent le numéro du régiment avec la légende : Légion étrangère.

Les sous-officiers portent la capote à taille avec 6 gros boutons au lieu de 7, pour ne pas les confondre avec les officiers.

Les officiers conservent l'habit à la française, la capote à taille avec 7 gros boutons, le baudrier et le grand collet en drap bleu, prescrit par l'ordonnance de 1821. Le shako ne porte plus que la cocarde nationale et le numéro du régiment en cuivre jaune poli, s'adaptant sur le milieu du bourdaloue par une agrafe verticale.

1845. — L'année 1845 donne lieu à plus d'opérations de guerre que l'année précédente.

Bou-Maza tenait toujours la campagne et venait de se faire proclamer sultan du Dahra par ses partisans.

Le commandant Mancelon occupait le poste du Khamis, au pied de l'Ouai-ensis, avec le 3^e bataillon. Au mois de février, le commandant, apprenant que Bou-Maza a reçu la diffa dans un douar des Sbéal, tente une petite expédition pour enlever le marabout. Il fait une marche

de nuit et arrive au petit jour près du campement où le chérif était établi ; tout était prêt pour l'attaque, lorsqu'en mettant les capsules sur les cheminées des fusils, un coup part et donne l'alarme dans le camp ennemi. Bou-Maza, à la tête de quelques partisans, saute à cheval et parvient à s'enfuir. L'expédition était manquée.

Quelques jours après, les tribus insoumises du cercle d'Orléansville pénètrent par force sur le territoire soumis et y campent. Le commandant Mancelon les surprend au point du jour, les bat et leur razzie leurs troupeaux.

Bou-Maza, continuant ses voyages à travers les tribus, est reçu avec enthousiasme dans la zaouia de Chedly où les Beni-Messelem lui offrent la diffa. Il importait de frapper un coup décisif et de mettre fin par un coup de force aux défections qui se produisaient dans les tribus soumises.

Une colonne commandée par le colonel de Saint-Arnaud part d'Orléansville et parcourt toute la subdivision. Le 2^e bataillon, qui fait partie de cette colonne, prend part aux combats des 20 et 21 mai sur les plateaux des Tedjamals et sur les hauteurs de Sidi-ben-Abbed, chez les Beni-Mezroug. Placé à l'aile droite, le bataillon débuse l'ennemi de ses positions et le rejette dans les bois ; puis les Ouled-Touziès sont surpris et raziés.

Par ordonnance royale du 25 avril 1845¹, la tenue subit les modifications suivantes :

L'habit à la française est supprimé et remplacé par une tunique de drap bleu boutonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons ; collet, parement et pattes de parement en drap du fond ; passe-poils et attributs en drap garance ; les boutons restent les mêmes. La capote, dite capote-pardessus, en drap gris de fer, est maintenue ; les sous-officiers et les musiciens ont aussi la capote, sans taille. La capote d'officier est supprimée ainsi

1. Voir aux pièces justificatives.

que le collet ; ils sont remplacés par le caban en drap bleu de roi. Shako en drap bleu de roi mi-fin, avec galon garance, cocarde nationale. Plaque en cuivre représentant une couronne antique de chêne et de laurier, surmontée de la couronne royale ; mentonnière en cuir, couvre-shako en toile vernie noire avec la légende : Légion étrangère et le numéro du régiment peints en jaune ; pompon comme ceux des régiments de la ligne ; ceinturon à bretelle.

Le 11 juin, le 2^e bataillon et un bataillon d'infanterie, sous les ordres du commandant Tripier, du génie, opèrent dans les tribus à l'est de Ténès et les razzient, pour les punir d'avoir rejoint Bou-Maza. La compagnie de voltigeurs, détachée momentanément à la colonne du colonel Ladmirault, prenait part à la razzia sur les Sinfittas ; la colonne rentrait le 25 à Orléansville.

Les indigènes, fanatisés par les marabouts, se soulèvent de tous côtés ; l'agha Si-El-Hadji-Ahmed est assassiné sur le territoire des Ouled-Sbéah.

Du 6 au 8 avril, le colonel de Saint-Arnaud avec un petit détachement pris en majeure partie dans le 2^e bataillon, pousse une pointe pour venger le meurtre de l'agha, il tue ou blesse 211 Arabes, fait 500 prisonniers et ramène 1,180 têtes de bétail : nos pertes sont insignifiantes.

Le 2^e et le 3^e bataillon, sous les ordres du commandant de Caprez, rejoignent le 19 avril la colonne Saint-Arnaud, qui allait opérer contre les Sbéah de la rive gauche ; les Arabes s'enfuient et se réfugient dans des grottes avec leurs troupeaux. Le colonel Pélissier les somme de se rendre et leur promet la vie sauve. Ils répondent à cette sommation en tuant le parlementaire. Impossible de laisser un tel meurtre impuni. Les ouvertures des grottes sont bouchées, l'entrée principale est bourrée avec des broussailles auxquelles on met le feu ; tous les Arabes périrent asphyxiés.

Au mois de novembre, le 2^e bataillon fait encore partie d'une colonne commandée par le colonel de Saint-Arnaud,

qui retrouve dans ce bataillon la compagnie qu'il avait commandée comme capitaine. Cette compagnie, fière de marcher sous les ordres de son ancien chef, se fait remarquer pendant toute l'expédition, par l'ordre et la discipline qui président à tous ses mouvements. Pendant les marches les plus pénibles, elle ne laisse pas un trainard. Le colonel invite à sa table tous les officiers, le plus ancien sous-officier et le plus ancien caporal, ainsi que les quatre plus anciens grenadiers de la compagnie. C'est pendant cette colonne que le colonel de Saint-Arnaud s'adressant au colonel Tartas, lui dit : « Tenez si les légionnaires avaient quatre jambes, ils marcheraient aussi vite que vos chevaux, je les connais, ce sont de fameux marcheurs. »

Le 9 novembre, toutes les compagnies prennent part aux razzias faites autour du camp de l'Oued-Kelouf, sur la Mina. La cavalerie est lancée en avant pour cerner les douars les plus éloignés et arrêter les troupeaux ; le 5^e bataillon de chasseurs attaque les douars, le bataillon du 58^e ramasse les troupeaux et le bataillon étranger flanque la marche dans les montagnes, repousse les Arabes et les maintient à distance de la colonne. Ce même bataillon fait partie, quelques jours après, de la colonne du général Bourjolly¹ qui, de concert avec celle du général de Lamoricière, rayonne autour de Mascara et chez les Flittas. Cette colonne pousse deux fois jusqu'à Tiaret, visite Torrich, Boghar, pousse jusqu'à l'Oued-Gemina et l'Oued-Bou-Kalra.

Poussés par leur caïd, destitué par nous, les Beni-Hadjas ne cessent d'inquiéter le pays entre Orléansville et Ténès, la colonne Saint-Arnaud quitte le 1^{er} décembre son poste d'observation vis-à-vis les Flittas, attaque les révoltés et leur fait payer cher leur brigandage.

Pendant le mois de décembre, le 2^e bataillon fait une

1. Commandant la subdivision de Mostaganem.

nouvelle colonne avec le général Marey-Monge pour maintenir les tribus du cercle qui se sont révoltées.

A la fin de 1845, de graves symptômes d'agitation se manifestaient dans la province d'Oran ; Abd-el-Kader, campé sur la rive gauche de la Moulouïa, avait pris un ascendant considérable sur les tribus du Maroc et agitait les tribus de la subdivision de Tlemcen. Des diminutions notables avaient eu lieu dans l'effectif des troupes de la province, par suite de la rentrée en France de plusieurs régiments. Le général de Lamoricière dont les Arabes avaient une peur salutaire, n'était plus à Oran et s'était rendu à Alger où il remplaçait le gouverneur général ; enfin Bou-Maza tenait toujours dans le Dahra.

Le général Bourjolly, commandant la province par intérim, se rend à Mostaganem, pour de là aller visiter les Flittas. Affecté à la colonne du général Bourjolly, le 3^e bataillon doit la rejoindre sur l'Oued-Menassa. Il quitte le Khamis, le 19 septembre ; le lendemain, le bataillon, renforcé par une compagnie du 52^e de ligne, capitaine Félix Douay, doit traverser le défilé de Mehab-Garboussa, appelé l'entonnoir par les soldats.

A peine l'arrière-garde est-elle engagée dans le défilé, que les crêtes se garnissent d'Arabes qui attaquent avec furie. Une charge de chasseurs d'Afrique dégage l'arrière-garde et lui permet ainsi qu'au convoi de serrer sur le gros de la colonne. De nombreux Arabes arrivent au bruit de la fusillade, coupent le chemin avec des rochers et empêchent la colonne de poursuivre sa route.

Le sergent-major Gabrielli¹, commandant la section d'arrière-garde, voyant un chef indigène s'avancer sur l'escarpement qui domine le défilé, s'élançe pour le saisir, celui-ci fait demi-tour, le sergent-major fait feu et blesse le chef arabe, au moment où il se lance dans la rivière avec son cheval. A partir de ce moment, le feu des Arabes de-

1. Colonel retraité à la suite de blessures reçues à Spickeron.

vient intense. Jusqu'à deux heures, le 3^e bataillon fait bonne contenance, mais les munitions sont épuisées et le commandant Mancelon va donner l'ordre d'attaquer à la baïonnette les Arabes qui couvrent les crêtes de gauche, il veut tenter de rejoindre par les hauteurs le poste de Khamis, lorsqu'au moment de commencer le mouvement, on entend la marche des tirailleurs annonçant l'arrivée de la colonne du général Bourjolly et bientôt on voit briller les armes de la cavalerie descendant les flancs de l'entonnoir. Les hommes qui se battaient en désespérés, se croyaient perdus, ils n'eurent pas un moment de défaillance ; leur conduite reste comme un modèle de ce que peuvent des hommes disciplinés et énergiques, lorsqu'ils sont bien commandés. Le lieutenant Doze, le sergent-major Gabrielli, le sergent Leroux, le voltigeur Schneider furent cités par leur belle conduite dans cette affaire.

Quelque temps plus tard, une lettre du colonel Saint-Arnaud au colonel Mellinet faisait connaître que le chef arabe blessé par le sergent-major Gabrielli n'était autre que Bou-Maza, qui avait eu le bras cassé le 20 janvier lorsqu'il avait réuni tous ses contingents pour écraser le bataillon Mancelon. Cette blessure du marabout refroidit beaucoup ses partisans, car il avait annoncé qu'il était invulnérable ; on commença dès lors à douter de sa mission.

La colonne continue sa marche sur Ben-Atia, au centre des Flittas ; l'artillerie est employée à tenir les Arabes à distance.

Le 22, on se dirige sur Touiza, plateau situé au milieu d'une vallée boisée. Cette marche est encore inquiétée par les Arabes. Le 3^e bataillon, qui flanque l'aile droite, est engagé dans des broussailles épaisses ; la cavalerie fait plusieurs charges pour le dégager ; le colonel Berthier, qui la commande, est tué, le commandant Clerc, des chasseurs d'Orléans, est blessé. La compagnie de voltigeurs, qui est à l'extrême arrière-garde, est serrée de très près ;

on est obligé de la remplacer par la compagnie de grenadiers. Plusieurs retours offensifs sont nécessaires pour tenir l'ennemi à distance. Dans une de ces charges, le sergent Vanspansdouck tombe blessé d'une balle ; ses camarades lancés au pas de course le dépassent sans le voir. En revenant, ils aperçoivent au fond d'un ravin le sergent, qu'un soldat du train s'efforçait d'installer sur un cacolet. Les hommes s'arrêtent, se forment en cercle pour défendre le blessé, le caporal Michel monte sur l'autre cacolet pour faire contre-poids et n'en continue pas moins à faire le coup de feu contre les Arabes.

La position devenant très critique, le général Bourjolly se replie sur la Mina et est réduit à prendre une position défensive, près du barrage de la Mina. A la fin d'octobre il se porte au-devant de la colonne de Saint-Arnaud et la rejoint vers El-Abbès, à mi-chemin entre Relizane et Orléansville. Les deux colonnes continuent leurs opérations jusqu'à la fin de novembre, époque à laquelle le 3^e bataillon rentre au Khamis. Le 15 décembre, la compagnie de voltigeurs, forte de 150 hommes, désignée pour faire partie de la colonne du maréchal Bugeaud, retourne dans les Flittas et ne rentrait au Khamis qu'en avril 1845.

Pendant ces événements dans l'Est de la province, le général Thierry, commandant la subdivision d'Oran, délégué, passe en été l'inspection générale des compagnies stationnées à Oran, à Mostaganem et à Bel-Abbès.

Le corps est réparti de la façon suivante : État-major et dépôt à Mostaganem ; 1^{er} bataillon à Oran, Mostaganem et Mascara ; 2^e bataillon, Le Sig, Oran, Mostaganem, Ténès, Khamis ; 3^e bataillon, Oran, Bel-Abbès, Mostaganem et Khamis.

Les remarques de l'inspecteur général sont à peu près les mêmes que celles de l'année précédente : « La casquette à culot blanc et à carcasse en cuir est à rejeter, la pluie et le soleil la raccornissent trop facilement, la création du nouveau bonnet de police répond aux besoins,

« il faut l'adopter définitivement. Dans les camps, le pain
« de soupe coûte jusqu'à 75 cent. ou 80 cent. le kilo-
« gramme. »

A peine les grosses chaleurs de l'été sont-elles passées, que les mouvements recommencent. Le 1^{er} bataillon sous les ordres du colonel Mouret est dirigé sur Saïda ; il rayonne autour de ce poste qu'il doit créer contre les entreprises des Djafra toujours remuants. Le bataillon est ensuite envoyé à Daya, sur la séparation du Tell et des Hauts-Plateaux, poste nouveau qu'il doit créer et installer. Mais en route pour le Telagh, on apprend le massacre de Sidi-Brahim (23 septembre 1845) ; le bataillon est aussitôt dirigé sur Tlemcen et placé sous les ordres du général Cavaignac, commandant cette subdivision. Cette colonne dégage Aïn-Temouchent vivement pressé par l'ennemi ; le 27 septembre, un renfort de 250 hommes envoyé à ce poste, avait mis bas les armes à 4 kilomètres d'Aïn-Temouchent et avait été emmené prisonnier avec les blessés de Sidi-Brahim. En arrivant sur le théâtre du combat, on ensevelit les cadavres mutilés du 8^e bataillon de chasseurs, puis la colonne se dirige sur Djemma-Gazaouat¹.

La douleur et la colère des hommes sont à leur comble, ils demandent que des représailles terribles soient exercées contre les Arabes qui mutilent les cadavres. 45 prisonniers sont fusillés à l'arrière-garde de la colonne ; pendant plusieurs mois, tous les prisonniers sont passés par les armes.

Le général de Lamoricière arrive avec quatre bataillons de renfort qu'il amenait d'Alger. Il donne rendez-vous à la colonne du général Korte au Rio-Salado et fait sa jonction au col de Thaza (près de Lalla-Maghrnia) avec le général Cavaignac. Le général de Lamoricière commence sa campagne des Traras qui fut aussi brillante que celle de Mascara en 1841 et 1842. Mais le bataillon du 1^{er} étran-

1. Actuellement Nemours.

ger n'y prend pas part. Il est dirigé sur Bel-Abbès et fait partie de la colonne du général Thierry, commandant la subdivision d'Oran, qui a pour mission de maintenir dans le devoir les quelques tribus des Beni-Amer qui n'avaient pas quitté le pays, et de protéger les territoires de l'Est, contre une pointe d'Abd-el-Kader qui pousse jusqu'à la Mekerra.

Le bataillon rayonne autour de Bel-Abbès, de Mascara et du Tlélat ; il prend part à une razzia sur les Azedj, près de l'Oued-Sarno. 6,000 sacs de blé sont envoyés à Bel-Abbès et 20,000 à Oran.

Après avoir pacifié l'Ouest de la province, le général de Lamoricière s'occupe de dégager Mascara, de rétablir les communications de cette ville avec Oran et de réduire les tribus restées fidèles à Abd-el-Kader. Pendant que le général Bourjolly et le colonel Saint-Arnaud opèrent dans les Flittas et sur la Mina, le général de Lamoricière prenant Mascara comme base, bat tout le pays depuis la Mina jusqu'à Saïda. Les Arabes, poursuivis constamment par des colonnes légères, raziés à blanc, sont amenés à composition et font peu à peu leur soumission.

Le 1^{er} étranger fournit un bataillon de marche à la colonne du général Korte, qui a remplacé dans le commandement de la subdivision de Mascara le général Géry, rentré en France pour y mourir. Apprenant que le général de Lamoricière a surpris les tribus dissidentes aux environs de Tiaret, le général Korte opère de manière à couper à l'ennemi les routes de l'Ouest. Il campe successivement à Traria, à Aïn-Fekan et se rapproche de la colonne de Lamoricière campée à Tagremaret.

Quoique la soumission devienne presque complète, des douars dissidents et des maraudeurs isolés tiennent cependant la campagne et commettent des assassinats. Un officier du 4^e chasseurs d'Afrique est tué sur la route de Mostaganem aux Flittas, près de Ben-Hassel.

Le général Korte donne immédiatement l'ordre au com-

mandant Charras de venir le rejoindre avec le 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment de la Légion étrangère, et de punir les douars où se sont réfugiés les meurtriers. Parti des environs de Bel-Abbès le 30 décembre 1845, le bataillon passe l'Oued-el-Hammam le 1^{er} janvier 1846, razzie les trois douars soupçonnés d'avoir donné asile aux assassins de l'officier de chasseurs, et arrive à Mascara le 3 janvier; il rejoint ensuite le général Korte à Saida.

A peine arrivé, le bataillon prend part à une razzia opérée au sud de Tafaroua contre une portion des Djafra qui s'est enfuie sur les hauts plateaux. La colonne rentre à Saida le 12 janvier; la Légion, qui a marché sans trêve ni merci depuis le 29 décembre, est exempte de service pendant quatre jours.

Le 15 février 1846, le 1^{er} bataillon retourne à Daya; il construit la route qui se dirige sur Bel-Abbès, par la Tennira, afin de permettre d'amener le matériel nécessaire à l'installation du poste. Au mois de juin, le bataillon rentre à Oran après cinq mois de colonnes et de travaux divers; après quelques semaines de repos, il est dirigé sur Ténès.

Pendant que le 1^{er} bataillon opère dans le sud de la province, les compagnies d'élite des 2^e et 3^e bataillons forment un bataillon de marche, sous les ordres du commandant de Caprez qui va rejoindre sur le Chélif la colonne du gouverneur général. Il prend part à la soumission des tribus installées sur le versant sud de l'Ouarsenis, et arrive le 24 février 1846 sur l'Oued-Isly, affluent du Chélif; il va camper au Fondouck avec une partie de la colonne de Saint-Arnaud. Le 11 mars, le bataillon de marche est dissous, les compagnies du 2^e bataillon se rendent à Mascara, celles du 3^e à Oran.

Ainsi qu'on le voit, toutes les compagnies du 1^{er} régiment de la Légion étrangère prennent part aux expéditions qui ont pour but de réduire l'insurrection de 1845. Mais leur colonel ne pouvait les suivre, tombé malade à la suite

de la colonne de Saïda, le colonel Mouret avait été dirigé sur Oran et mourait à l'hôpital d'une péritonite aiguë. Chef de corps consciencieux, il avait su rétablir la discipline, et refaire l'administration ainsi que la comptabilité qu'il avait trouvées dans un état déplorable. Il était remplacé par M. Mellinet¹, lieutenant-colonel au 32^e de ligne.

En avril, les compagnies du centre du 3^e bataillon sont relevées au Khamis des Beni-Ouragh ; elles quittent ce poste et sont dirigées sur Sidi-bel-Abbès.

Le 21 avril, le 2^e bataillon quitte Mascara pour rejoindre à Dar-Sidi-Abdallah, la colonne du colonel Canrobert qui opère vers Ténès.

Deux ou trois cents Arabes, de la tribu de Meydiou, attaquent le camp ; la compagnie de voltigeurs (capitaine Chariatte), qui est de grand'garde, repousse l'ennemi et lui tue une dizaine d'hommes.

Le lendemain, les Arabes, en plus grand nombre, attaquent de nouveau : la 1^{re} compagnie, appuyée par le reste du bataillon, leur fait éprouver des pertes sérieuses, mais plusieurs des nôtres sont blessés ; le lieutenant-colonel Canrobert, à la tête de la cavalerie, refoule l'ennemi au loin et assure la tranquillité du camp.

Le chef de bataillon, plusieurs officiers et soldats sont cités à l'ordre. Le 1^{er} mai, le 2^e bataillon rentre à Mascara.

Le 1^{er} bataillon escorte les convois entre Ténès et Orléansville et fait ensuite partie de la colonne du duc d'Aumale, formée de deux brigades commandées par les colonels Picouveau et Leflô. Le bataillon est attaché à la 2^e brigade (colonel Leflô).

La colonne, rassemblée le 2 avril sur l'Oued-Borina, se porte le lendemain sur Timaksouin ; les 7 et 8, la 2^e brigade a un léger engagement avec les tribus révoltées au Chabet-Tendagh. Le 1^{er} bataillon, placé à la gauche de la

1. Général de division actuellement dans le cadre de réserve,

ligne, s'avance de position en position et enlève successivement toutes les hauteurs. L'ennemi est poursuivi jusque sur l'Oued-Fodda. La brigade Leflô reçoit l'ordre de se replier sur Timaksouin, où la colonne est licenciée le 13 avril. Le 1^{er} bataillon est dirigé sur Oran et Bel-Abbès.

Mais le repos n'est pas de longue durée; dans le courant du mois de mai, les Djafra et les Beni-Matar quittent leurs campements pour aller rejoindre Abd-el-Kader. Le 3^e bataillon et les compagnies d'élite du 2^e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel de Noue, du 1^{er} étranger, font partie d'une colonne commandée par le colonel Roche, du 3^e de ligne. Cette colonne se dirige sur Daya et Ras-El-Ma (actuellement Bedeau), avec mission de faire rentrer les deux tribus dans le devoir. Le gros de la colonne et le convoi, sous le commandement du lieutenant-colonel de Noue, restent à Taërziza, puits peu profonds dans une cuvette entre Ras-El-Ma et El-Aricha.

Les quatre compagnies d'élite et la cavalerie, sous le commandement du colonel Roche, poussent jusqu'au Chott-El-Gharbi, par El-Aricha, à la poursuite des fuyards. Malgré la rapidité de sa marche, la colonne ne rejoint les tribus que le 14 juin : mais ce n'est que l'arrière-garde des Djaffra à laquelle on razzie les troupeaux. Une centaine de traînards sont faits prisonniers. Les troupes souffrent beaucoup de la chaleur, plusieurs hommes meurent d'insolation. Le 17 juin, en revenant sur Taërziza, la colonne, trompée par les guides, marche pendant 24 heures sans trouver d'eau; ce n'est qu'au prix de grandes souffrances qu'elle rejoint son convoi. On rétrograde sur Daya; le 3^e bataillon est alors dirigé sur Sidi-bel-Abbès et les compagnies d'élite rejoignent le 2^e bataillon, à Mascara.

Pendant cette expédition, les grenadiers Dickick et Schritt, ordonnances du capitaine Sylvestre, du 3^e bataillon, font preuve d'une intelligence et d'une énergie remarquables. Le 17 juin, ces deux hommes suivent la cavalerie avec les deux mulets de la compagnie pour aller à la

recherche de l'eau. Arrivés à un redir, ils perdent la trace des escadrons. La nuit arrivant les force à s'arrêter. Le lendemain, ils essaient de retrouver leur route, mais, sur les hauts plateaux, rien ne sert de point de repère au voyageur, dans les vastes plaines de thym et d'alfa. Les Arabes eux-mêmes dont l'instinct est remarquable, ne peuvent se diriger par les temps de neige ou de brouillard.

Pendant trois jours, nos deux légionnaires marchent au hasard et prennent la direction du Sud, buvant dans les redirs, vivant des provisions trouvées dans les cantines portées par les mulets et du produit de leur chasse; leurs mulets broutent les racines d'alfa. Cette plante disparaît à mesure qu'ils avancent et est remplacée par les plantes du Sud (le *senraa* et le *drinn*). A l'horizon, se découpent des montagnes inconnues dont les pierres sont noires; les hommes rebroussement chemin, gagnent les sources de la Meckerra, vers Ras-El-Ma et rentrent à Bel-Abbès, le onzième jour de leur absence, ramenant tous les effets du capitaine.

Du mois de juillet au 15 septembre, le régiment se repose et se prépare à l'inspection générale, qui est passée par le général de Lamoricière. Les Légionnaires reçoivent avec joie l'ordre de remplacer le col d'ordonnance par la cravate de coton bleu.

Les grandes chaleurs passées, le 2^e bataillon est dirigé le 25 septembre sur Orléansville pour faire partie de la colonne Saint-Arnaud, chargée de faire rentrer les impôts. Cette colonne qui a été formée à Ain-Méran, gagne le Tlélat des Cheurfa et, après quatre jours de séjour dans les tribus, elle rentre à Ain-Méran où elle est dissoute; deux compagnies sont dirigées sur Orléansville, le reste du bataillon occupe la redoute d'Ain-Méran.

A la fin de novembre, le 2^e bataillon rejoint Bel-Abbès où il retrouve le colonel Mellinet qui, rentrant de congé, reprend le commandement de son régiment et celui du cercle de Sidi-bel-Abbès.

CHAPITRE III

DE 1847 A 1854

1847. — Emplacement des bataillons. — Colonne Renault. — Colonne Cavaignac dans le sud et sur les hauts plateaux. — Souffrances endurées pendant cette colonne. — Opérations aux Moghar. — Belle conduite de la Légion. — Le colonel Mellinet est promu officier de la Légion d'honneur. — Colonne d'Arbouville. — Place de bataille de la Légion. — 1848. — Bel-Abbès devenu subdivision est commandée par le colonel Mellinet. — Le régiment reçoit un nouveau drapeau. — 1849. — Colonne Mellinet. — Travaux de colonisation. — Apparition du choléra. — Dévouement de l'aide-major Dziewoski. — Colonne Mac-Mahon. — Inspection du général Pélessier. — Ordre flatteur laissé au corps par cet inspecteur général. — 1851 et 1852. — Travaux de colonisation. — Grande expédition contre les Beni-Snassen. — Brillante conduite du 2^e bataillon : Ordre du général Montauban. — Changements dans l'uniforme. — 1853 et 1854. — Convoi de la razzia du capitaine Lacretelle sur les Rezama-Gharaba. — Le 1^{er} bataillon occupe Tlemcen. — Emplacement des compagnies en 1854. — Réunion de tout le régiment à Bel-Abbès. — Départ pour l'Orient. — Ordre du général Pélessier.

Au 1^{er} janvier 1847, le régiment occupe les emplacements suivants : 1^{er} et 3^e bataillons à Sidi-bel-Abbès, sous les ordres du colonel Mellinet ; 2^e bataillon dans des petits postes autour d'Oran, sous le commandement de l'adjudant-major de Sorbier.

Jusqu'au 28 mars, on fait quelques petites colonnes autour de Bel-Abbès. La tranquillité est à peu près complète ; AbJ-el-Kader s'étant retiré sur la frontière du Maroc, où il trouve appui chez les tribus qui campent sur les hauts plateaux et dans les Ksours du Grand-Atlas.

Pour réduire ces tribus, une grande expédition est résolue. Sous les ordres du général Renault, une colonne partie de Mascara fut dirigée vers Chellala et les ksours de l'Est, tandis que, sous les ordres du général Cavaignac,

une autre colonne formée avec les troupes des subdivisions de Tlemcen et de Bel-Abbès devait parcourir les ksours de l'Ouest. Ces deux colonnes, quoique indépendantes, devaient se prêter un appui moral mutuel.

Le 6 avril, le colonel de Mac-Mahon arrive à Daya avec les troupes de la subdivision de Tlemcen; il est rejoint, le 7, par le colonel Mellinet qui amène les troupes de Bel-Abbès et un gros convoi. Le 8, le général Cavaignac prend le commandement général, organise sa colonne et se met en route le 12.

L'itinéraire est tracé par El-Hammam, Djarf-el-Rhorab, Bouguern, le teniet Sidi-Mohamed-el-Houari où l'on franchit le Djebel-Amrag, prolongement de l'Antar, les puits de Nebeck, Khebazza (actuellement station de chemin de fer), Oglat-Feratis, Am-Melah et le ksar d'Asla.

Pendant ces marches, les hommes souffrent considérablement du froid et de la neige. Les deux premiers jours on ne trouve pas d'eau à l'étape. Le passage du teniet Sidi-Mohamed-el-Houari au milieu des sables mouvants est très pénible. A Oglat-Feratis, la neige tombe en abondance et le froid est tellement vif, que, faute de bois, la colonne est obligée de se remettre en route et de marcher la nuit à la boussole; on fait ainsi 12 kilomètres en 7 heures. On se sert de thym et d'alfa pour cuire la soupe. Des Arabes du convoi, des bœufs, des moutons et des chameaux meurent de froid. Dans la journée du 20 avril, quelques rayons de soleil percent les nuages, mais leurs reflets éclatants sur la neige rendent la marche encore plus difficile; quelques hommes sont frappés de cécité pendant plusieurs heures.

La colonne arrive à Asla, petit ksar de 80 maisons accolées à un rocher qui domine le terrain cultivable. Celui-ci est partagé en jardins clos de murs en terre; l'eau de l'oued est employée à l'arrosage des jardins. Quelques palmiers produisent des dattes qui mûrissent mal et qui ne sont pas bonnes. Les gens du ksar sont

hâves, déguenillés, pâles, paresseux et forment une race dégénérée par rapport aux Arabes pasteurs. Pour payer les 3,000 fr. qui leur sont imposés, les ksouriens viennent au camp vendre des haïks, des burnous, des paniers de dattes, etc., etc.

Après deux jours de repos à Asla, on se dirige vers Thiout. Le ksar est plus riche et bâti au milieu d'une oasis de 5,000 palmiers. Les jardins contiennent de nombreux arbres fruitiers, l'orge y pousse, et l'oued, qui a une certaine importance, fournit du poisson. Sur les rochers qui sont en amont de la rivière, on remarque des sculptures représentant des girafes, des éléphants, etc., etc., qui intriguent les archéologues de la colonne. A notre approche, les habitants avaient fui dans la montagne; les cavaliers envoyés en parlementaires ne peuvent les décider à rentrer. Le général défend de dévaster et de piller le ksar; il espère, par cette conduite, les ramener; mais il menace de revenir tout détruire après avoir visité les Moghar, si les habitants ne rentrent pas dans l'oasis. La colonne, après avoir campé à Ain-el-Hadjej, petite oasis de peu d'importance, arrive devant Moghar-Tatani. Des parlementaires sont envoyés; cinq ont le cou coupé; le général apprend qu'un parti des Ahmour est venu renforcer les gens du ksar et que tous se préparent à la résistance.

L'artillerie commence l'attaque et chasse un certain nombre d'Arabes qui défendent l'entrée des jardins. L'infanterie s'élance à l'assaut au cri de : « En avant ! » et le ksar est enlevé, fouillé et à moitié détruit. Les défenseurs se sont retirés sur Moghar-el-Foukani, à l'entrée d'une gorge difficile formée par des montagnes escarpées.

Deux compagnies de chasseurs à pied et deux compagnies du 1^{er} étranger, sous les ordres du colonel Mellinet, sont poussées en avant et soutenues par le reste de la colonne, les Arabes qui défendent les approches du ksar sont refoulés; les chasseurs couronnent les hauteurs de droite, les légionnaires se jettent sur la gauche, franchis-

sent les murs du village et en chassent les habitants à la baïonnette; ceux-ci se sauvent par les ravins. Le sous-lieutenant de grenadiers Delebecque ¹, arrivé sur une hauteur, se heurte à un groupe d'Arabes assez nombreux, quelques hommes sont tués et blessés autour de lui, entre autres les sergents Vankoff et Lacour; le grenadier Vilhaus reçoit un coup de feu et un coup de yatagan en arrachant un camarade des mains de l'ennemi, le reste de la compagnie arrive et met les Arabes en déroute. Pendant ce temps, la colonne détruisait le ksar, coupait les palmiers et enlevait les récoltes.

A la suite de cette affaire, le général Cavaignac complimente les Légionnaires sur leur belle conduite. Il félicite tout particulièrement le colonel Mellinet qui a brillamment enlevé ses troupes et lui annonce qu'il le propose pour officier de la Légion d'honneur ².

Fidèle à sa parole, le général Cavaignac revient le 1^{er} mai à Thiout, dont les habitants sont encore dans la montagne; les récoltes sont détruites et la colonne se dirige sur Aïn-Sefra, ksar au pied d'une dune de sable qui menace d'engloutir quelque jour maisons et jardins.

Avant d'arriver à Aïn-Sefra, on trouve sur la droite de forts rassemblements d'Arabes hostiles composés d'Hamyan et d'Ahmour, postés sur les derniers contreforts du djebel Aïssa; d'un autre côté, les habitants d'Aïn-Sefra, en armes, sont accroupis devant leurs jardins, attendant l'issue de la lutte pour se jeter sur les vaincus.

Le général prescrit au colonel Mellinet d'attaquer de front avec les compagnies d'élite du 1^{er} étranger, tandis que le colonel de Mac-Mahon, avec 3 compagnies de chasseurs, 3 du 41^e et 3 du 1^{er} étranger, se portera contre le flanc droit pour déloger les contingents ennemis. Celui-ci

1. Général de division commandant le 19^e corps.

2. Cette récompense ne se fit pas attendre : le colonel Mellinet reçut la croix d'officier à Tlemcen devant toutes les troupes, lors de la rentrée de la colonne.

longe les hauteurs, puis fait tête de colonne à droite ; l'artillerie prépare l'attaque qui est menée rapidement. Les Arabes, pris en flanc par la cavalerie du colonel Gagnon, se dispersent de tous côtés. La colonne campe sur la rive gauche de l'oued, en face d'Aïn-Sefra dont les habitants se soumettent immédiatement. Le lendemain, on marche sur Aïn-Sfissifa abandonnée par ses habitants ; les récoltes sont coupées et les maisons pillées et détruites. Le retour se fait sur Sebdou, par El-Ambaa, Taoussera, Ben-Khelil, Oglat-en-Nadja, Oglat-Beida, Kerbaïa, Sidi-Yahia-bel-Adj. Le 23 mai, la colonne arrivait à Sebdou après avoir supporté les températures extrêmes des hauts plateaux ; en avril, un froid intense avec neige et grêle. Le 14 et le 16 mai, des chaleurs de 40° à 50° à l'ombre, avec du sirocco. Le général passait la colonne en revue et la licenciait ; le 1^{er} bataillon était dirigé sur Oran, le 2^e sur Bel-Abbès.

Cette expédition, admirablement organisée et menée par le général Cavaignac, eut des résultats politiques des plus heureux. Pendant toutes ces marches, la Légion montra un entrain et une solidité qui ne se démentirent pas un seul instant¹ ; le sous-lieutenant Delebèque était cité à l'ordre pour sa belle conduite à Moghrar.

Pendant que les 1^{er} et 2^e bataillons opéraient dans le Sud, le 3^e bataillon partait d'Oran et entraînait dans la colonne du général d'Arbouville chargée de parcourir le pays depuis Nemours jusqu'au djebel Mekaidou (près d'El-Aricha) et de faire rentrer les impôts et les amendes dus par les Messidas. Puis le bataillon fut employé à divers travaux de colonisation, notamment à l'achèvement du poste de Lalla-Maghrnia.

Pendant le reste de l'année, le régiment est disséminé entre Oran, Arzew, Bel-Abbès et Daya ; il ne fait pas

1. Quarante ans plus tard, le brave général Mellinet faisait remarquer que l'on est heureux, dans sa carrière, d'avoir l'honneur d'être à la tête d'une pareille troupe.

partie des troupes du général Lamoricière, qui forcent Abd-el-Kader à faire sa soumission le 23 septembre 1847.

Ce fut dans cette année 1847, par décision ministérielle du 5 février¹, que la place de bataille de la Légion fut définitivement fixée. Avant cette époque, de nombreuses discussions s'étaient élevées, notamment dans les revues, pour décider quelle devait être cette place. La décision ministérielle portait que la Légion prendrait la gauche de toutes les troupes françaises et que les tirailleurs, qui étaient d'institution plus récente, marcheraient après elle.

1848. — Par décision du gouverneur général en date du 1^{er} janvier 1848, le cercle de Bel-Abbès est érigé en subdivision, dont le commandement est donné au colonel Mellinet.

Le 6 janvier, le 2^e bataillon quitte Bel-Abbès pour aller tenir garnison à Lalla-Maghrnia, qu'il quitte bientôt pour faire partie de la colonne du général de Mac-Mahon. Il rejoint cette colonne à l'Oued-Takharet, sur le territoire des Beni-Snous. On visite Lalla-Maghrnia, l'Oued-Monilha, Sidi-Brahim et Nedroma.

Du reste, la reddition de l'Émir a assuré la tranquillité de la province d'Oran ; les compagnies du régiment disséminées un peu partout, sont employées à toutes sortes de travaux, soit pour le Gouvernement, soit pour les colons.

Au moment où le nouveau drapeau est donné au régiment par le Gouvernement de la République, les bataillons occupent les emplacements suivants : 1^{er} bataillon à Oran, avec détachements agricoles à Arzew, Saint-Leu, Saint-Cloud et Maugin ; le 2^e bataillon à Bel-Abbès ; le 3^e bataillon à Bel-Abbès avec détachements agricoles dans les environs et 2 compagnies à Daya.

1. On se demande pour quel motif, la réorganisation de l'armée, en 1872, a placé la Légion après les Tirailleurs et annulé la décision ministérielle du 5 février 1847, la Légion étant plus ancienne que les Tirailleurs.

Le nouveau drapeau est remis à Oran, par le général Pélissier, en présence des 5^e, 9^e et 12^e de ligne et du 1^{er} bataillon du 1^{er} étranger. Il porte d'un côté la devise : *Unité, Liberté, Égalité, Fraternité*, entourant l'inscription : *République française et Légion étrangère*; et de l'autre côté, le numéro du régiment et : *Valeur et Discipline*.

Une décision ministérielle du 3 mars avait prescrit de supprimer la couronne royale qui surmontait la plaque du shako. Une autre décision du 3 juin, provoquée par les idées humanitaires au sujet de la fraternité des peuples (idées qui avaient cours en ce moment-là), faisaient connaître que les Polonais faisant partie du 1^{er} régiment étaient relevés de leurs engagements avec la France et libérés du service; 23 Polonais seulement profitèrent de cette mesure, mais au mois de septembre suivant, 17 étaient rentrés au régiment.

1849. — Les travaux de colonisation continuent à Bel-Abbès, à Oran, au Sig et sur l'Isser. Les compagnies font les barrages et les travaux du Sig, ceux de l'Isser et des Ouled-Mimoum, la plupart des fontaines, des abreuvoirs et des puits de la province d'Oran; les routes de Bel-Abbès à Oran, de Mascara, de Tlemcen, de Daya; les ponts de la Tenira, de l'Oued-Sarno; les postes de télégraphie aérienne depuis Oran jusqu'à Lamoricière; les constructions civiles et militaires de Sidi-bel-Abbès¹, sont des monuments qui témoignent du dévouement et de l'activité du 1^{er} régiment étranger.

Dans les premiers jours d'avril 1849, une colonne formée des compagnies d'élite du régiment sous le comman-

1. Parmi les travaux exécutés sous l'impulsion intelligente et persévérante du colonel Mellinet, il faut citer le jardin de la ferme, qui n'était autre que le jardin du régiment, dont la ville de Bel-Abbès s'est emparé.

Il est vrai d'ajouter que la municipalité permet aux légionnaires qu'elle a expropriés de se promener dans ce jardin.

dement du colonel, ayant sous ses ordres le commandant Ridouël¹, reçoit l'ordre de se diriger sur El-Aricha, d'y former un camp d'observation chargé de couvrir le Tell, de maintenir les Hamyan et de surveiller la frontière marocaine, pendant que les généraux Pélissier et de Mac-Mahon visitent les ksours du Sud.

La colonne Mellinet, partie le 5 avril, arrive le 12 à El-Aricha où elle trouve le 9^e de ligne.

Le 15 mai, les compagnies du centre du 2^e bataillon partent de Bel-Abbès escortant un convoi de ravitaillement pour la colonne du général de Mac-Mahon, dont elles font désormais partie.

Le camp d'El-Aricha reste constitué pendant 3 mois; il est dissous le 6 juillet et les compagnies rentrent à Bel-Abbès, reprendre les travaux de colonisation.

Au mois d'octobre, le choléra, apporté par 2 compagnies venues d'Oran à Bel-Abbès, emporte, en 20 jours, 3 officiers et 206 hommes de troupe.

C'est pendant cette épidémie, que le chirurgien aide-major Dziejowski brave la mort à chaque instant, ne prenant de repos ni jour ni nuit, prodiguant ses soins aux malades; il fait l'admiration de tous, civils et militaires. Les habitants de Bel-Abbès lui offrent une épée d'honneur; le Gouvernement le décore et le place, quoique étranger, dans une arme spéciale. L'épidémie prend fin le 15 novembre.

1850. — Au 1^{er} janvier, le régiment a repris ses travaux.

Les tribus de l'ouest de la province ayant refusé l'impôt, une colonne sous les ordres du général de Mac-Mahon se réunit à Tlemcen, avec ordre de parcourir le pays et de maintenir les tribus dans le devoir. Le 1^{er} et le 2^e bataillon du régiment, sous les ordres du commandant Ri-

1. Depuis général de brigade.

douël, rejoignent cette colonne le 17 avril à Tlemcen et visitent avec elle Lalla-Maghrnia, Nedroma et Nemours.

La tribu des Messidas, qui refuse d'acquitter l'impôt, est raziée, le village brûlé, les femmes et les enfants emmenés comme otages. Enfin cette tribu demande l'aman, et la colonne est dissoute à Tlemcen, le 25 juin. Les 2 bataillons rentrent à Bel-Abbès, le 3 juillet.

Le général Pélissier passe l'inspection générale du régiment, qui est terminée le 6 août. Son ordre est un des plus flatteurs qu'ait reçus le régiment.

Peu de corps ont servi plus activement que le 1^{er} régiment de la Légion étrangère, bien peu ont plus souffert du choléra et des fatigues de la guerre, qu'il a vaillamment supportées, ainsi que les pénibles travaux qu'il a accomplis.

Par décret du 2 décembre, le colonel Mellinet est promu général de brigade et remplacé par le lieutenant-colonel Lesueur de Girry, du 70^e de ligne, qui permuté avec le colonel Bazaine, du 55^e de ligne.

1851-1852. — L'année 1851 est tranquille et le 1^{er} régiment continue ses travaux à Bel-Abbès et dans la province d'Oran ; il en est de même pendant les premiers mois de l'année 1852.

Le 22 avril 1852, 2 bataillons, sous les ordres du commandant Vilar, se rendent par Tlemcen à Lalla-Maghrnia où ils trouvent 3 escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique et une section de montagne. Le 11 mai, le général Montauban arrive avec 2 bataillons du 2^e de ligne, le 4^e bataillon de chasseurs et 2 autres sections de montagne ; cette colonne (4,500 hommes) est destinée à opérer contre les Beni-Snassen, qui étaient venus, jusque sous le canon de Lalla-Maghrnia, razzier les troupeaux de nos tribus.

Les Beni-Snassen occupent une chaîne de montagnes, d'environ 80 kilom. de longueur sur 16 à 20 kilom. de largeur, située entre l'Oued-Kiss, la plaine de Lalla-

Maghrnia, celle de la Triffa et la rivière de la Moulouia. Cette tribu, qui est sédentaire, cultive le sol, mais ses travaux agricoles ne l'empêchent pas de piller amis ou ennemis trop faibles pour lui résister. L'autorité du sultan du Maroc n'est que nominative, et ce n'est qu'à la tête de son armée (ainsi que cela se pratique encore de nos jours), qu'il vient recevoir les impôts.

Le 12 mai, le général lève le camp ; la colonne longe la frontière du Maroc et vient s'installer à Menah-el-Kiss, à 4 heures de la mer. Le 13 et le 14, les troupes sortent pour protéger les fourrages opérés par la cavalerie ; dans la plaine de la Triffa, nos tirailleurs reçoivent quelques coups de fusil de cavaliers arabes qui galopent dans la plaine. Les Beni-Snassen ont rassemblé leurs contingents et viennent s'installer, au nombre de 5,000 à 6,000, sur des hauteurs en face de notre camp, d'où ils tiraillent contre les avant-postes. Les troupes se portent en avant, mais le goum seul est engagé ; les Arabes battent en retraite devant la colonne. Pendant un mois, on coupe ou on brûle chaque jour une partie des récoltes et quelques villages ; les Beni-Snassen restent tranquilles spectateurs.

Un nègre, qui avait quitté le Marabout Sidi-el-Mekki, indique au général un plateau où se trouvent 300 silos contenant les grains de la tribu. Le 15 juin, ordre est donné d'enlever ce plateau situé à 12 kilom. du camp, sur une hauteur escarpée, et défendu par de nombreux contingents arabes. A 4 heures du matin, les 2 bataillons du 1^{er} régiment étranger, qui sont à l'avant-garde, se mettent en marche. Le convoi est resté dans la plaine sous la garde de la cavalerie. Arrivé au pied de la montagne, le général partage ses forces en trois colonnes, fortes de 2 bataillons chacune. Les 2 bataillons étrangers sont au centre, leur front est couvert par les 2 compagnies de grenadiers déployés en tirailleurs et par quelques sections de chasseurs à pied.

Les grenadiers du capitaine Blandowski commencent

l'attaque, mais, reçus par un feu meurtrier, ils ne peuvent avancer. Les voltigeurs du 1^{er} bataillon, commandés ce jour-là par le lieutenant Gabrielli, reçoivent l'ordre de se porter en avant et abordent l'ennemi au pas de course et à la baïonnette.

Une partie des Kabyles se jettent dans les ravins où ils sont fusillés par les troupes de la colonne ; l'autre partie se masse dans un bois d'oliviers d'où l'on est forcé de les débusquer d'arbre en arbre.

Quelques chasseurs à pied sont arrivés au plateau où se trouvent les silos ; ils sont reçus à coups de pierres par les Beni-Snassen qui n'ont pas eu le temps de recharger leurs armes ; les grenadiers arrivent au secours des chasseurs, chassent les Kabyles du plateau et les jettent dans les ravins. Le plateau est à nous. De la plaine, la cavalerie qui était restée à la garde du convoi, battait des mains à l'attaque du plateau par la Légion.

Les points dominants sont occupés pendant 6 heures ; pendant ce temps, 1,500 à 2,000 chameaux, mulets, bourriquets enlèvent les grains des silos. Puis la colonne bat en retraite. Le 2^e bataillon, qui est à l'arrière-garde, éprouve quelques pertes et doit lutter jusqu'à sa descente dans la plaine.

Les jours suivants furent employés à couper les récoltes. Le 24, les contingents arabes, qui s'étaient augmentés, descendent des montagnes et font une démonstration offensive contre le camp. Le goum, appuyé par la cavalerie régulière, occupe la plaine et les pentes du djebel Idjaoum, le 1^{er} bataillon du régiment prend position sur un mamelon, pendant que le 2^e bataillon et un bataillon du 7^e léger se dirigent sur le village d'Agzbal, qui est fortement occupé. Le 2^e bataillon se précipite au pas de course et pénètre dans le village ; le grenadier Deraïde enlève un drapeau et tue celui qui le porte. La cavalerie fait une charge sur un plateau séparé du village par un ravin profond ; les Arabes sont refoulés, mais la charge ayant été

poussée trop loin, la cavalerie se trouve sur un terrain peu favorable à son action et est séparée de l'infanterie. Les Arabes s'aperçoivent de sa position et se jettent en masse sur elle. Le 2^e bataillon reçoit l'ordre de la dégager. Les hommes, qui combattent déjà depuis le matin, gravissent péniblement les pentes abruptes, pressés par les ordres du général et par les appels des cavaliers qui crient que les munitions vont manquer. Deux compagnies sont laissées en réserve, deux autres relèvent la cavalerie qui peut se replier ; le général envoie la compagnie de voltigeurs occuper une hauteur sur la droite ; un feu nourri s'engage alors sur toute la ligne. Le sous-lieutenant de grenadiers Nouvelle, ainsi qu'un sergent et plusieurs hommes sont tués ; plusieurs officiers et sous-officiers sont blessés ; l'ennemi avance toujours et menace de déborder la ligne. Le commandant Tristan-Legros fait battre la charge, les compagnies de réserve s'élancent à la baïonnette, l'ennemi est repoussé ; la retraite s'effectue par échelons ; trois sous-officiers sont encore blessés dans cette retraite. Le bataillon prend position pour relever les compagnies engagées, lorsque tout à coup on aperçoit sur la hauteur la compagnie de voltigeurs qui n'a pas entendu les sonneries des clairons et qui, exécutant les ordres du général, est venue appuyer la droite de la position qu'occupait le bataillon avant la retraite.

Les Beni-Snassen se jettent sur cette compagnie isolée, comme sur une proie assurée. On se bat corps à corps. Les hommes sont saisis par leurs vêtements, le sous-lieutenant Marcille, le sergent-major, un sergent tombent ainsi entre les mains de l'ennemi et ont la tête tranchée ; plusieurs voltigeurs sont tués ou blessés. Cette attaque se passait à 500 mètres du bataillon qu'un ravin profond empêche d'arriver à temps pour secourir les voltigeurs. Enfin ceux-ci peuvent se dégager, non sans pertes, et la retraite continue. Un retour offensif des Arabes est arrêté par une section de grenadiers et par l'artillerie qui s'est

mise en batterie et qui les foudroie. Le 17^e léger prend alors l'arrière-garde. A la suite de cette affaire, le chef de bataillon Tristan-Legros, plusieurs officiers et sous-officiers sont cités à l'ordre. Le général dit dans cet ordre :

Toutes les troupes qui ont pris part à l'action, se sont admirablement conduites, mais, au milieu des éloges à décerner, il en est un spécial que le général est heureux d'adresser au commandant Tristan-Legros et à son brave bataillon. C'est, sans contredit, au sang-froid et à l'intelligence de cet officier supérieur, secondé par les efforts inouïs de courage du 2^e bataillon du 1^{er} régiment étranger, qu'est due la retraite de la cavalerie, sans une perte d'hommes plus considérable.

Ce combat fut le dernier de la campagne ; l'envoyé du Maroc, Abd-el-Sadok, vint traiter avec le général. Le 3 juillet, les troupes quittaient le camp et rentraient à Tlemcen en passant par Nemours ; le 12 juillet, les deux bataillons rentraient à Bel-Abbès, et, quelques jours après, les compagnies allaient reprendre leurs travaux de colonisation.

En novembre, les grenadiers du 1^{er} et du 2^e bataillon, les voltigeurs des 2^e et 3^e bataillons forment un bataillon d'élite destiné à faire partie d'une colonne qui a pour mission de maintenir les Hamyan, les Rezaïna, et les Maïa, tribus sahariennes, pendant la grande expédition exécutée dans la province d'Alger. Ce bataillon d'élite part le 9 novembre avec le 6^e escadron de spahis, sous les ordres du lieutenant-colonel Ridouel. Il est le 12 à Sebdou, où il rencontre un bataillon de zouaves destiné à la même colonne. Le général de Montauban arrive, escorté de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, et en prend le commandement.

Le lieutenant-colonel Ridouël reçoit l'ordre du général Péliissier, commandant la province d'Oran, de se rendre avec sa colonne à Aïn-Fekarine. Campée le 29 novembre à Taërziza, elle est surprise par la neige, qui devient si intense le lendemain à Ras-El-Ma, qu'on ne voit plus le

bois qui n'est qu'à 3 kilomètres du camp. Après un séjour forcé, on se dirige sur El-Hammam, El-Amra, Somma, et l'on arrive à Aïn-Fekarine, où la situation n'est pas brillante.

L'eau est salée et le bois se trouve dans l'Antar, à 10 ou 12 kilomètres du campement. Le but de cette colonne est de protéger les Hamyan et les Rezaïna, dont les cavaliers et les chameaux font partie de la colonne de Géryville, qui opère vers Laghouat sous les ordres du général Pélissier.

Au 30 décembre, la colonne reçoit l'ordre de se replier sur Daya en passant par Bouguern, Djarf-El-Rorab, Souïga, Melga-El-Srir et Msoulan. Le 6 janvier 1853, les troupes sont rentrées à Bel-Abbès.

Pendant l'année 1852, quelques changements avaient été apportés à l'uniforme. L'aigle française à ailes étendues avait remplacé la plaque du shako conservée depuis 1848 ; les grenades brodées en or et paillettes sont rétablies pour les officiers supérieurs, puis bientôt pour tous les officiers de l'état-major du régiment. Le drap bleu du bonnet de police est remplacé par du drap garance ; le bandeau et le turban sont en drap bleu. Les contre-épaulettes sont remplacées par des épauletttes franges et corps vertes, les deux tournantes en laine écarlate. Le 9 août, une troisième tournante placée au-dessus des deux autres est adoptée pour toute l'armée.

1853-1854. — Peu de chose à signaler en 1853.

Les compagnies qui ont occupé les centres de nouvelle création rentrent pendant les chaleurs à Bel-Abbès. Le 26 novembre, les deux compagnies d'élite du 3^e bataillon vont à Daya chercher la razzia faite par le capitaine Lacrochette dans le chott Gharbi, sur les Rezaïna-Gharaba et les Maïa dissidents.

Au mois de février 1854, le commandant Vilar avec le 1^{er} bataillon reçoit l'ordre de se rendre à Tlemcen et d'oc-

cuper les postes de Lalla-Maghrnia, de Garrouban et de Seb dou. Le 2 avril, ce bataillon va à Ain-Temouchent se mettre à la disposition du génie, pour être employé aux travaux de route.

Le 10 mai, une dépêche télégraphique annonce le départ du régiment pour l'Orient. A cette date, les compagnies sont ainsi disséminées : à Sidi-bel-Abbès, la 6^e compagnie du 1^{er} bataillon, 4 compagnies du 2^e, 4 compagnies du 3^e, et la section de discipline ; à Sidi-Amouche, 4 compagnies du 2^e bataillon ; à l'Oued-Mehedra, 4 compagnies du 3^e bataillon ; à Ain-Temouchent, tout le 1^{er} bataillon, sauf la 6^e compagnie ; à Sidi-Brahim, la 5^e compagnie du 2^e bataillon ; à Daya, la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon et la 5^e compagnie du 3^e bataillon ; à Boukanéfis, la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon ; à Sidi-Lhassem, la 3^e compagnie du 3^e bataillon ; à Oran, le petit dépôt et la 2^e compagnie du 2^e bataillon.

Au commencement de mai, arrive l'ordre de former deux bataillons de guerre destinés à faire partie de l'armée d'Orient, tandis que le 3^e bataillon, formant dépôt, ira tenir garnison à Gallipoli.

Le 24 mai, tout le régiment est réuni à Bel-Abbès, le 25 mai, le 3^e bataillon sous les ordres du commandant Nayral, part pour Saint-André où il arrive le 26. Il y est rejoint le 30 par le 1^{er} bataillon, commandant Vilar. Ces deux bataillons et l'état-major du régiment s'embarquent le 11 juin sur le *Napoléon*, à destination de Gallipoli.

Le 10 juin, le 2^e bataillon, commandant Ganez, quitte Bel-Abbès, s'embarque le 15 à Oran, il fait escale à Alger du 15 au 20. Le chef de bataillon, M. Ganez, entre à l'hôpital et est remplacé dans le commandement du bataillon par le capitaine Blandowski. Le 20 juin, le bataillon est transbordé sur le *Jean-Bart*, qui se dirige sur Philippeville où il embarque 400 hommes du 2^e étranger, puis il cingle sur Gallipoli le 22.

Avant le départ du régiment, le général Péliissier avait fait paraître l'ordre suivant :

Ordre de la division

(1^{er} régiment de la Légion étrangère), n° 19.

Au quartier général à Oran, le 22 mai 1854.

Officiers, Sous-Officiers et Soldats de la Légion étrangère,

Vous êtes appelés à l'honneur de faire partie de l'armée d'Orient.

Vous allez combattre pour la plus noble des causes, à côté de ces vieux régiments qui ont déjà partagé en Afrique vos fatigues et vos dangers. Vous vous montrerez toujours dignes de vos anciens compagnons d'armes et de la confiance de l'Empereur.

Pour moi, qui vous ai souvent conduits au feu dans nos luttes de la conquête, et qui depuis nombre d'années vous ai gardés sous mes ordres, j'ose me porter caution que vous ferez votre devoir. Les souvenirs de Milianah, de l'Oued-Ger, du Nador, et de tant d'autres actions de vigueur, vos courses dans le Sud, vos derniers combats de la frontière du Maroc, vous constituent des états de services auxquels vous serez jaloux d'ajouter plus d'une page glorieuse.

Si, en Turquie, il vous faut manier l'outil du travailleur tout en vous servant de vos armes, vous saurez encore montrer ce qu'on peut attendre de vous. Vous vous rappellerez les créations que la province d'Oran doit à vos mains victorieuses. A Sidi-bel-Abbès, vous avez fait d'un camp une ville florissante ; d'une solitude, un canton fertile, image de la France.

Les routes carrossables, les barrages, les ponts, les canaux d'irrigation, qui ont changé la face du pays, vous sont dus ; et c'est à vous que le colon reconnaissant saura reporter le mérite de ces grands travaux si dignes des Légions romaines.

Le Général de division

commandant la province d'Oran,

Signé : PÉLISSIER.

Pour copie conforme :

Le Sous-chef d'état-major,

Signé : POURCET.

LIVRE V

2^e RÉGIMENT DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE¹

CHAPITRE PREMIER

DE 1841 A 1844

1841. — Formation du régiment à Bône. — Colonne chez les Beni-Hamed et les Chiebata. — Colonne contre le marabout Zardoud. — Inspection du général d'Hautpoul — Emplacement des bataillons. — 1842. — Colonne Randon chez les Hamenchas. Djidjelli est attaquée pendant 4 jours par les Kabyles. — Attaque de Bougie par les Kabyles; le 2^e bataillon est envoyé à Bougie et défend vigoureusement la ville. — Emplacement des bataillons. — Inspection du général de Négrier. — 1843. — Colonne contre les M'zaia. — Le général Baraguey d'Hilliers remplace le général de Négrier. — Colonne contre les Zerdezas — Colonne contre le marabout Zardoud. — Le marabout est pris et fusillé. — Pacification de l'ouest de la province de Constantine. — Colonne dans l'Est contre les Hamenchas. — Nouvelles attaques contre Djidjelli. — Emplacement des bataillons. — Inspection du général de Fezensac.

Le 21 avril 1841, le 2^e régiment de la Légion étrangère est formé avec les 4^e et 5^e bataillons de l'ancienne Légion.

Le gouverneur de l'Algérie, général Bugeaud, prescrit d'opérer le tiercement de manière que les officiers les plus anciens ne se trouvent pas dans les premiers bataillons; toutefois les officiers espagnols, italiens, grecs et des autres États du Midi doivent faire partie du 2^e régiment, quelle que soit leur ancienneté. Celui-ci se forme à

1. Jusqu'à la fin de 1856 les 2 régiments portent le titre de 1^{er} et 2^e régiments de la Légion étrangère, et à partir de cette époque 1^{er} et 2^e régiments étrangers.

Bône, sous le commandement du colonel de Senilhes¹. La compagnie hors rang et les deux compagnies d'élite du 2^e bataillon sont organisées le 21 avril ; le 3^e bataillon et ses compagnies d'élite sont composés avec des hommes tirés des deux autres bataillons, à la date du 26 mai.

Le 21, aussitôt sa formation, le 1^{er} bataillon est envoyé à Djidjelli. Le 21 juin 1841, le 2^e bataillon fait partie d'une expédition commandée par le colonel de Senilhes et dirigée vers le cap de Fer pour châtier la tribu des Beni-Hamed, où avait été assassiné M. Alleaume, lieutenant de spahis, au moment où il allait avec 25 cavaliers accompagner le caïd Mohamed-Ben-Barbouki, chargé de percevoir l'impôt.

Les douars sont attaqués vivement par les tirailleurs. On s'empare d'un certain nombre de troupeaux, de plusieurs prisonniers qui sont ramenés à Bône, quelques coups de fusil sont tirés contre l'arrière-garde, mais les Arabes ne suivent pas. Le bataillon a trois hommes tués. Cette expédition était d'autant plus nécessaire, qu'il s'agissait d'assurer la sécurité des relations entre Philippeville et Bône, relations qui ne pouvaient toujours avoir lieu par mer. La colonne rentre le 26 juin à Bône.

L'été se passe tranquillement, mais à la fin d'août la tribu dissidente des Chiebaa, campée au sud-ouest du cercle de la Calle, pousse jusque sur l'Oued-Namoussa et vient razzier les Merdès ; dès le 15 septembre, une expédition est organisée sous les ordres du colonel de Senilhes, elle comprend le 3^e bataillon, qui va faire ses premières armes, et une *compagnie turque* ; ces troupes s'embarquent sur la corvette *l'Émulation* et le bateau à vapeur *le Brazier*.

La colonne remonte l'Oued-Namoussa et pénètre brusquement chez les Chiebaa, la razzia réussit. Les pertes des Arabes sont sérieuses, on leur enlève 300 bœufs et 600 moutons, la tribu demande l'aman qui lui est accordé.

1. Mis dans le cadre de réserve comme général de brigade.

La colonne rentre à Bône. Dans les montagnes de l'Ed-dough, situées à l'ouest de Bône, où avait eu lieu déjà l'expédition de juin, les Kabyles se soulèvent et se rassemblent en armes, ils sont poussés à la révolte par le marabout Si-Zardoud, fauteur de l'assassinat de M. Alleaume, qui est encore armé du fusil et des pistolets de cet officier.

Le 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant Lafont de Villiers¹, tente une expédition dans les montagnes. L'opération est bien conduite, les Kabyles veulent résister, mais ils sont attaqués à la baïonnette et tournés en même temps, ils se dispersent en laissant sept morts sur le terrain. Mais leur dispersion n'est qu'apparente : quatre jours après, le 19 septembre, une bande de 400 Arabes vient attaquer le blockhaus de la Fontaine, à l'ouest de Bône, défendu vigoureusement par le capitaine Jeuslin de Villiers, une nouvelle colonne est envoyée dans les montagnes, les troupeaux sont enlevés, les arbres fruitiers coupés, les récoltes ravagées. Cette leçon porte ses fruits, et les Kabyles se tiennent tranquilles. Le capitaine Jeuslin de Villiers et deux hommes sont blessés. Le caporal Medeville est cité à l'ordre de la division pour avoir sauvé son capitaine, en tuant un Kabyle qui allait tirer à bout portant sur cet officier.

Le général d'Hautpoul passe l'inspection générale. L'effectif du régiment est de 2,238 hommes. Les 2^e et 3^e bataillons, le dépôt, la section de discipline et les convalescents sont à Bône, le 1^{er} bataillon a Djidjelli.

Le général fait les remarques suivantes :

Le régiment est nouvellement formé, le service laisse à désirer, il n'y a pas encore d'esprit de corps; il faudra même longtemps avant de réunir dans une même pensée d'existence militaire tous les officiers et soldats. La discipline réglementaire est insuffisante. Il faudrait une règle plus sévère, une vigilance plus suivie et une

1. Mort général de division.

plus grande énergie de la part des gradés. Le corps a pris part à quelques expéditions, il a très bien marché. La constitution de quelques hommes est trop faible pour supporter les fatigues de la guerre. L'état sanitaire est satisfaisant. Le pain coûte 0 fr. 375, la viande 0 fr. 40 c. le kilogramme. La coiffure est en très mauvais état, elle est de formes et de nuances diverses; 3 trimestres sont en retard pour les hommes venant du bataillon formé avec les débris d'Espagne et nommé bataillon espagnol (l'ancien 5^e bataillon devenu 2^e).

1842. — Les soldats sont employés pendant l'hiver de 1842 à tracer des routes autour de la ville de Bône. Mais au printemps, des compétitions pour le commandement s'élèvent chez les Hamenchas, puissante confédération qui occupe l'est de la subdivision de Bône.

Deux grands chefs se disputent le pouvoir sur ces populations; l'un d'eux, nommé Hassenaoui, est notre ennemi acharné, il est soutenu par l'ancien bey de Constantine. L'autre, Reski, appelle notre intervention. Le général de Négrier¹ veut en finir avec Hassenaoui; le général Randon² se porte en mai à Guelma, avec une colonne forte de 1,800 hommes, dont font partie les six compagnies d'élite du 2^e étranger, sous les ordres du colonel. Le général va établir son camp à Aïn-Souda, au sud-ouest de Guelma, la marche ne se fait pas sans combat, les Arabes dirigent une vive fusillade sur la colonne.

Du point d'Aïn-Souda, le général fait rayonner ses bataillons pour razzier les Ouled-Ham qui se montrent les plus hostiles, et qui ont donné asile à 29 déserteurs de la Légion.

Les 3 et 4 mai, cette tribu est poussée vigoureusement, c'est en vain que ses douars cherchent un refuge dans la forêt, les troupeaux et bon nombre de tentes sont pris.

Le 14 mai, un détachement composé de zouaves, de légionnaires et de tirailleurs, est envoyé pour razzier un douar

1. Assassiné à Paris en 1848.

2. Mort maréchal de France.

assez éloigné ; après une marche forcée, 2,500 moutons et 350 bœufs sont enlevés et ramenés par le lieutenant Collineau¹ ; mais 200 zouaves et soldats du 2^e régiment de la Légion étrangère, qui se trouvent isolés du détachement, après avoir pénétré dans les douars et avoir tenté d'y mettre le désordre, sont attaqués par les contingents de huit tribus.

Ces braves soldats soutiennent pendant quatre heures un combat acharné contre 1,000 fantassins et 500 cavaliers ; cernés de tous côtés, ils prennent position sur le bord d'un fossé et repoussent cette nuée d'Arabes par des feux à bout portant et des charges à la baïonnette ; ils donnent ainsi aux troupes du camp le temps de venir les dégager. Le lieutenant Collineau, le chirurgien-major Okeszecker, le sergent Acasso sont cités à l'ordre pour leur belle conduite.

En raison des difficultés qu'il éprouve pour maintenir son camp à Ain-Souda avec aussi peu de monde, le général se décide à rentrer à Guelma, le 15 mai. De petites colonnes rayonnent dans les cercles de Bône et de la Calle ; le 15 juin, les troupes regagnent leurs cantonnements.

Le 20 mai, à une heure du soir, Djidjelli a ses avant-postes attaqués par 1,000 Kabyles sous les ordres du cheik Abd-el-Ariba. Une compagnie indigène, soutenue par la compagnie de grenadiers de la Légion, repousse l'ennemi. Le sergent-major Seitz, de la compagnie de grenadiers, est tué d'une balle à la poitrine ; il n'y a pas d'autres pertes.

Le 30 mai, 2,000 Kabyles renouvellent leurs attaques contre la ligne de défense de Djidjelli, depuis le fort Duquesne jusqu'au fort Ferdinand. Le 1^{er} bataillon qui compose la garnison est porté en avant, l'ennemi est repoussé avec pertes ; il laisse 20 morts sur le terrain, la garnison a un homme tué et cinq blessés.

1. Mort en Chine, général de division.

Le 31 mai, 200 Kabyles attaquent de nouveau les avant-postes, les 3 et 4 juin, 4,000 Kabyles recommencent leurs attaques, leur feu commencé à 5 heures du matin ne se termine qu'à 3 heures du soir, les pertes de l'ennemi sont tellement considérables, qu'il n'ose pas se porter à l'assaut. Le commandant supérieur cite comme s'étant particulièrement distingués le capitaine Beurmann, commandant le 1^{er} bataillon, et le sous-lieutenant Bertrand.

Le 8 juillet, à 11 heures du matin, 1,500 Kabyles réunis au marché de Sbiria viennent attaquer les forts Vallée et Duquesne. Une compagnie de la Légion suffit pour les disperser.

Dès le 1^{er} janvier, le 2^e bataillon est désigné pour aller tenir garnison à Bougie. Le 25 août 1842, 5,000 fantassins et 600 cavaliers se portent sur les forts et les blockhaus qui entourent la ville. Le blockhaus du Fossé est assailli pendant deux heures par 800 à 900 hommes ; le sergent Passeriau, qui le commande, maintient ses hommes ; ceux-ci ménagent leur feu et ne tirent qu'à coup sûr ; plusieurs fois les Kabyles s'efforcent d'emboucher les créneaux, d'arracher les fusils des défenseurs. Une sortie faite à propos les repousse définitivement. L'ennemi a 120 tués.

Le commandant supérieur cite à l'ordre MM. Pouget, commandant le fort Clauzel, le sergent Passeriau, le lieutenant Ripoll, commandant le fort Salomon, et M. Joubert, qui, avec un détachement de 60 hommes, est allé ravitailler en cartouches le blockhaus du Fossé.

Au moment de l'inspection générale passée par M. le général de Négrier, le régiment est réparti ainsi qu'il suit :

État-major, 1^{er} bataillon, discipline et convalescents à Bône ; 2^e bataillon à Bougie ; 3^e bataillon à Djidjelli ; il constate :

Que le service est fait régulièrement, il y a de grands progrès

depuis la dernière inspection, l'esprit de corps laisse à désirer. il n'y a pas d'union entre les officiers ; les sous-officiers se montrent indisciplinés.

Les moyens de répression réglementaires sont insuffisants pour les hommes et point assez sévères. De là le grand nombre de punitions.

Les marches militaires sont remplacées par des expéditions. Les grenadiers sont de beaux hommes « Allemands », les voltigeurs sont composés d' « Espagnols et d'Italiens » ; il y a beaucoup de malades à Djidjelli, la mortalité est cependant assez faible, mais il y a beaucoup de convalescents condamnés au repos pendant longtemps ; la coiffure laisse à désirer. Les cartouchières du corps sont disgracieuses et très incommodes, elles gênent tous les mouvements qui se font près du corps. Les cartouchières à coffret mobile données aux autres corps sont infiniment préférables. L'administration et la comptabilité se relèvent peu à peu.

1843. — Les Kabyles continuent à cerner la ville de Bougie, les villages arabes environnant la place sont d'accord avec eux ; une sortie forte de 250 hommes est dirigée contre le village de Guesmera, de la tribu de M'Zaïa ; après quelques coups de fusil, le village est enlevé ; pendant le combat, M. le lieutenant Blanchard reçoit une balle à l'épaule, il n'en reste pas moins à la tête de sa compagnie. On razzie les moutons, on emmène le cheik du village et sa famille.

Pendant la retraite, l'arrière-garde est harcelée par les montagnards. Sont cités à l'ordre : le voltigeur Vandenberg, qui tue un Kabyle au moment où celui-ci portait un coup de yatagan à son capitaine, et le voltigeur Dowetzi, qui tue au deuxième coup de fusil l'Arabe qui a blessé M. Blanchard.

Le 15 février, une autre sortie de nuit est faite contre le village d'Erza, qui veut faire défection. Le village est cerné et enlevé, des otages sont emmenés ; mais à peine le détachement s'est-il mis en retraite, que l'ennemi fait des tentatives désespérées pour enlever les prisonniers.

Nous avons un tué et 15 blessés. Quelques jours plus tard, une autre sortie est faite ; elle nous coûte 6 blessés,

mais les Kabyles des environs de Bougie finissent par se tenir tranquilles.

Dans ces deux affaires, MM. les capitaines de Saint-Allais, de Villiers, le lieutenant Collineau, l'adjutant Fisler et le voltigeur Vanderberg, blessés, sont cités à l'ordre.

Le général Baraguey d'Hilliers ¹ remplace, à Constantine, M. le général de Négrier; celui-ci emporte les regrets de toutes les troupes et même des Arabes, qu'il menait avec bienveillance, mais aussi avec vigueur.

Le marabout Si-Zardoud, qui avait lutté contre nous pendant les deux années précédentes, est abandonné des Kabyles de Collo, par suite du meurtre qu'il a commis sur un des personnages les plus influents de ces tribus. Il se jette alors dans les montagnes, entre Philippeville et Bône, et soulève les Zerdezas, populations placées à l'ouest du cercle de Guelma, qui, du reste, ont l'habitude d'attaquer fréquemment nos postes et de piller nos convois.

Pour les réduire, le général Baraguey d'Hilliers forme trois colonnes : une venant de Bône, dont fait partie le 1^{er} bataillon du 2^e Étranger; une partant de Philippeville, et une autre sous les ordres du général lui-même, partant de Constantine; toutes les trois ont pour point de direction Souk-el-Sebt.

Les colonnes ont reçu l'ordre de se mettre en route le 5 février; mais le temps est tellement épouvantable qu'elles doivent rejoindre leurs garnisons. Le 13 février, elles repartent; les populations se dérobent devant elles, mais elles tombent d'une colonne sur l'autre. La colonne de Bône a chassé devant elle les tribus, qui sont acculées dans les gorges d'El-Moiser, où elles se trouvent cernées. Les opérations amènent la soumission presque immédiate du pays des Zerdezas, qui est aussitôt organisé.

1. Mort maréchal de France.

Le 22 février, les colonnes rentrent, prennent des vivres et se portent de nouveau dans les montagnes de l'Ed-dough, où se sont réfugiés Si-Zardoud, sa famille et ses partisans.

Les colonnes s'installent au milieu des montagnes. Les bataillons, sans sacs, avec la cavalerie, sont lancés dans toutes les directions et frappent sans relâche.

Le 3 mai, le marabout vendu par son khodja (secrétaire), est pris et fusillé par un détachement de la colonne de Philippeville commandé par le commandant de Montagnac¹.

On séjourne encore quelques jours dans le pays, mais le temps redevient affreux, les torrents débordent, et ce n'est qu'au prix des plus grandes difficultés que le 1^{er} bataillon parvient à rejoindre Bône, après avoir dans la même journée passé six torrents impétueux, grossis par les pluies.

Les résultats politiques obtenus par cette colonne sont immenses dans le pays, qui dès lors n'a plus bougé. Ayant assuré l'autorité française à l'ouest de la province, le général Baraguey d'Hilliers s'occupe de l'est qui est encore à peu près inconnu.

L'expédition du général Randon, en 1842, malgré les razzias qu'il avait faites, avait été un insuccès ; l'autorité et l'audace de Hassenaoui s'étaient accrues.

Fidèle à sa tactique, le général se décide à aborder le pays des Hamenchas en trois colonnes.

Une partant de Constantine, sous les ordres du général, forte de 3,600 hommes ; une partant de Guelma, sous les ordres du colonel Herbillon, forte de 2,200 hommes, et la 3^e partant de Bône, sous les ordres du colonel de Senilhes, forte de trois bataillons d'infanterie, parmi lesquels se trouve le 1^{er} bataillon du régiment, un escadron de cavalerie et une section d'artillerie.

1. Tué à Sidi-Brahim.

Le plan du général est d'attirer vers l'ouest l'attention de Hassenaoui, pendant que le colonel de Senilhes, descendant rapidement vers le sud, doit se porter sur Soukharras, pour couper à l'ennemi sa retraite en Tunisie.

Ce plan réussit en partie ; Hassenaoui se porte franchement contre les colonnes de l'ouest ; pendant ce temps, le colonel de Senilhes, traversant le pays des Merdès, remonte par la Cheffia, la Thiebana et les Beni-Messaoud, et arrive le 25 mai à Soukharras, qu'Hassenaoui, avec ses douars et ses troupeaux, avait quitté deux heures auparavant.

La marche du colonel avait été retardée par une attaque, qu'avaient tentée les Arabes. Au nombre de 700 à 800, flanqués par de nombreux cavaliers, ils avaient pris position dans un col difficile que devait franchir la colonne. Le bataillon du 2^e étranger, sous les ordres du commandant Lafont de Villiers, est désigné pour aborder l'ennemi ; le commandant maintient les Arabes sur son front pendant que trois compagnies filent dans un ravin, font à gauche brusquement et se portent à l'assaut.

L'ennemi étonné recule ; il n'a voulu du reste que faire une démonstration pour donner à ses douars et à ses troupeaux le temps de s'enfuir.

Les tribus récalcitrantes se réfugient sur le territoire tunisien, dans la plaine de Darmela. La cavalerie les suit sans relâche, elle est appuyée de très près par les trois compagnies d'élite, mais des populations tunisiennes sont raziées comme les autres ; cette erreur amène une grave question diplomatique.

Les trois colonnes s'installent dans le pays et ruinent peu à peu les récoltes. Le 10 et le 16 juin, les colonnes de Bône et de Guelma ont de légers engagements dans le djebel Frino, où se sont réfugiées diverses tribus, et les amènent à résipiscence. Le pays est organisé, un caïd est investi par nous du commandement des Hamenchas ; mais une petite colonne, sous les ordres du lieutenant-colonel

de Mac-Mahon, est laissée à Soukharras pour lui donner le temps de se constituer une *smalah* capable de le faire respecter.

Le 1^{er} août, le bataillon rentre à Bône ; le commandant Lafont de Villiers, les capitaines Meyer, Gancz et Souville, l'adjutant sous-officier Dogier, le sergent-major Hauer, blessé, le sergent-major Legoupil, les voltigeurs Schmitt et Sainzas, sont cités à l'ordre de la division pour leur vigueur et leur entrain.

Le lundi 29 mai, le 2^e bataillon, en garnison à Bougie, fait, avec les autres troupes de la garnison, une sortie pour repousser les Kabyles qui occupent le marabout de Sidi-ben-Ahmeur : le marabout est enlevé. Le commandant supérieur cite à l'ordre : le capitaine adjudant-major de Clonard¹, qui a pris la direction des tirailleurs de la colonne de droite ; le capitaine Jeuslin de Villiers, qui a rivalisé d'entrain et de bravoure avec le capitaine de Clonard, et qui est entré le deuxième dans le marabout, où l'avait précédé le brave sergent-major Gautier, de la 1^{re} compagnie, qui a fait preuve d'un grand courage ; le capitaine Carteron, qui commandait le bataillon, et qui a montré de la valeur, du sang-froid et de l'intelligence ; M. Ligiard, sous-aide-major, qui a pansé les blessés sur le champ de bataille et sur la ligne même la plus avancée des tirailleurs ; Lambert, fourrier de voltigeurs, remarquable par son sang-froid et sa bravoure ; Corta, fusilier de la 6^e compagnie, blessé ; Gomez, voltigeur, blessé ; Carbonnel, fusilier de la 2^e compagnie, qui a forcé trois Kabyles à abandonner deux de leurs blessés qu'ils emportaient, et aidé d'un de ses camarades, a rapporté les têtes des deux blessés.

A Djidjelli, où se trouve détaché le 3^e bataillon depuis le 1^{er} janvier, la situation est toujours tendue. Les Kabyles harcèlent les avant-postes tous les jours ; le 6 juin, conduits

1. Depuis, général de brigade.

par un nouveau marabout, qui se dit frère de Sidi-Zardoud, ils attaquent sur toute la ligne et cherchent à se faire jour pour pénétrer jusque dans la ville ; les huit compagnies du 3^e bataillon sont mises en action, mais, placées derrière des positions retranchées, leur pertes (14 hommes) sont infiniment moins considérables que celles de l'ennemi, qui est obligé de se replier. De nombreuses citations sont faites. Une chose digne de remarque, c'est qu'une compagnie auxiliaire, formée de fantassins arabes, combat côte à côte avec la Légion.

Le 12 juin, vers 6 heures du matin, la ville est de nouveau attaquée par 3,000 Kabyles, qui sont repoussés par les feux de la garnison ; ils éprouvent des pertes sérieuses. Le commandant supérieur cite à l'ordre : MM. Petit de la Haye, chef de bataillon, le capitaine adjudant-major Espinasse, les capitaines Joly, Jaubert, Nyko, de Mango, Chaumeil, les lieutenants Domcelin, Ducorret, Tranchot, Meylan, Bernelle, Paris, plus vingt-deux sous-officiers et soldats, parmi lesquels neuf blessés.

Au moment de l'inspection générale passée par M. le général de Fesenzac, l'effectif est de 2,332 hommes. L'état-major, le 1^{er} bataillon, les disciplinaires et les convalescents sont à Bône, le 2^e bataillon à Bougie, le 3^e bataillon à Djidjelli.

Le général relève les points suivants :

A défaut d'esprit de corps, il y a un excellent esprit militaire. Il faudrait des moyens de répression autres que ceux prévus par le règlement.

Il y a deux espèces d'hommes : 1^o du Midi, presque tous Espagnols, petits de taille mais vigoureux, appropriés aux climats chauds ; 2^o du Nord, en général Allemands, en apparence plus forts, mais supportant moins bien l'influence du climat. Beaucoup de réformes sont prononcées pour défaut de taille ou infirmités contractées avant l'arrivée au corps. Trop de Français sont admis sous de faux noms étrangers. Les dimensions des casquettes sont trop étroites pour les hommes du Nord. Il y a soupe quatre fois par semaine matin et soir ; les trois autres jours, le repas du soir se compose de légumes.

CHAPITRE II

DE 1844 A 1848.

1844. — Colonne du duc d'Aumale. — Prise de Biskra. — Colonne dans l'Aurès chez les Beni-Salah. — Le régiment reçoit son drapeau. — Inspection du duc d'Aumale — 1845. Le général Bedeau remplace le duc d'Aumale. — Nouvelles expéditions dans l'Aurès. — Colonne du général Randon sur Tebessa. — Inspection du général Bedeau. — 1846. — Colonne dans le Hodna et chez les Beni-Mimoum. — Expédition chez les Nemenchas. — Convoi de blessés massacrés par leur escorte. Représailles exercées contre les assassins. — Surprise tentée par Hassenaoui. — Pacification des Nemenchas. — 1847. — Colonne de Kabylie. — Colonne du maréchal Bugeaud à Bougie. — Expédition du colonel de Senilhes sur la frontière tunisienne. — Le colonel de Senilhes est nommé général de brigade et remplacé par le colonel Canrobert.

1844. — A cette date, tout le Tell de la province de Constantine est soumis, sauf la Kabylie. Dans le sud, dans la région comprise entre les Zibans et le Hodna, les tribus nomades obéissent à un lieutenant d'Abd-el-Kader, qui a même établi une garnison de réguliers dans l'oasis de Biskra, que l'on regarde comme la clef du sud.

Une colonne forte de 5 bataillons de 500 hommes, de 600 cavaliers, de 2 sections de montagne, 2 obusiers de 12 et d'une compagnie du génie, est placée sous les ordres du duc d'Aumale, commandant la province et est dirigée vers le sud. Elle a pour but de chasser des Zibans, le khalifat d'Abd-el-Kader. Une autre colonne d'observation est placée dans le Hodna pour appuyer ces opérations et couvrir sa ligne de communication. Les compagnies d'élite des 2^e et 3^e bataillons quittent Bône, le 7 février; celles du 1^{er} bataillon le 11, elles vont à Constantine former un bataillon d'élite destiné à faire partie de la colonne du duc d'Aumale. Le 23 février, la colonne est à Batna, à

côté des ruines de Lambessa ; on y organise des magasins et un hôpital, et on y laisse une garnison solide. La colonne reprend sa marche sur Biskra, où elle entre le 4 mars, sans coup férir.

Le kalifat d'Abd-el-Kader avec ses troupes avait abandonné la ville 5 jours auparavant et s'était jeté dans les Zibans, cherchant à entraîner avec lui toutes les populations de cette contrée ; il occupe le petit ksar de Mechoumech avec 200 soldats réguliers et 2,000 à 3,000 Kabyles. Le duc d'Aumale, avec 3 bataillons du 2^e de ligne, du 2^e étranger et des tirailleurs algériens, 400 chevaux et 2 pièces de montagne, se porte contre ce rassemblement.

Le ksar, qui est fortifié, est construit sur une montagne déboisée, dont les flancs sont à pic et sur laquelle on remarque un bordj et deux petits ouvrages ; le fond de la vallée est occupé par une oasis de palmiers protégée par deux mamelons défendus par de nombreux groupes d'Arabes.

Les mamelons de l'oasis sont enlevés assez rapidement ; le 2^e de ligne réussit à pénétrer dans le ksar. Il reste à enlever le bordj situé sur une crête fort étroite au-dessus de la gorge de l'Oued-el-Abiod, que suivent le bataillon de la Légion étrangère et la cavalerie.

Un petit plateau où se trouvent des forts de moindre importance est enlevé et occupé par la Légion étrangère et l'artillerie. Quelques obus lancés heureusement tuent ou blessent une partie des défenseurs et favorisent le mouvement du commandant de Chabrière¹ qui, avec 2 compagnies, gravit, malgré le feu très vif dirigé sur lui de toutes parts, les rochers pour tourner le bordj.

Pour contenir les Arabes qui gênent l'attaque du bordj, le commandant de Chabrière a détaché sur la droite une compagnie de grenadiers, qui chemine avec succès vers la crête supérieure de la montagne.

1. Tué comme colonel du 2^e étranger à Magenta.

Les réguliers d'Abd-el-Kader accourent pour la défense, ils font pleuvoir sur les grenadiers une grêle de balles et roulent sur eux des quartiers de rochers. D'énormes difficultés de terrain arrêtent l'élan des grenadiers ; le capitaine Meyer est blessé d'une balle au bras, mais n'en conserve pas moins le commandement de sa compagnie ; il la maintient pendant plus d'une heure dans cette position difficile ; il repousse une charge des réguliers et est de nouveau atteint d'une pierre au bras.

Les officiers et les sous-officiers qui cherchent à s'ouvrir un passage sont les premiers atteints. Une lutte corps à corps s'engage ; écrasés par le nombre, les grenadiers vont rouler dans le ravin, lorsque les compagnies qui ont enlevé le bordj arrivent à leur aide, tandis que les tirailleurs indigènes essaient de tourner la position par la droite, la charge est battue et les dernières hauteurs sont enlevées à la baïonnette. Le capitaine adjudant-major Espinasse, arrivé le premier au sommet de la crête, reçoit deux coups de feu ; il tâche de se maintenir sur le plateau avec les grenadiers et reçoit deux autres coups de feu. A côté du capitaine, le sergent-major Legoupil est tué et le grenadier Cantal, âgé de 50, ans blessé ; en outre, 10 sous-officiers et soldats sont blessés de coups de feu, et 14 avec des pierres.

Comme il ne fallait pas laisser cette résistance impunie, la colonne pénètre dans le massif de l'Aurès, elle razzie et brûle quelques villages, coupe les moissons et les arbres. Elle y séjourne deux mois ; le 29 mai, les compagnies regagnent leurs garnisons.

D'autres opérations ont lieu en même temps dans le nord de la province. Les 6 compagnies du centre du 2^e bataillon et les 5^e et 6^e compagnies du 3^e bataillon, venant de Bône, quittent Guelma, le 17 avril, pour faire partie de la colonne de Bône, chargée de faire rentrer dans le devoir une fraction des Beni-Salah, qui refuse de payer l'impôt, et pour fixer nos frontières avec la Tunisie ; le tracé est

exécuté de Tebessa au djebel Frino. On écarte ainsi une cause de conflits perpétuels. Le général ne néglige pas les dissidents, qui sont poursuivis jusque vers Tebessa et razziés ; les compagnies du 2^e régiment, dont l'effectif est de 762 hommes, touchent 1,808 fr. 92 c. de part de prise.

Au mois d'octobre, la garnison de Guelma, dont fait partie le 3^e bataillon du régiment, pousse encore une pointe chez les Ouled-Harid qui ont expulsé leur caïd et ont repoussé les cavaliers du bureau arabe.

A la suite de la belle conduite des compagnies d'élite à Biskra et dans l'Aurès, le duc d'Aumale demanda et obtint du roi Louis-Philippe, par ordonnance du 11 septembre 1844, un drapeau pour le 2^e régiment de la Légion étrangère ; ce drapeau est orné d'un coq et d'une cravate tricolore.

Le duc d'Aumale passe l'inspection générale, ses observations sont très flatteuses :

Le service est fait avec une régularité et une précision très remarquables. L'esprit de corps s'est développé sous l'impulsion toute militaire de M. le lieutenant-colonel de Mac-Mahon ; il a pris une excellente direction. Belle discipline ; le colonel est en congé depuis plus d'un an. Les reconnaissances sont pratiquées en présence de l'ennemi ; il y a au régiment deux classes d'hommes : 1^o les Espagnols, qui ont la sobriété, le courage pour supporter la fatigue, et l'élan individuel ; 2^o les Allemands ou hommes du Nord, de belle taille, mais supportant mal les chaleurs du climat, les fatigues des expéditions et les privations qui en résultent ; ils sont aussi solides au feu les uns que les autres. Le versement est de 0 fr. 18 c. à l'ordinaire et de 0 fr. 15 c. en expédition. Les pensions des officiers sont de 80 fr., 65 fr. et 50 fr. ; les aliments sont sains et abondants, les légumes fournis par les jardins de Bône, Guelma et La Calle.

1845. — Aussitôt l'inspection générale terminée, le duc d'Aumale est remplacé dans le commandement de la province par le général Bedeau. Peu de temps après son installation, celui-ci pense à pacifier le pâtre montagnoux de l'Aurès, où des tribus guerrières insultent constamment

le poste intermédiaire de Batna, assassinent les courriers et attaquent les petits convois allant à Biskra.

La colonne comprend 6 bataillons d'infanterie, 4 escadrons de cavalerie et 5 pièces de montagne. Une ambulance permanente est organisée au camp de Batna, où l'on réunit 300,000 rations et de l'orge pour un mois.

Le 1^{er} mai, les troupes se mettent en marche, traversent la première des chaînes de l'Aurès; le 3 mai, des Kabyles, au nombre de 2,500, barrent le col de Fartas, dans le djebel Achra; le convoi est massé et confié à la garde de 3 bataillons, dont fait partie celui du 2^e étranger, sous les ordres du lieutenant-colonel de Mac-Mahon; le reste de la colonne attaque l'ennemi et le refoule; le convoi rejoint les troupes sur l'Oued-Addada.

Le lendemain, le camp est installé à Médina, point central de l'Aurès, où le général fait construire une redoute pour y déposer ses approvisionnements; les relais de travailleurs sont relevés toutes les deux heures pour activer le travail.

Le 7 mai, la colonne se dirige vers l'est et le lendemain, rencontre de forts partis kabyles, près du village de Mel-lagou; le bataillon de la Légion étrangère, sous les ordres du lieutenant-colonel de Mac-Mahon, est dirigé par le général Levasseur, commandant la 1^{re} brigade, contre les défenseurs du village de El-Abid et accule les fuyards à la montagne; la Légion se tourne ensuite contre le village d'Aich-Kadhi et y fait 45 prisonniers; l'ennemi fuit de tous côtés, mais le pays est tellement difficile que l'on ne peut l'atteindre. Les pertes de la colonne sont de 5 tués et de 20 blessés.

Des sorties sans sacs sont faites dans les montagnes, de manière à amener peu à peu la soumission des dissidents; le 20 et le 21 juin, le bataillon étranger est engagé près du village d'Aydooussa, que l'on brûle pour punir les habitants d'avoir été les premiers instigateurs de la révolte.

Les troupes descendent la vallée de l'Oued-Abdi ; pendant cette marche, le bataillon coopère à l'attaque du village de Tamga. Toutes les tribus demandent l'aman.

L'expédition est terminée ; les pertes n'ont pas été considérables, mais les troupes, appelées à parcourir des montagnes élevées et difficiles pendant les chaleurs de l'été, ont éprouvé de vives souffrances et fait preuve d'une grande constance. Le capitaine Luscher et le sergent-major Malberti sont cités à l'ordre pour leur belle conduite pendant cette colonne.

Le 20 juillet, le 3^e bataillon rentre à Constantine et le 1^{er} août à Bône.

Pendant ces opérations, une autre colonne, sous les ordres du général Randon, commandant la subdivision, quitte Bône le 8 juin, reconnaît la frontière de Tunis et pousse jusqu'à Tebessa ; le 2^e bataillon, les 1^{re} et 2^e compagnies et les voltigeurs du 1^{er} bataillon, à l'effectif de 733 hommes, en font partie ; ils rentrent à Bône le 1^{er} juillet.

Les compagnies à peine rentrées des colonnes, se présentent à l'inspection générale, qui est passée par le général Bedeau ; l'effectif est de 3,285 hommes, l'état-major, le dépôt, la section de discipline et les convalescents sont à Bône ; le 1^{er} bataillon à Guelma et à Hammam-Berdah ; le 2^e bataillon à La Calle et au Ruisseau-d'Or ; le 3^e bataillon à Bône et à Guelma.

Le service est fait avec zèle et entrain. L'esprit de corps est au niveau des autres régiments. Il y a beaucoup de punitions, mais sans sortir des limites imposées par les règlements. L'instruction militaire générale est en progrès. Les Espagnols sont bons et solides soldats, ils sont même supérieurs, pour l'Algérie, aux Belges, aux Hollandais et aux Allemands ; ceux qui valent le moins, sont les Italiens. Il faudrait trouver un moyen pour déraciner le penchant à l'ivrognerie, à la désertion, et surtout à la vente des effets. Remarquable régiment pour sa bonne et belle tenue.

1846. — Les tribus de la plaine du Hodna jusqu'à

Bou-Saada paraissent hésitantes et paient difficilement l'impôt. Pour assurer leur soumission, une tournée en forces de ce côté devient nécessaire. Le 1^{er} bataillon (sauf la 1^{re} compagnie), à l'effectif de 19 officiers et 440 hommes, sous les ordres de M. le lieutenant-colonel d'Autemarre ¹, fait partie de la colonne commandée par M. le général d'Arbouville. Partie de Guelma le 2 février, la colonne se dirige sur Sétif qu'elle quitte le 18 mars, traverse le 23 la plaine de Hodna, puis le pays des Ouled-Nail. Elle arrive le 10 avril à Bou-Saada, achève de pacifier le pays et de faire payer les amendes aux tribus ; les Ouled-Aïssa seuls s'y refusent et appuient vers Djelfa et Laghouat.

L'expédition est terminée, mais le 1^{er} bataillon, au lieu de rejoindre sa garnison, est dirigé sur Sétif et de là au camp d'observation placé sur les pentes du Djebel-Mégris. La présence de cette colonne est nécessitée par le soulèvement des tribus du Sahel, poussées par les prédications du shérif Muley-Ould-Mohamed.

Le colonel Eynard, commandant la subdivision de Sétif, a le commandement des troupes.

Le 1^{er} juin, le colonel porte son camp au djebel Chelkan et y fait séjour, l'ennemi est signalé vers le nord. Le 7 juin, les tirailleurs indigènes et le 1^{er} bataillon du 2^e étranger, avec toute la cavalerie sous les ordres du lieutenant-colonel d'Autemarre, sont désignés pour aller pousser une reconnaissance dans les ravins escarpés des Ouled-Amar-ben-Ahmed. L'ennemi est trouvé en forces et se défend vigoureusement sur ces rochers ; le bataillon revient avec 2 tués, dont 1 officier et 17 blessés ².

1. Mort général de division.

2. M. le colonel d'Autemarre cite comme s'étant distingués dans ce combat : MM. le chef de bataillon Lafont de Villiers, le capitaine Collineau qui, quoique blessé, n'a pas voulu quitter sa compagnie ; le capitaine Martínez, le capitaine adjudant-major Jeuslin de Villiers, le sergent-major Escazeaux, des grenadiers, le sergent-fourrier Hersant, le caporal Clément, des grenadiers, qui a continué à combattre malgré sa blessure, le voltigeur Ernaudez ; les voltigeurs Nitral et Maurice, le grenadier Ponteur, blessés tous les trois.

Le surlendemain, le colonel laisse pour garder le camp 50 hommes par bataillon et 50 hussards, puis il se porte avec toutes les forces disponibles en avant de Téniet-el-Souk, pour donner une vigoureuse leçon aux Kabyles; ceux-ci, postés sur des crêtes abruptes, attendent nos tirailleurs de pied ferme; leur résistance force les troupes à les attaquer à trois reprises différentes, ils sont enfin mis en fuite. Le 1^{er} bataillon a encore 1 tué et 13 blessés.

Le 18 juin, le 19^e est engagé avec les Ouled-Mimoun; le 2^e étranger, qui a appuyé le mouvement, est chargé de l'arrière-garde. Le combat dure une heure; les compagnies prennent position sur les hauteurs voisines et se retirent sans se laisser entamer.

Quelques jours après, une nouvelle sortie est tentée dans le djebel Yacoub, contre les Ouled-Mimoun; le bataillon se trouve engagé sur une crête aiguë, dominée par des hauteurs voisines où les Kabyles ont pris position; en peu de temps, il a 1 homme tué et 24 blessés. Pendant cette démonstration, on coupe les arbres fruitiers, on détruit les récoltes, brûle les villages, les Kabyles finissent par demander l'aman, qui leur est accordé¹. Le 21 juillet, la colonne, très affaiblie, rentre à Sétif et le 1^{er} bataillon rejoint Bône le 8 août.

Dans l'est de la province, le pays est tranquille et florissant, mais un point noir se lève à l'horizon. Un chérif sorti des montagnes de Tunisie vient prêcher l'insurrection dans nos tribus et excite les Nemenchas insoumis à la guerre sainte. Il devient urgent de parcourir le pays

1. Le colonel Eynard, commandant la colonne, cite à l'ordre: le lieutenant-colonel d'Autemarre, le chef de bataillon Lafont de Villiers, le capitaine adjudant-major Jeuslin de Villiers, le chirurgien aide-major Aidzeck, le sergent-major de voltigeurs Haner, tombé au pouvoir de l'ennemi dans une charge à la baïonnette et arraché des mains de Kabyles par le sergent Perretty, de la même compagnie, qui a eu le bras droit cassé en deux endroits d'un coup de feu et qui a reçu trois fortes contusions, après avoir tué deux Kabyles à la baïonnette, et le clairon Gurcia, qui a rapporté dans des chemins difficiles, à deux reprises différentes, des blessés de la ligne de tirailleurs.

avec des baïonnettes pour raffermir les consciences chancelantes et empêcher l'insurrection de s'étendre.

Le 3^e bataillon et 5 compagnies du 2^e bataillon, sous les ordres du colonel de Senilhes, font partie de la colonne du général Randon, composée du 31^e, du 5^e hussards et des spahis. Elle quitte Bône le 16 mai, et remonte la rive gauche de la Seybouse. Le 25 mai, M. le lieutenant Clouzet, officier-payeur, qui chassait sur le flanc de la colonne, disparaît. La colonne arrive le 30 mai presque sans coup férir jusque près de Tebessa, où des Arabes embusqués tuent un sergent et plusieurs soldats.

Le 1^{er} juin, un détachement de 120 blessés, malades ou congédiés, accompagné du chirurgien Castelli, est évacué à l'aide d'un convoi de ravitaillement sur Guelma.

Quelques spahis l'escortent; le caïd des Ouled-Yayaben-Thaleb est chargé de leur sécurité et doit les remettre à la tribu voisine.

Le lendemain au petit jour, un homme couvert de sang se présente à une grand'garde et raconte qu'à quelques lieues du camp, tous les blessés ont été impitoyablement massacrés par les gens mêmes chargés d'assurer leur garde.

Le général se met à la poursuite des meurtriers qui fuient vers l'est; il les atteint sur le plateau calcaire du Rassauta.

Les légionnaires se précipitent en avant pour venger leurs camarades; en un instant la tribu des Ouled-Yaya est mise à sac, les Arabes sont fusillés, les douars pillés; l'ennemi perd 200 hommes tués, 500 chameaux, 1,500 bœufs et 12,000 moutons.

La colonne est renforcée par un bataillon et un escadron venant de Constantine; le pays paraît désert, mais la nuit, les grand'gardes reçoivent des coups de fusil, l'ennemi ne s'est pas éloigné. En effet, le 19 juin, à midi, lorsque la tranquillité semble régner partout, un parti de fantasins attaque les grand'gardes sans défiance et se jette sur

les faisceaux, pendant que de nombreux cavaliers chargent de l'autre côté. Le bataillon étranger court aux armes et ouvre le feu, hussards, chasseurs, spahis montent à cheval et se jettent sur ces audacieux ennemis.

La poursuite est acharnée ; les Arabes laissent 100 morts et de nombreuses armes sur le terrain.

C'était El-Hassenaoui, notre ancien ennemi, prétendu chérif de l'Ouargha qui, avec 400 hommes, a tenté cette démonstration.

La colonne va camper à l'Ouargha, sur la frontière tunisienne ; deux troupes sont raziés ; elle revient ensuite camper pendant une semaine près de Tebessa ; les Nemenchas font leur soumission et les troupes regagnent leurs garnisons à la fin de juin. Le général Randon cite à l'ordre : le colonel de Senilhes, qui a été partout où il y a quelque danger à courir ; les chefs de bataillon de Chabrière et Meyer ; le capitaine Chaumeil, qui faisait fonction de chef d'état-major ; le capitaine Bernelle, les lieutenants Foujet, Fessard et Bertrand ; les sous-lieutenants Mangin et Boutel, le sergent Medevieille, le voltigeur Arbones et le clairon Balaguéro.

1847. — La Kabylie nécessite chaque année la présence des troupes françaises, et malgré cela, ne fait pas sa soumission. Cependant elle est entamée peu à peu, et le général Bedeau, prenant Sétif pour base, se donne comme but de gagner Bougie, où il doit se relier avec le maréchal Bugeaud, qui opère de ce côté avec une forte colonne ; 5 compagnies du 2^e bataillon, sous les ordres du commandant Meyer, font partie de la 2^e colonne, dite colonne de gauche, placée sous les ordres du colonel Cornille, du 43^e.

Le bataillon, parti de Constantine le 9 mai, arrive le 12 à Sétif, point de concentration.

La colonne se met immédiatement en mouvement et aborde les montagnes. Le 17, en traversant le djebel Ménadès, le 2^e bataillon est appelé à repousser quelques ca-

valiers; il a 1 tué et 3 blessés. Le lendemain, deux groupes de Kabyles prennent position sur les crêtes, le bataillon et celui du 43^e sont dirigés contre le groupe de gauche fort de 700 à 800 hommes, mais il se retire du reste sans nous faire éprouver de pertes.

Le 22, la colonne de Constantine se réunit près de Bougie à celle du maréchal, qui repart le 25. Le lendemain, le général Bedeau se dirige sur les tribus dissidentes, qui font immédiatement leur soumission.

Le 31, il se porte sur les Beni-Yala, dont les contingents sont venus attaquer les avant-postes. Le général laisse son convoi dans la vallée et, pendant que le gros de la colonne attaque de front, le bataillon étranger et le 43^e font un mouvement tournant par un couloir qui permet d'arriver sur les derrières des hauteurs occupées par l'ennemi; malheureusement celui-ci s'aperçoit de cette manœuvre et abandonne les crêtes; nous avons 1 tué et 13 blessés, mais les Kabyles nous ont échappé. Le 43^e redescend au convoi chercher ses sacs, le bataillon du 2^e étranger fait l'arrière-garde. Le surlendemain, deux villages ennemis sont brûlés.

Le 5 juin, la colonne redescend à Sétif, et le bataillon arrive le 28 à Constantine. Il en repart pour opérer dans le pâtre montagneux qui borde à l'ouest la route de Philippeville à Constantine, où les tribus se regardent à peu près comme indépendantes. Le 12 juin, la division est concentrée à El-Milah, le bataillon fait partie de la 1^{re} brigade commandée par le colonel Chasseloup-Laubat. La division se met en marche en une seule colonne et se porte vers le nord; elle traverse la tribu des Ouled-Aïdoun, puis les montagnes du Sahel de Collo, où elle va camper; le 26, le bataillon n'est pas engagé, la division redescend au sud et arrive au djebel Sidi-Driss, où elle est licenciée le 30 juin; le 2^e bataillon rentre à Bône le 6 juillet.

Pendant ce temps, le 1^{er} bataillon et 3 compagnies du

2^e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Au-temarre opèrent dans l'Est et font partie de la colonne du colonel de Senilhes, chargée de longer la frontière tunisienne, pour mettre l'ordre dans les tribus relevant de la France ou du Bey, qui se pillent alternativement, et pour ravitailler Tebessa, en évitant les accidents de l'année précédente. Parties de Bône le 31 mars, les compagnies y rentrent le 21 juillet, après avoir poussé jusqu'à Tebessa.

A la fin de l'année, les tribus de la partie montagneuse nommée El-Arrouch, située à l'est de la route de Philippeville à Constantine, montrent des dispositions peu bienveillantes ; les grenadiers, 1^{re} et 2^e compagnies du 1^{er} bataillon, les grenadiers 3^e et 4^e du 3^e bataillon, sous le commandement du commandant supérieur de Guelma, font une tournée dans cette contrée pour en imposer aux Arabes ; partie le 14 décembre 1847, la colonne rentre à Guelma le 6 janvier 1848.

Le colonel de Senilhes, nommé général de brigade, par ordonnance du 8 novembre 1847, est remplacé par le colonel Canrobert.

CHAPITRE III

DE 1848 A 1850.

1848. — Troubles dans l'Aurès. — Arrestation de l'ancien bey de Constantine. — Emplacement des bataillons. — 600 Italiens et Polonais sont licenciés. — Le colonel Canrobert est remplacé par le colonel Carbuccia. — L'état-major du régiment et le dépôt sont transférés à Batna. — Le régiment reçoit un nouveau drapeau. — Conduite énergique du sergent Knoll. — 1849. — Colonne dans l'Hodna. — Expédition contre les gens de Narah, dans l'Aurès. — Colonne en Kabylie, sous les ordres du général Herbillon. — Colonne contre les Ouled-Sahnoun. — Attaque de l'oasis de Zaatcha. — L'attaque échoue. — La colonne est obligée de battre en retraite. — Attaque de Sidi-Obka par Sidi-Abd-el-Afid. — Mort glorieuse du commandant Saint-Germain. — Nouvelle expédition contre Zaatcha. — Prise de Zaatcha. — Pertes du régiment pendant cette colonne. — Colonnes. — Combat dans l'Aurès.

1848. — Par décret du Gouvernement provisoire, en date du 25 mai 1848, les militaires de la Légion étrangère ayant 5 ans de présence sous les drapeaux et qui voudraient devenir citoyens français devront soumettre leur demande au colonel du régiment; bon nombre d'étrangers se font naturaliser.

Les préoccupations politiques influent sur les opérations militaires, qui sont peu intéressantes dans le cours de cette année.

Dans le massif de l'Aurès, qui n'a pas été parcouru depuis 1845, les tribus obéissent peu à leurs caïds et ne paient pas les impôts; d'autre part, la présence d'Ahmed, ancien bey de Constantine, y entretient une sourde agitation. Une colonne commandée par le colonel Canrobert, dont fait partie le 3^e bataillon, sous les ordres de M. le chef de bataillon de Massane, est envoyée pour pacifier cette région.

Le bataillon quitte Bône le 23 avril, arrive à Batna le 4 mai et en repart le 10 avec la colonne. Celle-ci va camper le 11, par un temps affreux, à Zasi ; le 12, elle opère une razzia sur une fraction des Ouled-Oudjana et vient établir son camp le soir, à Taouzlant, après une marche de 18 heures dans les montagnes. Le camp est ensuite porté sur l'Oued-Melayou.

Les Ouled-Oudjana viennent au camp solliciter l'aman, qui leur est accordé ; le colonel emploie cinq jours pour organiser leur pays. Il laisse au camp une partie de sa colonne et son convoi et organise une petite colonne mobile avec 5 compagnies de tirailleurs, les compagnies d'élite du 43^e, celles de la Légion étrangère et la cavalerie. Du 20 au 24 mai, cette colonne rayonne dans l'Aurès et rentre ensuite par le col de Khenchela, au camp de l'Oued-Melayou.

Le 31 mai, la colonne vient camper sur l'Oued-Taya et descend la belle et riche vallée de l'Oued-Abid. Une nouvelle colonne légère est organisée ; les deux compagnies d'élite de la Légion en font partie.

Hadj-Ahmed, l'ancien bey de Constantine, s'était retiré dans l'Aurès, à Kebaïch, point presque inaccessible. Sa présence était une cause perpétuelle de soulèvement ; des correspondances politiques des habitants de Constantine, relatives à une vaste conjuration, avaient été saisies et compromettaient fort l'ancien bey. Il était urgent de se rendre maître de ce personnage influent.

De son côté, Hadj-Ahmed, se voyant serré vers le Sud par le commandant Saint-Germain, avec la garnison de Biskra, et par la colonne légère du colonel Canrobert, fait connaître ses intentions de se soumettre et demande qu'on lui envoie un officier français entre les mains duquel il puisse se rendre.

Le colonel Canrobert, parti du camp dans la matinée du 3 juin, est à 6 heures du camp d'Ahmed, lorsqu'il reçoit cette dépêche ; prenant avec lui les compagnies d'élite du

régiment, 5 compagnies de tirailleurs et la cavalerie, il part à minuit et se porte sur Kebaïch, mais le détachement est égaré par ses guides, le chemin est affreux, et avant d'arriver, il apprend que le bey s'est rendu au commandant Saint-Germain.

Le colonel continue sa marche, campe à Mechounech, où le régiment s'était battu glorieusement quatre ans auparavant et arrive à Biskra. La colonne rentre à Batna le 14 juin, en servant d'escorte au bey, qui est dirigé ensuite sur Constantine.

A la même époque, 5 compagnies du 2^e bataillon, sous les ordres du commandant Boudville, sont dirigées contre la tribu des Hamenchas, qui refuse de payer l'impôt.

Pendant cette année, le régiment est réparti entre Biskra, Batna, Philippeville, Djidjelli, Stora, Guelma. Les compagnies du 1^{er} bataillon sont employées aux travaux de construction de routes et à l'exploitation des forêts de cèdres.

Les idées philanthropiques de l'époque, d'après lesquelles les peuples sont tous frères, se font sentir dans les conseils du gouvernement de la République et trouvent de l'écho en Algérie. L'ambassadeur piémontais réclame 600 Italiens, engagés à la Légion, qui sont aussitôt licenciés et rapatriés. Un peu plus tard, une mesure semblable est prise pour les Polonais ; le régiment perd ainsi la valeur de l'effectif d'un bataillon, 618 bons soldats faits et aguerris.

M. le colonel Canrobert quitte le commandement du régiment et est remplacé, à la date du 31 août, par M. le colonel Carbuccia.

L'état-major du régiment et les compagnies de dépôt sont transférés à Batna. Tout est à créer dans cette ville de nouvelle formation : il n'y a ni baraques, ni hôpital, ni ambulances ; la situation est des plus précaires pour le régiment, surtout sous l'influence d'un climat presque

aussi froid que celui de la France. Le petit dépôt du régiment reste à Philippeville.

Le 30 décembre, le régiment reçoit le drapeau que lui a remis le gouvernement de la République française.

Aussitôt la proclamation du Gouvernement provisoire de mars, une décision ministérielle avait prescrit d'enlever les coqs des drapeaux, de les remplacer par un fer de lance doré, et de supprimer la couronne royale sur la plaque du shako.

On ne peut passer sous silence, dans cette époque où la discipline a subi de rudes atteintes, l'énergie du sergent Knoll, commandant le petit détachement de Yagout : une partie du poste se révolte, deux des mutins restent sur le carreau, le chef et le reste du détachement sont chaudement félicités par les autorités supérieures.

1849. — Pour punir les Beni-Hassen de Djidjelli d'avoir, le 30 janvier, pillé un bateau français, *La Miséricorde*, qui était venu échouer à la côte, M. Boudville, chef du 2^e bataillon, commandant supérieur de Djidjelli, sort de la place, le 4 février pendant une nuit noire et pluvieuse avec 300 hommes de la Légion, surprend les Beni-Hassen, brûle les gourbis et emmène le cheik prisonnier.

Le grenadier Ros, voyant l'adjudant Angelio et le sergent-major Pacoret enlever péniblement un homme qui avait été tué, se précipite, sous le feu de l'ennemi, à leur secours, charge sur ses épaules le corps de son camarade et le porte aux cacolets.

Dans le Hodna, au sud-ouest de Batna, il est indispensable de mettre de l'ordre dans les tribus, d'appuyer l'autorité des caïds, de réprimer les assassinats, d'assurer la rentrée des impôts et des amendes.

Une colonne formée des 1^{er} bataillon et 3^e bataillon, moins les compagnies formant la garnison de Biskra, sous les ordres du colonel Carbuccia, quitte Batna, le 25 mars, traverse le Hodna et descend jusqu'à Biskra. Le 3 avril,

le colonel est sur l'Oued-Barika, il choisit le point où sera bâti le ksar du caïd. Le 11, la colonne arrive sur l'Oued-Barouni; les tribus viennent aussitôt faire leur soumission; la colonne rentre à Batna le 16. Quelques jours après, la compagnie des voltigeurs est dirigée sur l'Oued-Barika pour travailler à la construction du bordj.

Le 25 avril, le colonel apprend que les gens de Narah, petit ksar de l'Aurès, ont assassiné leur cheik. A 4 heures du soir, une colonne mobile composée de 400 légionnaires, de 2 pièces de montagne et de quelques cavaliers, se met en marche; à 11 heures, on fait le café à El-Ksour (route de Biskra); à 1 heure du matin, le départ a lieu par une nuit rendue plus obscure par une pluie torrentielle; les hommes marchent à la file indienne, et n'ont pour se guider que le fallot pendu au fanion du colonel. Au point du jour, le détachement se trouve au pied du mouzaïa de Makafa, une des plus hautes montagnes de l'Aurès; il le gravit par un sentier de chèvres et fait grand'halte à Aïn-Thourist. A 4 heures du soir, les légionnaires arrivent à Mennah, sur la rive gauche de l'Oued-Abdi; ils préparent leurs armes et gravissent la montée rocailleuse qui conduit à Narah.

A 5 heures un quart du soir, le village inférieur est attaqué par les compagnies d'infanterie, guidées par quelques sapeurs du génie, les défenseurs sont chassés, les maisons sont pillées par les gens de Mennah, qui viennent se joindre à la colonne, et le village est brûlé. L'artillerie, appuyée par une compagnie, va prendre position en face du village supérieur et ouvre le feu qui amène bientôt la destruction et l'incendie des principales maisons du ksar; à 6 heures et demie, tout est en flammes. Le colonel ordonne la retraite; l'arrière-garde est formée par les voltigeurs du capitaine Gancz, et, malgré l'acharnement des gens du ksar qui harcèlent l'arrière-garde, nous n'avons que 1 tué et 6 blessés; l'ennemi a 6 tués et 22 blessés.

Les hommes avaient marché 26 heures, fait 25 lieues,

ensuite combattu et soutenu la retraite avec l'entrain et la vigueur de troupes fraîches. Ils rentrent le 29 à Batna.

L'expédition de 1847 par le général Bedeau en Kabylie, avait fait espérer que de nouvelles complications ne surgiraient pas de ce côté. Mais les frères Ben-Azzedin recommencent dans le Zouagha leurs déprédations contre les tribus soumises et font leur possible pour annihiler l'autorité de leurs neveux, que nous avons installés comme caïds. Il devient urgent de les faire rentrer dans le devoir.

Une colonne sous les ordres du général Herbillon est organisée; un bataillon composé de 4 compagnies d'élite du 2^e étranger et 4 du 8^e de ligne, commandé par le chef de bataillon Saint-Germain, en fait partie.

Partie le 18 mai de Constantine, la colonne a un petit engagement le 21, près de Beïnina, sur les bords de l'Oued-Ithérah, en face des Beni-Mimoun; 2 légionnaires sont blessés. Le 2 juin, au Fedj-Akdel, un groupe de Kabyles vient tirailler contre le camp; une compagnie de grenadiers est envoyée pour les débusquer, elle a un homme blessé.

Le même jour, les compagnies font une sortie contre les villages des Ben-Azzedin, ceux-ci prennent la fuite; les arbres fruitiers sont coupés, les blés et les jardins ravagés; les montagnards embusqués dans leurs ravins se défendent quand même; les tribus finissent par demander l'aman, la pacification passagère du Zouagha est terminée.

La colonne se porte dans la vallée de l'Oued-Guebli, qui descend sur Collo. Le 10, elle est rejointe par une autre colonne venant de Philippeville, commandée par le lieutenant-colonel de Tourville et dont font partie 2 compagnies du 2^e bataillon en garnison à Philippeville. Les deux colonnes se portent successivement à Souk-el-Sebt, chez les Beni-Salah, où nous avons encore 1 tué et 4 blessés; puis elle redescend sur Collo. Pendant toute cette marche difficile, les compagnies d'élite se montrent dignes de la place qui leur est assignée à l'avant-garde, où elles

alternent avec les tirailleurs ; le bataillon rentre à Batna le 4 juillet. Le colonel cite dans son rapport le commandant de Saint-Germain, le capitaine Bataille ¹, le sergent Léandri, le lieutenant Montalembert, le sergent-major Fourrier d'Hincourt, qui a sauvé la vie à un blessé, et le propose pour la Légion d'honneur.

Pendant que la pacification s'opère au nord, la défection se propage dans les tribus du sud de la province ; les tribus des Ouled-Sahnoun qui s'étaient soumises au mois de mars se révoltent. Le 27 juin, la 4^e compagnie du 3^e bataillon, sous les ordres du lieutenant Robert, qui est employée à la construction de la maison de commandement sur l'Oued-Barika, est attaquée par les contingents des Ouled-Sahnoun, au nombre de 1,500. La compagnie se retranche derrière les murs à moitié construits ; les Arabes après 3 heures de combat, se retirent en emportant leurs morts et leurs blessés.

Le colonel Carbuccia organise une colonne à Batna et, le 15 juillet, se met en route avec les 2 bataillons de la Légion ; il trouve à l'Oued-Barika le 3^e bataillon d'Afrique, qui doit faire partie de l'expédition.

Le colonel, apprenant que les Ouled-Sahnoun sont campés à l'est de Barika et se disposent à se retirer dans le Sud, forme une colonne légère composée de 600 hommes du régiment, 400 du bataillon d'Afrique, 250 cavaliers et une pièce de canon. Cette colonne quitte le camp à 8 heures du soir ; au 24^e kilomètre, elle fait grand'halte et prend de l'eau.

A 3 heures du matin, les espions font connaître que les Ouled-Sahnoun commençaient à fuir ; on lance en avant la cavalerie, le goum, 4 compagnies de la Légion et du bataillon d'Afrique. Les voltigeurs du 2^e bataillon, capitaine Niko, qui sont arrivés les premiers sur les fuyards, supportent seuls l'effort de l'ennemi, les 3 autres compa-

1. Mort général de division.

guies accourent pour les dégager. A 6 heures, la razzia est terminée; elle comprend 1,400 chameaux, 5,000 moutons et plus de 500 tentes; les voltigeurs perdent 2 hommes tués et 3 blessés; l'ennemi a 62 morts. Le commandant de Saint-Germain, le capitaine Dupin de Saint-André, le capitaine Souville, sont cités à l'ordre pour ce combat.

Le 10 août, la colonne avec sa razzia arrive à Barika; le 14, elle se dirige sur Biskra, en repart le 15, à 7 heures du soir, et arrive à 5 heures du matin, devant les oasis de Lichana et de Zaatcha qui s'étaient révoltées et que le colonel espère réduire facilement.

La colonne longe les jardins de ces ksours en les laissant à sa gauche, et se dirige pour occuper l'oasis de Farfar. A peine le mouvement est-il commencé, que la fusillade commence entre les gens de Zaatcha et quelques hommes de la colonne, les coups de fusil sont le signal d'un engagement général. Oubliant leurs fatigues et les 56° de chaleur, les soldats se jettent dans les jardins, fusillent les défenseurs et viennent se buter contre le ksar. Le colonel fait sonner en retraite; nous avons eu 5 tués et 12 blessés; les Arabes laissent plus de 50 morts dans les jardins.

A 9 heures, le colonel, qui a installé son camp à Mida, en face de Zaatcha, apprend que la veille, dans une réunion, les Tolbas ont déclaré la guerre sainte et ont juré de se défendre jusqu'à la mort; il prend alors ses dispositions pour tenter l'assaut.

L'artillerie commence le bombardement, deux petites colonnes sont formées, celle de gauche sous le commandement du chef de bataillon de Saint-Germain, et l'autre sous celui du commandant Lenoir, du bataillon d'Afrique; à 4 heures l'assaut est donné. Les pelotons se jettent pleins d'élan jusqu'aux murs de Zaatcha, mais toutes les maisons sont crénelées et battent de leurs feux le chemin et les jardins dont elles sont séparées par un ruisseau large et fort profond, servant de fossé.

Le commandant de Saint-Germain, voyant l'impossibi-

lité d'enlever le village par un coup de main, se décide à faire évacuer cette position dangereuse, pour en occuper une plus en arrière ; il demande une pièce d'artillerie pour faire brèche dans une maison carrée qui se trouve en face de lui. Mais les obus sont impuissants à faire une ouverture ; par le bas, ce sont des fondations romaines en fortes pierres de taille ; par le haut, les murs sont troués, mais sans éboulement. La colonne de droite, qui n'est pas plus heureuse quoique moins éprouvée par le feu, rend compte de sa position : « Un dernier effort, s'écrie le colonel Carbuccia, et si nous ne réussissons pas, je ferai sonner la retraite. » Cinq minutes après, la retraite sonnait ; elle se fit avec ordre, l'ennemi n'osa pas poursuivre. Nous avons 31 tués et 117 blessés ; le 2^e régiment comptait MM. le capitaine adjudant-major Bataille, Bouvard, Niko capitaines, Gugnet, lieutenant, blessés, 14 hommes tués et 67 blessés.

Le 19, à 4 heures du soir, le camp est levé, la colonne arrive le matin à Biskra. L'ennemi qui veut la poursuivre est chargé par la cavalerie et le goum, il ne reparait plus. Le 23, les 2 bataillons rentrent à Batna.

La chaleur étant très forte, on remet à une époque postérieure l'expédition chargée de prendre une revanche. Sont cités à l'ordre : le commandant de Saint-Germain, les capitaines Bataille et Niko, blessés, le lieutenant Mangin, le sous-lieutenant Gugnet, blessé, les sous-lieutenants Ehrard et Gauthier, le sergent-major Thibaut, blessé, le sergent Hauer, blessé.

Les marabouts des Zibans et de l'Aurès, profitant de l'émotion produite chez les Arabes par l'échec des armes françaises devant Zaatcha, soulèvent les montagnards et les nomades ; ils leur promettent de reprendre Biskra.

Si-Abd-el-Afid, marabout très influent de l'Aurès, vient camper avec 200 cavaliers et de nombreux fantassins à 20 kilomètres de Biskra, cherchant à s'emparer de l'oasis de Sidi-Okka (sud-est de Biskra) et même de celle de Bis-

kra. M. de Saint-Germain, commandant supérieur, à la tête de 300 légionnaires, de 125 chasseurs et de 200 goumiers, se porte à la rencontre de Sidi-Abd-el-Afid. Les contingents du marabout sont taillés en pièces, le marabout prend honteusement la fuite, laissant ses blessés et ses tentes sur le terrain. Au moment où le combat était décidé en notre faveur, le commandant de Saint-Germain trouve une mort glorieuse en chargeant à la tête de la cavalerie¹. Pour honorer la mémoire du commandant tué à l'ennemi, le Ministre décide que la casbah de Biskra porterait le nom de fort Saint-Germain. Ce succès dégage complètement Biskra et les révoltés des Zibans vont se renfermer dans Zaatcha qu'ils croient imprenable.

Au mois de septembre, le temps étant devenu plus favorable, l'expédition contre Zaatcha est reprise ; une colonne forte de 8 bataillons d'infanterie, 4 escadrons de cavalerie, un détachement d'artillerie de 300 hommes, 2 pièces de 8, 2 obusiers de 15, 4 obusiers de 12 et 3 mortiers de 16 centimètres, commandée par le général Herbillon, est destinée à faire le siège de cette bourgade.

Les 1^{er} et 3^e bataillons du 2^e régiment, sous les ordres du colonel Carbuccia, font partie de la colonne.

Elle quitte Biskra le 6 octobre et vient camper sur les bords de l'Oued-Mlili. Le 7, les troupes bivouaquent autour des oasis de Zaatcha et de Lichana, près des sources. Une Zaouïa composée d'une mosquée et d'une réunion de maisons blanches borde l'oasis de Zaatcha vers le nord, le général y fait envoyer quelques obus et prescrit au colonel Carbuccia, avec 3 compagnies du 5^e bataillon de chasseurs, 2 compagnies du 3^e bataillon d'Afrique et 600 légionnaires, de s'emparer de cette lisière.

1. Le capitaine Souville, qui a pris le commandement des troupes à la mort du commandant, cite dans cette affaire : le capitaine Collineau, les sous-lieutenants Seroka, Rousseau, Baudry ; le tambour Vireken, qui a échangé sa caisse contre un fusil ; le sergent Hauer qui, blessé à Zaatcha, combat le bras en écharpe.

Les troupes sont enlevées avec vigueur, elles emportent les maisons sans trop de pertes, mais les chasseurs et les zéphyrse se laissent entraîner ; malgré les ordres formels, ils traversent le rideau de palmiers et viennent se heurter contre les murs de Zaatcha, où ils sont reçus par un feu des plus meurtriers. 7 officiers du 2^e étranger sont blessés, en outre 20 hommes sont tués ou blessés.

La tranchée est ouverte et l'on se décide à faire une batterie de brèche avec les pièces de campagne, amenées de Biskra.

Le 10, les Arabes tentent deux sorties à 4 heures et à 6 heures du soir, contre le camp que l'on a eu soin de retrancher le mieux possible ; malgré leur courage désespéré, ils sont repoussés par le 43^e et le 2^e étranger.

Le 13, les Arabes tentent une nouvelle sortie contre les travaux commencés et les camps. Le 15, nouvelle sortie, les assiégés se ruent contre les têtes de sape et renversent même les sacs à terre ; ils sont repoussés par les voltigeurs du capitaine Niko, commandés ce jour-là par le sous-lieutenant Erhard. Le 19, la brèche semble praticable.

Le 20 octobre, le commandant Bourbaki avec le bataillon d'Afrique et 3 compagnies du 5^e chasseurs, est chargé de faire l'investissement provisoire de la place pendant que l'assaut sera donné. Deux colonnes sont lancées, l'une à la brèche de gauche est dirigée par le colonel Carbuccia. La compagnie de voltigeurs (capitaine Padro) s'élance ; à sa sortie de la tranchée, elle est décimée par des feux de flanc à bout portant ; elle arrive sur la brèche et ne trouve nulle issue. Elle se porte alors contre une tour et l'escalade, mais celle-ci s'écroule, engloutit 10 hommes et découvre le reste, à toute la vivacité du feu ennemi. Sur 100 voltigeurs, 13 sont tués, 40 blessés y compris le capitaine Padro, les débris de la compagnie se replient dans la tranchée ; à 11 heures, les troupes reprennent leurs emplacements ; les travaux d'approche sont continués avec vigueur.

Sont cités à l'ordre à la suite de ce combat : les capitaines Padro, les sous-lieutenants Erhard et Gautier ; les grenadiers Verluysen, Vanderholt, Ycharo, Velu, Vechter, Bonnabeau, Kerrel et le sergent-major Guiganti, de la 4^e compagnie, qui a marché avec les grenadiers. Aux voltigeurs, le sergent de Servita, le fourrier Freund, les caporaux Underberg et Esteichmann, les voltigeurs Blanc, Comte et Kindler. Le chirurgien aide-major Leclerc qui a fait preuve du plus grand dévouement.

Le 21 octobre, le commandant Pierre Bonaparte, député, vient prendre le commandement du 3^e bataillon, mais il ne reste que quelques jours à la colonne, et retourne en France avant la prise de Zaatcha, la Chambre étant ouverte dans les premiers jours de novembre.

Le 25 octobre à 7 heures du matin, un détachement de 200 hommes du 2^e étranger et de 200 hommes du bataillon d'Afrique est dirigé dans les jardins de l'Oued-Kelby, pour y abattre des palmiers. Les Arabes se portent contre eux et au moment où les détachements se retirent, ils sont poursuivis avec vigueur. Les grenadiers soutiennent la retraite, et ils s'embusquent sur les murs des jardins et sur un petit mamelon, où se fait tuer le sergent-major Schmitter.

Le 9 novembre, la colonne Canrobert arrive et apporte les germes du choléra qu'elle communique aux autres troupes du camp.

Le 10, le colonel Carbuccia avec ses 2 bataillons est chargé de relever les troupes qui font les convois entre Batna et Zaatcha. Le 16 novembre, le capitaine adjudant-major Bataille est attaqué par un millier d'Arabes dans un passage dangereux situé entre El-Ksour et El-Kantara ; à ce moment, son convoi est partagé en deux ; malgré ces difficultés, il sait tenir les Arabes à distance et les repousser ; le lendemain, le capitaine Bataille et le capitaine Souville, qui ramènent un convoi de blessés à Batna, sont encore attaqués par un parti de 1,300 à 1,400 Arabes ;

les légionnaires ne sont pas entamés et sauvent leurs camarades, en ne subissant qu'une perte de 2 tués et de 7 blessés.

Le 26 novembre, Zaatcha est pris, ses défenseurs passés au fil de l'épée ; toutes les tribus environnantes se soumettent.

Le général laisse à Biskra une garnison de 500 hommes, fournie par le 2^e régiment et le 3^e bataillon d'Afrique, puis remonte vers Batna, où il achève la soumission des tribus et licencie la colonne des Zibans ; les pertes du 2^e étranger s'élevaient à 85 tués et 175 blessés. Les capitaines Bataille, Collineau, Souville, Niko et Kleffer, le sous-lieutenant Seroka, sont cités pour leur belle conduite pendant ce siège.

Le repos est de courte durée. Le 26 décembre, le 3^e bataillon fait partie de la colonne Canrobert chargée de punir les tribus de l'Aurès, qui ont attaqué nos convois de blessés et de ravitaillement pendant le siège de Zaatcha. Le colonel traverse l'Aurès, marche sur Narah, petit ksar qui a déjà été incendié l'année précédente, le prend et le saccage. Mais le froid et la neige viennent interrompre les opérations, la soumission du pays n'est encore que précaire.

Le colonel Canrobert cite comme s'étant particulièrement distingués : le colonel Carbuccia, le capitaine adjudant-major Bataille, le sergent Reguin et le caporal Kreps, qui ont tué à eux deux 20 Arabes. Le voltigeur Denote et le clairon Wanveroy, qui sont entrés les premiers dans Narah, et le caporal Francil, qui a tué 3 Arabes.

CHAPITRE IV

DE 1850 A 1854.

1850. — Expédition du général de Saint-Arnaud contre les Nemenchas. — Construction du pénitencier de Lambessa. — Le choléra à Biskra. — Emplacement des bataillons. — 1851. — Le colonel Carbuccia est nommé au 18^e de ligne et remplacé par le colonel Cœur. — Expédition du général de Saint-Arnaud dans les tribus kabyles entre Philippeville et Djidjelli. — Cette expédition dure 83 jours. — Deux bataillons en font partie. — Les grandes guêtres et les légionnaires fashionables. — Petite colonne autour de Khenchela. — Le colonel Cœur est nommé général de brigade et remplacé par le colonel de Caprez, servant au titre étranger — 1852. — Le colonel va chercher le nouveau drapeau à Paris. — Colonnes chez les Kabyles de Collo. — Le lieutenant-colonel Saint-Pol est remplacé au corps par le lieutenant-colonel Adam. — Colonne aux environs de Guelma. — Colonnes chez les Harractas. — Emplacement des bataillons. — 1853. Colonne du colonel Desvaux vers Ouargla. — Premier essai d'infanterie montée sur des chameaux. — Colonne des Babors. — 1854. — Répartition du régiment. — Formation de 2 bataillons de guerre pour la guerre d'Orient. — Le 3^e bataillon et le dépôt sont envoyés en garnison à Bastia.

1850. — Le général de Saint-Arnaud, qui a remplacé dans le commandement de la division de Constantine le général Herbillon, se résout à une grande expédition dans l'Aurès, dont les populations sont encore insoumises.

2 bataillons de la Légion, à l'effectif de 1,100 hommes, en font partie ; avec le 8^e de ligne et les tirailleurs, ils composent la 2^e brigade commandée par le colonel Jamin, du 8^e de ligne. Le but est de pacifier l'Aurès, d'établir un poste pour tenir cette région, de réduire à merci complètement la grande tribu des Nemenchas qui, malgré sa soumission apparente, refuse de payer l'impôt, d'obéir aux caïds que nous lui avons donnés et pille les tribus qui nous sont soumises.

La colonne doit aussi opérer dans le sud de l'Aurès, dont les tribus ont fourni de nombreux contingents au marabout Sidi-Abd-el-Afid, qui nous a attaqués pendant l'intervalle des deux sièges de Zaatcha.

Les troupes se concentrent à Khenchela, et se mettent en marche le 9, se dirigeant sur Ras-el-Guéber ; les Nemenchas ont fait le vide devant nous et se sont réunis en masse, près d'El-Abid. Une colonne légère est formée pour les poursuivre, mais le rassemblement s'est dissipé et le détachement ne ramène que quelques chameaux et une quarantaine de prisonniers.

La colonne arrive le 17 à Tebessa ; elle y fait séjour le 18 et le 19. Une razzia est faite contre les dissidents dont les douars sont pillés en un instant. Les troupes rentrent le 24 à Khenchela, où on laisse 250 légionnaires pour la construction de la redoute.

La colonne se remet en route pour l'Aurès qu'elle parcourt ; elle passe à El-Hamman (*Aquæ Cæsaris* des Romains). El-Ouldja, petit ksar, est livré aux flammes et les habitants sont fusillés, pour les punir d'avoir assassiné 2 soldats du 20^e de ligne à Médina ; la colonne arrive le 12 juin à Biskra. Le 18, les 2 bataillons étrangers rentrent à Batna.

Quelques jours après sa rentrée, le 1^{er} bataillon est détaché à Lambessa pour travailler au pénitencier. Les fouilles qui ont été faites, amènent les découvertes de ruines romaines, de pierres milliaires, d'inscriptions tracées par les légions romaines, de tombeaux romains, etc.

Le choléra sévit fortement sur le pays et s'abat spécialement sur Biskra. En août et septembre, 4 officiers et 67 sous-officiers ou soldats succombent dans cette petite garnison ; à la fin de l'année, le régiment est réparti entre Biskra, Batna, Djidjelli et Lambessa.

1851. — Le colonel Carbuccia est nommé au commandement du 18^e de ligne et remplacé par le colonel Cœur.

Malgré les expéditions successives exécutées les deux années précédentes en Kabylie, notre autorité est toujours contestée ; les deux frères Azzedin, que nous avons installés comme caïds à la suite de l'expédition de 1849, sont impuissants ; enfin il importe de soumettre complètement la région montagnaise entre Philippeville, Djidjelli et Constantine.

Le 29 avril, le 1^{er} bataillon et les compagnies d'élite du 3^e, sous les ordres du commandant Meyer, quittent Batna pour Constantine ; ils en repartent le 4 mai pour El-Milah où se fait la concentration de la colonne. Le 1^{er} bataillon fait partie de la 2^e brigade, général Bosquet. Le général de Saint-Arnaud partage la division en 4 colonnes ; le bataillon du 2^e étranger est placé dans la colonne de réserve, commandée par le lieutenant-colonel Espinasse.

Le 9, les différentes colonnes se mettent en mouvement. Le 11, dans la vallée de l'Oued-Endja, le bataillon est à l'arrière-garde ; les Kabyles occupent en forces le col du Fedj-Menazel. Le général, sentant la nécessité d'agir vigoureusement, fait tenir par les zouaves un plateau qui peut être utilisé pour forcer le passage ; les hauteurs à droite et à gauche du col sont ensuite enlevées. Le convoi s'avance, le bataillon du 2^e étranger lutte constamment contre un ennemi dix fois plus nombreux ; il couronne à son tour les hauteurs, et ne rentre au camp qu'à 7 heures du soir, après avoir combattu pendant cinq heures. La colonne perd 1 officier tué, 1 blessé, 15 hommes tués et 95 blessés.

Le 13, le bataillon est en tête de l'avant-garde ; il trouve l'ennemi à la dechera des Ouled-Malafi (fraction des Beni-Aïcha). Le combat s'engage vivement, l'ennemi tient bon, l'artillerie est mise en batterie et le village enlevé à la baïonnette. Après la grand'halte, un nouveau combat est livré aux maisons de M'harka, la colonne est obligée à un nouveau déploiement. Cette fois, le bataillon étranger

tourne le village ; deux fois les tirailleurs qui ont à parcourir une pente excessivement raide sont ramenés ; enfin les maisons sont enlevées, les pertes sont sérieuses : 66 tués dont 6 officiers, 141 blessés dont 4 officiers, parmi lesquels M. le capitaine Collineau, atteint d'une balle dans la cuisse.

Le 14, 2 compagnies sous les ordres du commandant Meyer, réparties en tirailleurs, flanquent la gauche du convoi, et longent les montagnes des Beni-Habibi ; elles ont avec ces populations un engagement assez vif, et leur marche se trouve très compromise ; le général les fait soutenir ; à l'arrivée des renforts, le commandant Meyer simule une attaque à la baïonnette, l'ennemi recule, le commandant en profite pour se dégager, et peut ainsi rejoindre le camp de Heursa, sur les bords de l'Oued-el-Kébir ; les pertes s'élèvent à 4 tués et 47 blessés, dont 1 officier, M. Brant, sous-lieutenant au régiment étranger.

Le lendemain, les Kabyles attaquent moins vigoureusement, la division arrive à Djidjelli, où elle séjourne jusqu'au 17.

Elle se dirige ensuite sur Tibaïren, village situé au sud et à 4 étapes de Djidjelli. La brigade Bosquet, qui est en tête, rencontre un fort parti kabyle masqué par un pli de terrain, le général maintient l'ennemi de front, pendant qu'il le fait tourner par la cavalerie. Le terrain est difficile, cependant les Kabyles sont débusqués, mais ils combattent jusqu'à ce que les troupes soient arrivées au camp. Les pertes sont de 4 tués, 28 blessés.

Cette affaire amène la soumission de plusieurs tribus ; la division arrive à Tibaïren le 23, elle y fait séjour. Mais des bandes kabyles se reforment entre Djidjelli et Tibaïren ; le général de Saint-Arnaud, qui est obligé de se rendre à Sétif, donne le commandement de la division au général Bosquet, et prescrit de se diriger vers le nord. Celui-ci visite les territoires des Beni-Foughal et des Beni-Med-

jalid, les rassemblements se dispersent immédiatement. La colonne reconnaît à Aggadi un rocher portant des inscriptions très anciennes (Hadjar Mektouba des Arabes).

Le 3 juin, la colonne revient à Djidjelli. Le général de Saint-Arnaud reprend le commandement de la division et se dirige à l'ouest du terrain déjà parcouru antérieurement, les tribus se soumettent, quelques coups de fusils sont à peine échangés, et les troupes, en attendant un ravitaillement, font séjour sur l'Oued-Ziama, qui sert de limite entre la province de Constantine et le territoire de Bougie.

Le 18 juin, la division ravitaillée reprend sa marche vers l'Est; le colonel Espinasse prend le commandement de la 2^e brigade en remplacement du général Bosquet. Avant d'arriver au camp de Kisba, les tirailleurs de la 4^e compagnie, en fouillant un bois d'oliviers, sont reçus par des coups de fusils partant de derrière des épaulements de 40 à 50 centimètres de haut. Le reste du bataillon, suivi des zouaves, se porte à leur secours, l'ennemi est débusqué, nos troupes gagnent les crêtes, et s'emparent des villages des Ouled-Ally. Le combat dure jusqu'à 5 heures, la plupart des maisons sont brûlées et les arbres fruitiers coupés. Les pertes s'élèvent à 1 tué et 10 blessés.

Le 24 juin, la colonne est harcelée pendant sa marche jusqu'à El-Tebanna, sur le territoire des Beni-Habibi, et les escarmouches se continuent autour du camp jusqu'à 2 heures du soir. Pour se dégager, le général ne laisse au camp que 3 bataillons, et prescrit une attaque contre les points occupés par les Kabyles : 2 compagnies de zouaves sont à l'extrême droite; puis le 3^e bataillon d'Afrique, les tirailleurs indigènes, le 2^e étranger et le 1^{er} bataillon du 11^e de ligne. Au coup de canon qui doit servir de signal, la charge est sonnée, toutes les troupes s'élancent sur les Kabyles embusqués dans un ravin, ceux-ci, pris à l'improviste, ne font que peu de résistance, nos pertes sont de 6 tués, 2 officiers et 28 hommes blessés.

Le 26 juin, pendant la marche de El-Tebanna à El-Konnar, le 1^{er} bataillon du 2^e étranger est d'arrière-garde ; à mi-chemin près du village d'El-Affouzer, il est accueilli par le feu d'une nuée de Kabyles embusqués sur les crêtes. Les zouaves, le bataillon d'Afrique et le bataillon du 2^e étranger font aussitôt face à l'ennemi, l'abordent et s'emparent des hauteurs : nos pertes s'élèvent à 27 tués dont 2 officiers ; 100 blessés dont 3 officiers, parmi lesquels M. le sous-lieutenant Bécheroux, du régiment.

A El-Konnar, la division fait une évacuation de 400 hommes sur Djidjelli. Puis, ravitaillée à 7 jours de vivres, elle prend la direction de l'Est ; elle arrive le 29 juin sur l'Oued-Kébir et rencontre le 1^{er} juillet les contingents des Beni-Belaïd, près du bivouac de Bou-Adjeloul, et le 2, ceux des Beni-Meslem. Le bataillon du commandant Meyer, réduit à 20 officiers et 650 hommes, est en réserve et est chargé de couper les oliviers ; le 4, il combat à El-Kolla entre Bou-Adjeloul et Sra ; le 6, à l'Oued-Bouneba, entre Sra et Tsem-Ajeloul. La division arrive au bivouac d'El-Miliah et évacue 4 officiers, 90 hommes malades et blessés. Le 9, une colonne légère dont fait partie le bataillon du 2^e étranger, sous les ordres du colonel Bouscaren, est dirigée contre la tribu des Ouled-Aïdoun ; elle brûle les habitations, coupe leurs oliviers : toute résistance cesse jusqu'à Collo, où le camp est installé le 15 juillet.

Le 16 et le 17, des sorties sont organisées, le bataillon du 2^e étranger en fait partie ; on trouve l'ennemi en forces au delà du col de Guedjouty. La cavalerie est chargée d'envelopper l'adversaire et de lui couper la retraite. Le commandant Meyer appuie ce mouvement, l'élan des hommes est le même qu'au premier jour. La compagnie de voltigeurs, commandée par M. Leclerc, sous-lieutenant, arrive la première en ligne et est immédiatement déployée en tirailleurs ; elle essuie le feu d'une embuscade arabe, M. Leclerc et 3 hommes sont blessés. Toutes les tribus

demandent l'aman et la colonne, après 83 jours d'expédition, est disloquée. Elle avait pendant 3 mois parcouru un pays presque impraticable sans éprouver de revers, fait subir des pertes sérieuses aux Kabyles, soumis de nombreuses tribus et débloqué les deux postes importants de Djidjelli et de Collo.

Le 29 juillet, le 1^{er} bataillon rentre à Batna ; il a vaillamment fait son devoir, s'est distingué par sa conduite pendant les marches ; on appelait les légionnaires : les grandes guêtres ; le commandant Meyer avait fait fabriquer à ses hommes de grandes guêtres en toile qui protégeaient le bas de la jambe et du pantalon ; dans ce pays rempli de broussailles, ces guêtres étaient très appréciées des soldats. La propreté des hommes était aussi remarquée, car à peine arrivé au bivouac, le légionnaire lavait son linge, sa cravate, faisait sa toilette, et avec sa chemise blanche, sa cravate repassée, les revers de la capote repliés, une fleur à la boutonnière ou au képi, il aimait à se montrer dans les camps voisins.

Le général Saint-Arnaud cite à l'ordre de cette colonne : le commandant Meyer, le capitaine Collineau, les sous-lieutenants Bécheroux (trois blessures), Brout, blessé, Leclerc, Rousseau et de Brian, le fourrier Valker, blessé.

Le régiment a eu 5 officiers blessés, 8 hommes tués et 58 sous-officiers et soldats blessés.

Pendant cette expédition, le 2^e bataillon, qui occupe Djidjelli, repousse les incursions des Kabyles, et est employé au ravitaillement de la colonne de Saint-Arnaud.

Le 5 juillet, 2 compagnies du 3^e bataillon, renforcées ensuite par deux autres, font partie d'une colonne confiée au colonel Marulaz qui rayonne autour de Khenchela, afin de maintenir les Nemenchas révoltés contre leur caïd.

Le dépôt formé par les 6^{es} compagnies de chaque bataillon est installé à Philippeville ; la compagnie hors rang est divisée en deux sections, l'une reste au dépôt à Phi-

Philippeville, l'autre, dite section de guerre, est dirigée sur Batna, la section de discipline est installée à Biskra.

Par décret du 22 décembre 1851, le colonel Cœur est nommé général de brigade, et remplacé par le colonel de Caprez, servant au titre étranger.

1852. — Par ordre du gouverneur, les 6^{es} compagnies formant le dépôt sont, le 16 mai, transférées de Philippeville à Batna.

Le colonel avec une députation part pour aller chercher le nouveau drapeau du régiment ; il est délivré le 10 mai 1852 et porte la légende suivante :

Constantine, 1837.
Coléah, 1841.
Zaatcha, 1849.
Fedj-Menazel, 1851.

Le général de Saint-Arnaud, alors ministre de la guerre, ne voulant pas laisser oublier le beau fait d'armes de l'année précédente, l'avait fait inscrire sur le drapeau du 2^e étranger.

La colonne faite en 1851 avait débloqué Djidjelli et Collo, châtié les insoumis des Ouled-Aidoun et des Beni-Toufout, mais n'avait pas pesé suffisamment sur ces tribus ; il fallait, pour asseoir définitivement notre domination, compléter la soumission du pays situé à l'est de l'Oued-El-Kébir (la continuation du Rummel) jusqu'à la route de Philippeville à Batna, et notamment du pâté montagneux du djebel Gouffi.

Un bataillon mixte, formé des compagnies disponibles de Batna, est formé le 3 mai et placé sous le commandement de M. le chef de bataillon Montmarié¹ et du lieutenant-colonel Saint-Pol ; il est dirigé sur Milah, point de concentration, où il arrive le 10. Le bataillon, à l'effectif

¹, Mort général de brigade.

de 15 officiers et 620 hommes de troupe, avec le 2^e bataillon de chasseurs, le 1^{er} bataillon du 10^e, le bataillon d'Afrique et le 1^{er} bataillon de tirailleurs, forme la 2^e brigade, général d'Autemarre ; la 1^{re} brigade est sous les ordres du général Bosquet.

Le général de Mac-Mahon commande la division. Du 12 au 19, la colonne parcourt de l'est à l'ouest le territoire des Ouled-Aidoun, mais elle n'éprouve pas la résistance que font prévoir les habitudes guerrières des Kabyles ; il n'y a que des attaques de nuit contre les grand'gardes et les faces du camp. Le 20, elle bivouaque à El-Miliah.

Le 21, formée en deux fractions, elle se dirige contre les Beni-Aouât pour les punir d'avoir donné asile au chérif Bou-Sba. La 1^{re} brigade a pour objectif le village d'El-Arba-Khina. Parties à trois heures du matin, les troupes ont accompli leur mission à midi, sans trouver grande résistance : les deux brigades se rejoignent et se disposent à retourner au camp. Aussitôt que le mouvement commence, les Kabyles se rassemblent et se jettent sur l'arrière-garde formée par le bataillon du 10^e de ligne et celui du régiment étranger.

Se voyant vivement pressé, le colonel fait prendre position aux deux compagnies de grenadiers et fait exécuter plusieurs retours offensifs ; l'ennemi cède, après avoir laissé sur le terrain 19 morts et plus de 50 blessés.

Le lieutenant-colonel Saint-Pol est blessé dès le commencement, mais il n'en reste pas moins avec les deux compagnies d'extrême arrière-garde ; les deux capitaines de grenadiers, Martinez et Tranchot, sont blessés, 3 sergents, 1 caporal et 9 grenadiers sont blessés.

Jusqu'au 22, la division opère autour d'El-Miliah ; du 27 au 30, elle campe à Tsem-Fedoun.

Le 31, le général de Mac-Mahon prend avec lui la 2^e brigade, et se porte sur Cheffera ; le général d'Autemarre, avec le gros des troupes, doit suivre la vallée pendant que le lieutenant-colonel Saint-Pol, avec le bataillon du 10^e,

un du régiment étranger et une compagnie de chasseurs à pied, doit suivre par les crêtes. L'avant-garde, formée par la compagnie de chasseurs à pied, arrive au pied d'une série de pitons fortement occupés ; le colonel la fait prolonger à gauche par la compagnie de voltigeurs du 10^e, à droite par la compagnie de grenadiers du 2^e étranger ; ainsi renforcée, l'avant-garde pousse tout devant elle, dégage la route de Cheffera et fait halte pour attendre le gros de la colonne. A ce moment, le caporal Delageneste, envoyé en patrouille avec deux grenadiers, vient rendre compte que les Kabyles sont embusqués non loin de là dans un grand ravin. Le lieutenant-colonel les fait tourner par la compagnie de grenadiers et les attaque ensuite avec le reste de l'avant-garde.

Les grenadiers tuent plus de 30 hommes à la baïonnette, ils ont 9 blessés parmi lesquels M. le sous-lieutenant Pouzols, qui reçoit une balle dans la cuisse.

La marche continue sur Cheffera sans être inquiétée, le reste de la brigade y arrive à son tour ; le général fait une halte jusqu'à trois heures, les troupes ne rentrent au camp qu'à 10 heures du soir.

Le lieutenant-colonel Saint-Pol, qui n'est pas encore remis de sa blessure précédente, a son cheval tué sous lui, au moment où, avec la compagnie de grenadiers, il se précipite pour sauver deux chasseurs blessés, tombés dans les mains des Kabyles.

Quelques jours après, le lieutenant-colonel Saint-Pol passe au 52^e et est remplacé par M. Adam, du 3^e bataillon d'Afrique.

Sont cités à l'ordre pour le combat du 31 mai : le lieutenant-colonel Saint-Pol qui, blessé quelques jours auparavant, avait voulu marcher quand même ; les capitaines Marting de Villiers, le lieutenant Arnoux, de Lageneste, sergent, Schwartz, sergent, blessé ; le grenadier Esachi, le sergent Unterberg et le grenadier Delduk.

Le 2 juin, la division se porte à Tarsett, chez les Beni-

Arbi et parcourt, du Nord au Sud, du Sud-Ouest au Nord-Est, le pays des Beni-Toufout ; le 9, elle arrive à Collo. Le 10, elle va camper au plateau de Zadra où en 1843 avait déjà opéré le général Baraguey d'Hilliers.

Voyant les Arabes violer les tombes et outrager honteusement les restes des soldats morts, le général avait prescrit de brûler les corps de ceux tombés en combattant, aussi les soldats appelèrent ce plateau « le camp de l'Enfer » et les Arabes « le camp de la poudre » (*dar el baroud*).

Dans la marche de Collo à Zadra, la compagnie de voltigeurs qui est à l'extrême arrière-garde, est vivement pressée par des cavaliers ennemis ; le lieutenant Hecquet arrête sa compagnie, fait face à l'ennemi, se porte résolument en avant, et repousse rapidement les Arabes ; cette compagnie a 3 blessés.

Le 11, le général reçoit de graves nouvelles au sujet de la tranquillité de la portion est de la province : les gens de la tribu des Ouled-Dhar, à quelques lieues de Guelma, ont assassiné des soldats du 10^e de ligne, chargés de protéger à Ain-Souda les travaux d'un caravansérail. Toute la population des montagnes court immédiatement aux armes et attaque les fermes des environs de Guelma. L'insurrection s'étend immédiatement chez les Beni-Salah, du cercle de Bône et chez les Hamenchas : les deux bataillons du 16^e de ligne, celui du 2^e étranger et une section d'artillerie, sous les ordres du général d'Autemarre, sont dirigés de suite sur Constantine où ils arrivent le 14 juin, et en repartent le 16. Le général avec cette colonne improvisée parcourt pendant 58 jours les tribus chancelantes, brûle les maisons et razzie les troupeaux des dissidents.

Le 20 juin, il est dans le pays des Harractas qui sont raziés complètement. Il se dirige ensuite sur M'daourouck, à l'est de Soukharras, et se met en relation avec la colonne du colonel de Tourville, commandant la subdivision. Le 11 juillet, il se réunit avec la colonne du général de MacMahon à Tamatinat, dans le pays des Hamenchas. Les

deux colonnes réunies poursuivent les dissidents jusque sur le territoire tunisien, et franchissent l'Oued-Ourchir. Les troupes rentrent le 14 août, après avoir essayé des fatigues et des chaleurs inouïes.

A la nouvelle de la défection des Harractas, le colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, organise une petite colonne pour se porter au secours du poste d'Aïn-Beïda, menacé par les tribus dissidentes. Un demi-bataillon composé des voltigeurs du 1^{er} bataillon, de la 4^e compagnie du 2^e bataillon, et de trois compagnies du 3^e bataillon, sous les ordres du capitaine Bertrand, fait partie de cette colonne. Elle va prendre position à Khenchela pour surveiller l'Aurès et empêcher la jonction des Harractas avec les Nemenchas. Le 15 juin, la compagnie de voltigeurs fait une razzia sur les Harractas ; le 23, les compagnies rentrent à Batna.

Pendant que ces colonnes opèrent en Kabylie et dans la subdivision de Bône, le chef de bataillon Collineau, du régiment, commandant supérieur de Biskra, apprenant que le cherif d'Ouargla, Mohamed ben Abdallah, était campé près de M'bli avec 2,100 fantassins et des cavaliers, part avec 32 spahis, 52 chasseurs d'Afrique, les 80 deiras du caïd Ben Ganah et le goum d'El-Outaïa. — L'infanterie arabe ne résiste pas à la charge de cette petite troupe, elle fuit laissant 150 morts sur le terrain, 324 fusils, la tente du cherif et 158 chameaux.

Cette brillante affaire nous coûte un chasseur d'Afrique et un spahis tués, 7 chasseurs d'Afrique et un spahis blessés.

Le lieutenant Seroka, chef du bureau arabe de Biskra, est cité pour sa valeur et son entrain. Le commandant Collineau est nommé officier de la Légion d'honneur en récompense de ce brillant fait d'armes.

Le 30 septembre, un bataillon de 600 hommes pousse une pointe chez les Ouled-Mahoub qui se sont insurgés ; les douars sont surpris, 50 Arabes sont tués, 12,000 mou-

tons sont enlevés, le bataillon rentre le 3 octobre à Batna. A cette date, le régiment occupe les emplacements suivants : 1^{er} bataillon, Biskra ; 2^e bataillon, Batna ; 3^e bataillon, Lambessa.

1853. — Les expéditions des deux années précédentes portent leurs fruits. Dans la Kabylie orientale, les routes sont sûres, les impôts rentrent régulièrement, mais les tribus sahariennes ne reconnaissent pas notre autorité, il faut leur prouver que nos armes peuvent les atteindre, même au milieu des sables.

Le 10 mars, un bataillon formé avec toutes les compagnies d'élite, moins les grenadiers du 3^e bataillon, restés à Djidjelli, est réuni à Biskra, sous les ordres du commandant Collineau, et est destiné à faire partie de la colonne du Sud, composée surtout de cavalerie et placée sous le commandement du colonel Desvaux, du 3^e chasseurs d'Afrique. Le 11, la colonne se met en marche, passe à l'ouest du Chott-Melrir, et se dirige vers Ouargla. Le 18 mars, le colonel, voulant se porter rapidement au sud-est sur Djoud, prend 200 légionnaires montés sur des chameaux, 200 cavaliers, et parcourt 32 kilomètres en moins de 4 heures. C'est la première fois qu'il est question d'une marche faite par des fantassins montés sur des chameaux.

A sa rentrée, le 4 avril, le général adresse ses félicitations au bataillon d'élite du 2^e étranger.

Après un mois de repos, les compagnies d'élite du 2^e bataillon sont dirigées sur Biskra pour renforcer la colonne d'observation qui occupe ce poste ; à la fin du mois de juin, elles sont dirigées sur Constantine, pour aller travailler à la route de Soukharras.

En même temps, 4 compagnies du 3^e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel Bataille, vont occuper Aïn-Beïda, pendant les opérations qui se font dans la Kabylie orientale. Le but de cette colonne d'observation, dite des

Babors, est d'empêcher l'émigration vers le sud, et de rayonner au besoin jusqu'à Tebessa.

Au 15 juillet, les troupes rentrent dans leurs cantonnements; le régiment est alors employé aux travaux de toutes sortes, les compagnies font à diverses reprises partie de colonnes d'observation dans le sud de la province.

1854. — Au 1^{er} janvier 1854, le régiment, dont l'effectif est de 2,445 hommes, est réparti de la manière suivante :

A Batna. — État-major, compagnie hors rang, 3^e bataillon moins la 6^e compagnie et les voltigeurs, grenadiers et voltigeurs du 1^{er} bataillon et 1^{re} du 3^e bataillon.

A Lambessa. — Le 1^{er} bataillon, moins les deux compagnies d'élite et la 1^{re}.

A Doucen. — Grenadiers, 2^e, 3^e, voltigeurs du 2^e bataillon, et voltigeurs du 3^e bataillon.

A Biskra. — 4^e, 5^e, 6^e, du 2^e bataillon, 6^e du 3^e bataillon et section de discipline.

A Philippeville. — 1^{re} compagnie du 3^e bataillon.

Le 14 mai, un ordre du jour fait connaître au régiment que le ministre a prescrit, à la date du 10 mai, au 2^e étranger, de former deux bataillons de guerre destinés à faire partie de l'armée d'Orient. La compagnie hors rang et le 3^e bataillon, ne comprenant que les cadres de ses compagnies et tous les hommes impropres au service actif, sont dirigés sur Philippeville; ils s'embarquent les 7 et 8 juin à destination de Bastia, où ils doivent former le dépôt du régiment.

Les deux bataillons du régiment, à l'effectif de 2,200 hommes, s'embarquent à leur tour, 400 hommes complètent le chargement du *Jean-Bart* déjà occupé en partie par le 1^{er} étranger, il part le 22 juin. Les 1,800 hommes restants, prennent passage, le 27 à midi, sur le *Labrador* et l'*Albatros* à destination de Gallipoli.

LIVRE VI

LES DEUX RÉGIMENTS DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE EN CRIMÉE ET LA FORMATION D'UNE DEUXIÈME LÉGION ÉTRANGÈRE

CHAPITRE PREMIER

ANNÉE 1854.

Emplacement des régiments à leur arrivée. — Le choléra fait des ravages. — Les disciplinaires de la Légion deviennent croquemorts. — Un bain forcé. — Formation d'un bataillon d'élite. — Il assiste à la bataille de l'Alma. — Lettre de félicitations au bataillon d'élite. — Arrivée des 2 régiments en Crimée. — Ordre du jour très flatteur pour le bataillon d'élite qui est dissous : Installation sur le plateau de Chersonèse. — Les ventres de cuir. — Travaux du siège. — Combats dans les tranchées. — Affaire du 5 novembre. — Cyclone du 14 novembre. — Le courage des légionnaires n'est pas entamé. — Corvées pénibles par un hiver rigoureux. — Nouvelle manière de sonner le réveil en musique. — Arrivée de recrues. — La Légion reçoit des Criméennes.

La traversée des deux régiments se fait sans incidents.

L'état-major, les 1^{er} et 3^e bataillons du 1^{er} régiment débarquent à Gallipoli, le 21 juin. Le 1^{er} bataillon s'établit au camp de Boulahir ; le 3^e bataillon, formant dépôt, et l'état-major sont campés près de la ville. Le 1^{er} bataillon est employé aux travaux de fortification pendant 5 jours et rentre, le 27, camper auprès du 3^e bataillon. Le 2^e bataillon du 1^{er} étranger arrive le 29 juin avec les

3 officiers et les 238¹ hommes du 2^e régiment qui ont pris passage avec lui sur le *Jean-Bart* et vient rejoindre les deux autres bataillons du régiment déjà campés près de Gallipoli. Quelques jours après, les bataillons actifs du 1^{er} régiment sont dirigés sur Boulahir, pour travailler aux lignes qui doivent couper la presqu'île de Jamos et en faire un camp retranché.

L'état-major et les deux bataillons du 2^e régiment débarquent les 7 et 8 juillet, et viennent prendre leurs emplacements à la gauche du 1^{er} régiment, au camp de Boulahir.

Les deux régiments forment la 2^e brigade (général *Carbuccia*), de la 5^e division de l'armée d'Orient (général *Levaillant*).

La petite ville de Gallipoli est bâtie en amphithéâtre comme beaucoup de villes d'Orient, et se présente avec un aspect charmant, alors qu'on en approche par mer. Mais aussi, comme beaucoup de villes d'Orient, le désenchantement arrive vite au touriste débarqué. Les rues sont sales, tortueuses, presque entièrement couvertes par les toits avancés des maisons, la plupart en bois et mal entretenues; elles sont pavées avec des blocs de pierres d'inégale hauteur, leur parcours est très difficile.

Au milieu d'échoppes et de boutiques de toute sorte, grouille une population de Turcs, de Grecs, d'Arméniens et de Juifs, d'une misère et d'une malpropreté effroyables. Parmi cette population se détachent les uniformes des soldats nouvellement débarqués, qui, fatigués d'une longue traversée, s'en vont musant par les rues et s'arrêtent devant chaque objet qui est nouveau pour eux.

Le terrain qui environne la ville est joli et bien cultivé. Les paysans que l'on rencontre voyagent gravement sur des bourriquets et portent, avec leur armement habituel, un fusil, qu'accompagne un parapluie de coton bleu. Les

1. Au lieu de 400 comme le portaient les ordres du gouverneur de l'Algérie.

soldats qui ne maraudent pas trop, vivent en bonne intelligence avec les indigènes, habitués aux exactions des soldats turcs, et qui trouvent nos soldats respectueux du bien d'autrui.

Peu à peu, les nombreux transports amènent des troupes de France, mais apportent aussi avec elles le choléra. L'épidémie se propage avec une violence inouïe et une rapidité vertigineuse.

Le général *Ney, duc d'Elchingen*, ancien aide de camp du comte de Paris, qui était en disponibilité depuis 1848, et qui avait repris du service pour faire la campagne d'Orient, est enlevé en peu d'heures.

Le général *Carbuccia*, commandant la brigade des régiments étrangers, meurt le 17 juillet ; le 2^e régiment perd son lieutenant-colonel, M. *Sarrauton*. Le 1^{er} régiment a 4 officiers et 175 sous-officiers et soldats morts de l'épidémie.

Et cependant la Légion, dont les hommes sont brisés aux fatigues de la guerre et habitués à coucher sous la tente, est bien moins éprouvée que les régiments arrivant de France.

Le général de division est heureux de recourir à la Légion pour fournir des auxiliaires aux divers services, manutention, chargement et déchargement des vivres, des munitions, de la houille, etc., etc. Des infirmiers volontaires se présentent pour remplacer ceux des hôpitaux morts de l'épidémie.

La section de discipline du 1^{er} étranger, qui est restée campée avec le dépôt à Gallipoli, est chargée du transport et de l'ensevelissement des morts qui sont enterrés dans de grandes fosses et recouverts de chaux.

Ces disciplinaires, endurcis à toutes les misères, réfractaires à la discipline, passant leur journée au silo, accomplissaient leur funèbre besogne la nuit. Peu enclins à la nostalgie, ne craignant ni Dieu ni diable, ils trouvaient encore le temps de tenter de se révolter le jour. Un matin,

le capitaine qui les commandait est prévenu que ces hommes ont insulté les officiers et les gradés chargés de leur garde ; il ordonne aussitôt de faire une petite rigole dans la route qui sépare le silo de la mer et, en peu de temps, les légionnaires ont de l'eau jusqu'à la ceinture. Ce bain les calme et la nuit suivante, ils reprennent leur besogne de croque-morts.

Pas un disciplinaire ne fut malade et pas un ne succomba à l'épidémie. Lorsque celle-ci disparut, ces hommes furent graciés et replacés dans les compagnies actives.

Le choléra s'était fait sentir non seulement dans la presqu'île de Gallipoli, mais aussi dans les camps occupés par les quatre premières divisions de l'armée. La première division, commandée par le général *Canrobert*, qui avait été dirigée dans la Dobrutscha, pour soutenir les Bachi-Bouzouks (spahis d'Orient) du général *Yusuf*, chargé d'une reconnaissance jusqu'au Danube, avait surtout été éprouvée d'une manière désastreuse.

La résistance héroïque de Silistrie, la levée du siège de cette place par les Russes et l'évacuation des Principautés danubiennes, en raison de l'attitude hostile de l'Autriche, vinrent modifier les plans primitifs des alliés, les amenèrent à transporter en Crimée le théâtre de la guerre et à assiéger Sébastopol.

Avant d'entreprendre cette expédition, le maréchal Saint-Arnaud se préoccupa de renforcer ses effectifs considérablement affaiblis. Il donna ordre de former un bataillon de marche avec les compagnies d'élite des deux régiments étrangers ; le commandement de ce bataillon fut confié à *M. Nayral*, chef du 3^e bataillon du 1^{er} régiment, avec *M. Peychaud*, comme adjudant-major.

Les deux compagnies d'élite du 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment, s'embarquent le 22 août sur la *Mouette*, et débarquent le 22 à Varna. Les deux compagnies du 2^e bataillon du 1^{er}, et les quatre compagnies du 2^e régiment embarqués

sur l'*Albatros*, arrivent à Varna le 24. Le bataillon va camper au plateau de Franka, derrière la 2^e brigade de la 1^{re} division ; il est placé sous les ordres du général *Vinoy*, un ancien légionnaire. Les quatre compagnies de grenadiers forment le demi-bataillon de droite, et les quatre compagnies de voltigeurs le demi-bataillon de gauche ; l'effectif total est de 950 hommes.

Le 25 août, les officiers du bataillon sont présentés au général *Canrobert*, qui reconnaît des officiers qui ont servi sous ses ordres au 2^e régiment de la Légion étrangère. Le général passe lui-même la revue de détail du bataillon, complimente le commandant *Nayral* sur la belle tenue et l'attitude martiale des officiers et des hommes. Il recommande de faire les derniers préparatifs en vue d'un embarquement prochain.

Le 1^{er} septembre, le bataillon, formé à 800 hommes, s'embarque à Varna sur le *Montezuma* qui le transborde sur le *Jupiter* à Baltchick. Le reste du bataillon reste à Franka sous les ordres du capitaine *Verspuech* et du sous-lieutenant *Hugel*.

Les 2, 3 et 4 septembre, la flotte reste mouillée en rade de Baltchick. Le 5, elle met à la voile, rallie la flotte anglaise et les transports le 9 ; le 13, toute la flotte mouille devant Eupatoria et le 14, l'armée débarque à la baie de Calamita, à 18 kilomètres du sud d'Eupatoria, au point dit : Old-Fort.

Le débarquement de la 1^{re} division se fait sans difficultés. Elle va camper sur une ligne, la droite à la mer, face au sud, en faisant une courbe allongée. Le bataillon d'élite est à la gauche. Aussitôt installé, chaque bataillon envoie deux compagnies en grand'garde. Elles ont l'ordre de se retrancher et de se couvrir en avant par des petits postes. Autour du camp, s'étendent des steppes nues, sans arbres, sans végétation et sans eau douce ; il faut aller chercher l'eau potable à 7 kilomètres, à une petite rivière qui coule vers l'Est.

Le 17 septembre, dans une manœuvre de division, le général *Canrobert* prend en personne le commandement du bataillon, lui fait former le carré sur 4 rangs et dit aux officiers qu'il destine le bataillon à donner le coup de marteau aux colonnes russes.

L'armée se met en marche le 19 ; les 4 divisions forment les 4 angles d'un losange, au centre duquel se trouvent l'artillerie de réserve, les ambulances et le convoi. La 1^e division tient la tête ; elle marche en colonne par pelotons à demi-distance, les deux batteries au centre, le bataillon d'élite à côté d'elles. Les hommes emportent quatre jours de vivres. Les moyens de transports sont très réduits, les officiers supérieurs n'ont qu'un cheval, les compagnies un seul mulet et une seule tente pour les 3 officiers.

Le plateau que l'on traverse est à peine ondulé, le terrain est solide et résistant, la marche facile. De distance en distance, on aperçoit des traces de culture, un champ de maïs ou un champ de blé dont les gerbes ont été brûlées.

La division arrive sur les bords du Boulganak qu'elle franchit. En prenant pied sur la rive opposée, on aperçoit à 8 kilomètres en avant sur des hauteurs en amphithéâtre, l'armée russe rangée en bataille. La cavalerie ennemie tente une reconnaissance qui est repoussée par l'artillerie.

Le 20 septembre, à 7 heures du matin, l'armée française formée sur deux lignes se dispose à se porter en avant, mais il faut attendre MM. les Anglais qui ne sont pas prêts. A 9 heures, las d'attendre, les Français font le café. Le maréchal passe devant le front des troupes. Arrivé devant le bataillon, il parle aux officiers et aux soldats, leur dit qu'il compte sur eux, qu'ils doivent se rappeler que le maréchal qui les commande a été lui-même capitaine à la Légion.

Enfin, à 11 heures et demie, l'armée anglaise étant prête, la 2^e division (général *Bosquet*), chargée de tourner l'aile gauche des Russes se met en mouvement. Lorsque les zouaves et l'artillerie ont pris pied sur le plateau qui

est balayé par le feu des vaisseaux français, la 1^{re} et la 3^e division formant le centre s'ébranlent à leur tour ; la 1^{re} brigade marche en bataille couverte par un rideau de tirailleurs, la 2^e brigade, par bataillons en colonne serrée à 300 mètres en arrière : l'Alma est franchie en amont du village d'Almatamak ; les troupes mettent sac à terre. La fièvre du combat, l'émulation s'emparent de tous, c'est à qui arrivera le premier sur le plateau que les zouaves ont escaladé. Le général *Canrobert* envoie tout son état-major recommander l'ordre ! de l'ordre ! A la vue du bataillon qui manœuvre comme sur le terrain d'exercices, il leur crie : « *A la bonne heure, servez d'exemple aux autres, braves légionnaires* », et il prescrit au bataillon de se porter en avant avec les deux batteries d'artillerie.

A peine arrivé sur le plateau, le bataillon se trouve à 300 mètres de plusieurs bataillons russes formés en bataille et qui ouvrent contre lui un feu de deux rangs. Le commandant *Nayral* reforme son bataillon et se couvre de suite par une compagnie de grenadiers déployée en tirailleurs. Le feu s'engage vigoureusement, le bataillon conserve son poste à la droite de la division et protège l'artillerie. Le combat dure depuis 2 heures et demie jusqu'à 5 heures et demie. Nous avons 5 officiers blessés et 55 hommes tués ou blessés ; à 5 heures et demie, l'ennemi bat en retraite, le bataillon redescend au bord de l'Alma, reprendre ses sacs et va camper sur le plateau au sud de la rivière.

Le 21, la journée est employée à ensevelir les morts et à évacuer sur la flotte les malades et les blessés. Le commandant *Nayral* reçoit du général de brigade *Vinoy* la lettre suivante :

Mon cher Commandant,

Le maréchal et le général de division me chargent de féliciter votre bataillon de l'ordre parfait et de la bonne contenance qu'il a tenus devant l'ennemi dans la journée du 20. Je suis heureux d'y joindre mes félicitations particulières.

Cette lettre fut portée à la connaissance de la troupe par la voie de l'ordre.

Le 22 septembre on fait séjour ; on continue l'évacuation des malades et des blessés sur la flotte, on reçoit deux jours de vivres, et on attend les Anglais de nouveau.

Le 23, à 6 heures du matin, les soldats chargés de cinq jours de vivres se mettent en marche, le terrain est devenu accidenté, les pentes des collines sont boisées. On campe sur la rive gauche de la Katcha.

Le 24, l'armée marche en deux colonnes et campe dans la vallée du Belbeck, au milieu des maisons de campagne et des vignes. Dans la nuit, les avant-postes sont attaqués. Le 25, l'armée fait une marche de flanc autour de Sébastopol, à travers des bois épais : les Anglais sont à l'avant-garde. Le mauvais chemin qui rejoint la route de Simphéropol à Balaklava est réservé à l'artillerie et aux bagages. Les divisions, formées en deux colonnes, laissent le chemin à leur gauche. Le mouvement ne commence qu'à midi ; à 6 heures du soir, on campe près de la ferme Mackensie, sur un plateau où les quelques puits qui existaient ont été mis à sec. Les soldats appellent ce bivouac, le camp de la soif.

Le 26 au matin, le bataillon débouche des bois et arrive sur la Tchernaiâ, où les hommes étanchent leur soif. La 1^{re} division se reforme, franchit la rivière à gué et va camper sur les monts Fedioukine. Les Anglais marchent sur Balaklava dont ils s'emparent.

Le maréchal Saint-Arnaud s'embarque mourant pour la France et remet le commandement de l'armée au général *Canrobert*, qui est remplacé dans le commandement de la division par le général *Bouat*.

La 1^{re} division est envoyée vers Balaklava, elle campe dans la plaine de ce nom les 28 et 29 septembre. Le 30, la division est désignée pour faire partie de l'armée d'observation ; elle campe sur les monts Sapoune, près du col de Balaklava, où jusqu'au 9 octobre le bataillon est em-

ployé aux travaux de défense et aux corvées pour le transport du matériel.

Le 10 octobre, la 1^{re} division est remplacée au corps d'observation par la division turque et fait partie du corps de siège. Pendant les journées des 11, 12, 13 et 14 octobre, le bataillon travaille aux tranchées et se fait remarquer par sa constance ; deux compagnies sont citées à l'ordre pour leur ardeur au travail.

Le 10 octobre, les compagnies du centre des deux régiments de la Légion étrangère restées à Gallipoli ont reçu l'ordre de s'embarquer pour la Crimée. Pendant leur séjour à Gallipoli, elles ont été employées à construire les fortifications de cette place.

Le colonel Bazaine, nommé général de brigade, réunit sous son commandement les deux régiments étrangers. Il est remplacé au 1^{er} régiment par le colonel *Viénot*.

Le 2^e régiment s'est embarqué le 11, sur des bateaux anglais qui le débarquent à Kamiesch, où il campe le 14 et le 15, il vient ensuite prendre sa place à la gauche du corps de siège.

Le 1^{er} régiment s'embarque le 14 sur l'*Aron* et débarque le 17.

A l'arrivée des deux régiments, le bataillon d'élite est dissous par l'ordre suivant :

ORDRE GÉNÉRAL.

Armée d'Orient. — État-major général. — N° 118.

La 5^e division dont fait partie la brigade de la Légion étrangère sous l'appellation de 3^e brigade, sera rattachée à l'armée de siège et y sera rétablie selon son rang de bataille. Le bataillon d'élite de la Légion est dissous ; les compagnies qui le composaient rentreront à leurs bataillons respectifs.

Le général en chef se plaît à rendre hommage à la vigoureuse attitude qu'a montrée ce corps d'élite depuis sa formation.

Au quartier général devant Sébastopol, le 15 octobre 1854.

Le Général commandant en chef,

CANROBERT.

Avant de se séparer du bataillon, le général *Vinoy* reçut les officiers et les sous-officiers, il leur exprima tout le regret qu'il éprouvait de voir le bataillon quitter la brigade, perdant; dit-il, « le plus beau fleuron de sa couronne. Dites bien à vos hommes, ajouta-t-il, que l'intention du maréchal, en les faisant venir, a été d'avoir une troupe d'élite et qu'ils ont complètement rempli tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Je connais la Légion depuis longtemps et sa réputation ne fait que grandir. A l'Alma, vous avez ajouté une page glorieuse à l'histoire de votre corps. »

La brigade des régiments de la Légion étrangère est campée en deuxième ligne, à la gauche de la 2^e brigade (général *Couston*). Elle a devant elle la 2^e brigade de la 4^e division (général *d'Aurelle de Paladines*) qu'elle déborde; la gauche du 2^e régiment s'étend à peu de distance du fond de la baie de *Strelitzka*.

Le plateau de *Chersonèse* où est installé le camp, a un aspect triste, il est fortement ondulé; des murs en pierres sèches entourent des enclos plantés de vignes et de jeunes arbres fruitiers, au milieu desquels s'élèvent de rares habitations abandonnées par leurs propriétaires et laissées sous la garde de quelques chiens. L'eau se trouve au fond de la baie de *Strelitzka*; les vignes et les arbres fruitiers fournissent le bois. Plus tard, ces ressources de chauffage furent épuisées, il fallut alors chercher le bois au loin.

Les Russes appellent les légionnaires, *les ventres de cuir*, à cause de la grande cartouchiere d'Afrique suspendue au cou par une courroie; elle a été conservée jusqu'au Mexique.

Le 18 octobre, les bataillons des deux régiments étrangers sont reconstitués, et le 19, la brigade prend part aux travaux du siège.

Le 18 octobre, les régiments restent spectateurs d'un duel d'artillerie entre la ville et les batteries de siège.

La canonnade commencée au point du jour se termine à 10 heures par l'explosion d'un magasin à poudre et d'une caisse de gargousses. Les flottes embossées en face des batteries et des forts de la place commencent leur bombardement à 1 heure, il se termine à la nuit sans résultats appréciables. Pendant cette canonnade, toute l'armée attendait le moment de donner l'assaut, malheureusement, l'attaque de vive force était impossible.

Le 19 octobre, le bombardement recommence sur toute la ligne ; 61 pièces sont en batterie du côté des Français, mais, malgré tous les efforts de l'artillerie et des deux batteries de marine servies par les équipages de la flotte, on ne peut faire taire l'artillerie de la place. Il faut se résigner à passer par les longs travaux d'un siège.

Les troupes sont alors surchargées de corvées de toute sorte, la fatigue est extrême ; le choléra et la dysenterie recommencent leurs ravages. Le capitaine Pichon, du 1^{er} étranger, et un grand nombre d'hommes succombent. Le service des bataillons de garde est de 24 heures et se prend après la soupe du matin. Les sentinelles sont placées sur les banquettes et regardent par des créneaux en sacs à terre. Elles tirent sur tout ce qui se présente à distance ; les chasseurs à pied, à cause de leur armement spécial, y sont employés de préférence.

Une fois dans la tranchée, chacun s'abrite de son mieux ; les hommes sont dans la poussière, dans la boue ou dans l'eau, suivant le temps, exposés à toutes les intempéries. La consigne est de surveiller l'arrivée des bombes dans la tranchée. Au cri de : gare la bombe, tout le monde se couche. Contre les obus à balles, on se gare en se serrant contre la tranchée. Chaque compagnie est munie d'un brancard pour le transport des blessés.

A 3 ou 4 heures, on apporte la soupe : à ce moment, la place redouble le feu de ses tirailleurs, car les hommes de corvée, malgré les ordres donnés, ne suivent pas les boyaux de communication et prennent des raccourcis pour

rejoindre leurs compagnies. Mêmes faits se représentent le matin, lorsqu'on apporte le café.

Pendant la nuit, un homme sur deux veille, l'autre se repose, des embuscades sont formées en avant, elles détachent des factionnaires munis d'une pelle et d'une pioche et chacun cherche à se créer un abri qui le mette au moins à l'abri des balles. Les Russes emploient le même système. Au point du jour, les postes avancés rentrent dans les tranchées et sont accompagnés par le feu des tirailleurs ennemis.

Les compagnies de réserve placées en arrière des tranchées sont plus tranquilles, les hommes peuvent former les faisceaux et se reposer. Pour éviter des alertes inutiles causées par les sorties, on emploie les sonneries de : *Garde à vous* et *Par le flanc droit ou le flanc gauche* si l'attaque a lieu à droite et à gauche. La berloque indique que l'ennemi se retire ; alors le service et le travail reprennent leur cours normal.

Le travail des tranchées a lieu la nuit. Les soldats, le fusil en bandoulière et conduits par leurs officiers, se rendent au dépôt des tranchées où ils reçoivent soit des outils, soit un gabion, soit des sacs à terre. Sous la direction des officiers et des sous-officiers du génie, ils gagnent leurs emplacements qui sont ensuite rectifiés, et au commandement de : *Haut les bras*, le travail commence. En cas d'attaque, le travail ne doit être quitté qu'à la dernière extrémité et sur un ordre formel ; les travaux s'exécutent sous le feu de la place dont la mitraille vient souvent balayer le terrain, enlever les travailleurs et le gabion à moitié rempli.

Le 25 octobre, on entend, avec surprise, le canon du côté de Balaklava. C'est une diversion des Russes qui ont voulu tâter la ligne de communication des Anglais avec la mer. L'ennemi est repoussé.

Jusqu'au 5 novembre, le 1^{er} régiment a 40 hommes hors de combat ; celles du 2^e sont un peu plus fortes.

Le 5 novembre, le canon tonne de toutes parts, les Russes attaquent sur toute la ligne. Ils se portent en masses considérables contre les Anglais, tandis qu'une grande sortie se dirige vers les tranchées de gauche. Plusieurs bataillons russes attaquent de front, pendant que d'autres, à la faveur d'un épais brouillard, remontent le ravin de la Quarantaine et tombent sur les avant-postes et les bataillons du 19^e et du 39^e de ligne.

Le demi-bataillon de gauche du 1^{er} étranger, commandé par le capitaine *Marty*, qui est en réserve à la maison des Carrières, se place à cheval dans le ravin pour arrêter l'ennemi; le demi-bataillon de droite reste près des batteries 7 et 8 pour les défendre. Les trois bataillons de garde de tranchée qui sont sous les ordres du lieutenant-colonel *Cappe*, de l'infanterie de marine, comptent 1,100 hommes.

Signalé trop tard par les sentinelles, l'ennemi envahit du premier coup les tranchées et deux batteries, il encloue 15 pièces. Dans le ravin, un feu violent s'engage; deux fois les quatre compagnies chargent l'ennemi à la baïonnette et culbutent les troupes qu'elles ont devant elles; mais les pertes sont sensibles, la plupart des officiers sont hors de combat, il est impossible de tenir plus longtemps, on bat en retraite et les compagnies se retranchent derrière des murs de clôture qui barrent en partie le ravin. Mais elles sont bientôt débordées de nouveau et obligées de céder aux masses sans cesse renaissantes des Russes. Une partie des légionnaires se retirent dans les carrières d'où ils tirent sans relâche sur l'ennemi; les autres se replient dans les tranchées et se joignent au 19^e et au 39^e de ligne qui ont été aussi obligés de céder.

Le lieutenant-colonel *Cappe* se voyant vivement pressé, envoie demander du secours par l'adjudant-major *Bounc-tou*¹. Celui-ci, obligé de passer sous le feu des Russes, est

1. Depuis général de brigade.

frappé d'une balle, mais il accomplit sa mission quand même.

Le demi-bataillon de droite du 1^{er} étranger, qui n'a supporté qu'une fausse attaque, se porte aux tranchées de l'extrême gauche et attaque les Russes à la baïonnette. Deux compagnies de chasseurs envoyées du Clocheton, les prennent en flanc. Cette brusque attaque surprend l'ennemi qui se retire d'autant plus vite qu'il se voit menacé par les brigades de Lourmel, d'Aurette de Paladines et de La Motte-Rouge. Quelques hommes entraînés par la poursuite de l'ennemi pénètrent jusqu'à la batterie extérieure de la Quarantaine, le général de Lourmel y est mortellement blessé d'une balle. Le reste de la brigade de la Légion étrangère, attiré par la fusillade, s'est porté en avant : à midi tout est terminé. Le 1^{er} bataillon du 1^{er} étranger, qui, le matin, comptait 15 officiers et 275 hommes présents, a 3 officiers et 43 hommes tués, plus 9 officiers et 85 hommes blessés.

Dans la nuit du 12 au 13 novembre, la place entretient une canonnade extrêmement vive, les cloches de Sébastopol sonnent à toute volée. On craint une attaque générale. Les gardes des tranchées ne sont pas relevées, les postes sont doublés ; on passe la nuit sous les armes, mais ce n'est qu'une fausse alerte.

Le 14 novembre, un cyclone épouvantable vient s'abattre sur la presqu'île de Chersonèse. Toutes les tentes, les toitures des baraques sont enlevées ; le feu des cuisines est éteint sous la pluie. Les malades et les blessés sont exposés au froid et à la pluie ; les tranchées sont envahies par les eaux et la neige, les parapets s'écroulent.

En mer, la flotte subit un vrai désastre, un grand nombre de bâtiments sont jetés à la côte.

Rien ne peut abattre le courage des légionnaires ; avec des pierres et de la terre on rebâtit des murs plus solides pour garantir les cuisines, que l'on couvre avec de vieilles tentes hors de service ; les fourneaux sont refaits pour

consommer moins de bois, car le combustible commence à devenir rare. Les tentes sont creusées et bordées de petits murs ; on y installe des foyers dont la cheminée est faite avec des morceaux de fer-blanc provenant des boîtes de conserve ; les popotes des officiers sont organisées avec la même ingéniosité. Au-dessous des sources, on creuse des abreuvoirs pour les chevaux, des lavoirs garnis de pierres où les hommes pourront venir laver leur linge. Du reste, pendant tout l'hiver, on lutte contre le froid et les éléments conjurés ; malgré tous les soins et la plus grande attention, bon nombre d'hommes ont les pieds ou les oreilles gelés, soit dans les tranchées, soit dans les tentes. Chaque matin, les camps sont déblayés, la neige enlevée, les officiers et les sous-officiers excitent les hommes qui comprennent la nécessité de prendre continuellement les précautions hygiéniques nécessaires.

Le 15 novembre, la brigade appuie à gauche, le camp est placé sur le revers opposé du grand ravin aboutissant à la baie de Strelitzka. L'emplacement choisi est assez incliné pour que l'eau ne séjourne pas dans le camp, qui est rapproché des sources et peu éloigné des magasins établis dans la baie de Strelitzka. Le bois seul est éloigné, les corvées sont obligées de l'aller chercher à Kamiesch, où les transports l'amènent de Brousse ; toutes les racines d'arbres et de vignes qui sont dans la presqu'île ont été brûlées.

Les corvées de boulets, les travaux du camp, les tours de service comme bataillon de soutien ou de réserve, les auxiliaires donnés à l'artillerie, sont autant de services très pénibles. Les musiciens eux-mêmes montent souvent la garde au camp, ce qui ne les empêche pas de sonner chaque matin le réveil en musique. Mais pour ce service, ils l'ont réduit à la plus simple expression. Chaque musicien sort le pavillon de son instrument par la porte de la tente et, la sonnerie terminée, se hâte de se reblotir dans son trou.

Le 18 novembre, le général *Canrobert* fait passer la brigade de la Légion à la 6^e division (général *Pate*), 2^e brigade. La 1^{re} brigade comprend le 6^e bataillon de chasseurs, le 23^e de ligne et le 93^e de ligne, sous le commandement du général *Mayran*.

Le 12 novembre étaient arrivées 507 recrues destinées au 2^e étranger ; le 22, 500 autres arrivent et sont versées au 1^{er} régiment.

Jusqu'à la fin de l'année, depuis l'affaire d'*Inkermann*, la Légion n'a pas d'engagement sérieux avec les Russes, mais cependant le 1^{er} régiment a 1 officier tué, 4 blessés et 64 hommes tués ou blessés dans le service des tranchées. Les pertes du 2^e étranger sont à peu près semblables.

Quelque temps avant la fin de l'année, on reçoit de France des *Criméennes*, espèce de capotes à collet et à capuchon, des sabots, des chaussures fourrées, des peaux de moutons, objets de première nécessité : mais les grandes tentes n'arrivent qu'après l'hiver.

En date du 28 décembre 1854, le général *Canrobert* nomme : MM. *Marty*, capitaine au 1^{er} régiment, et *Bertrand*, capitaine au 2^e, officiers de la Légion d'honneur ; MM. *Bounetou*, capitaine adjudant-major, *Monin*, capitaine, *Saumweber*, voltigeur, *Laurent*, sergent, du 1^{er} régiment ; *taine*, *L'Hériller*, chef de bataillon, *Cartillon*, sergent-major, *Brebion*, capitaine, au 2^e régiment, chevaliers. Il accorde 7 médailles à chaque régiment. (Ordre général, 154.).

CHAPITRE II

DE 1855 A 1856 (LICENCIEMENT DES 2 RÉGIMENTS).

1855. — Attaque par les Russes des tranchées de la Quarantaine. — Belle défense du 2^e bataillon du 2^e étranger. — Ordre de l'armée n^o 171. — Deux nouvelles attaques des Russes sont repoussées. — Attaques des nouveaux ouvrages russes. — Mort du colonel Viénot. — Les ouvrages sont pris. — Pertes subies par les 2 régiments. — Le général Pelissier remplace le général Canrobert. — Combats de nuit des 22 et 24 mai. — Formation d'un 4^e bataillon. — Pertes subies en juin, juillet et août. — Arrivée de renforts. — Prise de Sébastopol. — Pertes pendant le mois de septembre. — Pertes générales depuis le commencement de la guerre jusqu'à la signature de la paix. — Colonne dite des choux.

1856. — Les régiments étrangers campent près de Kamiesch. — Inauguration du cimetière de la Légion, à Strelitzka. — Revue passée par le maréchal Pelissier. — Les régiments quittent la Crimée et sont dirigés sur l'Algérie. — Arrivée à Mers-el-Kébir et à Bel-Abbès. — Dissolution des 2 régiments. — Formation d'un nouveau 2^e étranger à Bel-Abbès.

Dans la nuit du 19 au 20 janvier 1855, les Russes font une sortie et dirigent leurs efforts sur la partie des tranchées de gauche voisines de la Quarantaine et occupées par le 2^e bataillon du 2^e étranger (commandant L'Hérillier¹). L'attaque de l'ennemi, favorisée par un temps obscur, vient se briser contre l'énergie déployée par les grenadiers, les voltigeurs et les 1^{re} et 5^e compagnies du bataillon. Les Russes sont reçus par des feux de peloton, puis chargés à la baïonnette; après plusieurs tentatives, ils se retirent en abandonnant leurs morts. M. le lieutenant *Desecotes*, 1 sergent et 5 fusiliers qui se sont trop avancés, sont faits prisonniers; 1 sergent et 3 hommes sont

1. Depuis général de division.

tués ; 17 soldats sont blessés ainsi que M. le lieutenant *Saussier*¹.

Dans l'ordre de l'armée n° 171, en date du 22 janvier, le général en chef constate l'énergie et la valeur du commandant *L'Hériller*, des capitaines *Arnoux* et *Rousseau*, des lieutenants *Saussier* et *Chave*, ainsi que du sergent *Devals*, des grenadiers *Hogelucht* et *Seigmund*, du voltigeur *Rischar*d, du fusilier *Deglin*. Le drapeau du 2^e étranger, ajoutet-il, a figuré avec honneur dans ce combat vif et brillant ; M. le lieutenant *Saussier* et le grenadier *Hogelucht* sont décorés. *Seigmund*, *Rischar*d et *Deglin*, soldats, sont médaillés.

Le 11 février, le 1^{er} bataillon du 1^{er} étranger, sous les ordres du capitaine adjudant-major *Bounetou*, a à subir une attaque semblable de 250 volontaires russes. Malgré l'obscurité, l'ennemi est éventé à temps, 4 compagnies sont rangées sur la banquette, elles laissent arriver les Russes jusqu'à 20 pas avant d'ouvrir le feu, qui cause de telles pertes à l'ennemi qu'il se retire de suite. Nous avons 4 hommes blessés.

Le 24 février, le sergent *Eyrou*d, du 1^{er} régiment, enlève son sergent-major tombé sous les balles des tirailleurs ennemis et est blessé en accomplissant cet acte de dévouement. Il est cité à l'ordre de l'armée et médaillé (ordre 184 du 2 mars 1855).

Dans la nuit du 10 mars, à l'ouverture d'un boyau de communication, le feu de l'ennemi est tellement vif que les hommes qui ont repris deux fois leurs outils, sont obligés de se retirer. Le capitaine *Adin* saisit un gabion et va le placer sous le feu de l'ennemi ; il est tué, mais le cheminement est amorcé et les hommes le continuent.

Le 15 mars, un peu avant le jour, les Russes tentent une nouvelle attaque contre le 2^e bataillon du 2^e étranger (commandant *L'Hériller*). Ils se dirigent contre les compa-

1. Gouverneur de Paris.

gnies de gauche et sont reçus par une compagnie de chasseurs et la compagnie de voltigeurs du bataillon (capitaine *Bertrand*), qui les fusillent à bout portant et les repoussent par une charge à la baïonnette. Mais éclairés par la faute du lieutenant *Desecotes* qui avait poussé trop loin à l'attaque le 19 janvier et avait été fait prisonnier, ils reprennent leurs positions, aussitôt l'ennemi repoussé. Le capitaine *Chardin* et le sous-lieutenant *Pacorel* sont blessés, 6 hommes sont tués et 8 blessés. Le commandant *L'Hériller*, le capitaine *Bertrand* sont cités dans l'ordre général n° 190. Le capitaine *Chardin*, le sous-lieutenant *Pacorel* sont décorés. *Warrand*, *Schæffer*, sergents; *Moser*, caporal; *Leheloco*, *Deseyn*, *Zanola*, soldats, sont médaillés. Le sergent-major *Delageneste* est nommé sous-lieutenant (titre étranger).

A la suite de ces sorties, il est impossible, de part et d'autre, d'enlever les morts qui sont restés devant les tranchées, on ne peut les enterrer que pendant la suspension d'armes. Les légionnaires sortent la nuit des tranchées et vont, sous le feu de l'ennemi, dévaliser les cadavres restés sur le champ de bataille. Les bottes sont surtout l'objet de leurs convoitises; les soldats russes sont bien chaussés et, de plus, on trouve fréquemment leurs bourses attachées au jarret, il n'en faut pas tant pour exciter l'audace des légionnaires; aussi, après chaque affaire, les transactions sont-elles assez animées.

Le général *Totleben*, l'âme de la défense de Sébastopol, ne se contente pas d'attendre les assiégeants derrière ses remparts, il se porte en avant et organise avec des tonneaux et des gabions une ligne d'embuscades. Il en forme une seconde en arrière, qu'il dispose en échiquier, les arme d'obusiers de montagne, de petits mortiers et quelquefois de pièces de campagne.

Les Russes, disait le général *Niel*, tirent un coup de canon comme les autres un coup de fusil; ils ont rendu leur enceinte mobile.

Le 19 mars, on tente d'enlever les embuscades que l'ennemi a établies à l'extrême gauche ; la compagnie de voltigeurs du 1^{er} bataillon du 1^{er} étranger et une compagnie de chasseurs en sont chargées. L'ennemi cède sur toute la ligne, les logements sont détruits malgré la défense de l'ennemi, appuyée par les feux de la place. Le 1^{er} avril, le lieutenant-colonel *Martenot de Cordoue* remplace le lieutenant-colonel *Favin-Lévêque*, resté à Varna, comme commandant supérieur et qui, ne se voyant pas employé activement, a demandé sa retraite.

Le 13 avril, le 2^e étranger est chargé d'appuyer 2 compagnies du 46^e, qui doivent enlever les embuscades ennemies établies à l'extrême gauche. Celles-ci rencontrent un ennemi supérieur en forces et le mettent en fuite, grâce au concours de la compagnie de grenadiers (capitaine *Robert*), qui s'élance sur l'ennemi à la baïonnette et sans brûler une amorce. Sont cités dans l'ordre de l'armée n° 203 : *Robert*, capitaine ; *Bernard*, sous-lieutenant ; *Pfyffer*, sergent-major ; *Treskow*, sergent ; *de Grott*, caporal ; *Braggio*, *Gravers*, grenadiers.

A la suite de cette affaire, le commandant *L'Hériller* est promu officier de la Légion d'honneur et le sergent *Treskow*, qui a été blessé 3 fois depuis l'ouverture de la tranchée, est décoré. Sont médaillés : le sergent *Van-Selywerin*, le caporal *Verubst*, le caporal *Dantert*, le caporal *de Grott*, les grenadiers *Braggio* et *Gravers*.

Jusqu'au 15 avril, le 1^{er} régiment a 30 hommes hors de combat.

Le 15 avril, un détachement du 1^{er} régiment est chargé de couronner les entonnoirs en avant du bastion du Mât. Cette opération réussit malgré le feu violent de la place ; 12 travailleurs sont blessés, le sous-lieutenant *Alavoine*¹ qui commande le détachement est décoré.

Du 15 avril au 1^{er} mai, 22 hommes sont tués ou blessés,

1. Tué à Magenta.

le capitaine *Lachenel* a la jambe emportée par un boulet, et le capitaine *Gabrielli* est blessé d'un coup de feu à la tête.

Le 1^{er} mai et le 2, ordre est donné d'enlever, en avant du bastion central, les ouvrages de contre-approche de l'ennemi déjà armés de petits mortiers et qui prenaient nos tranchées à revers.

L'opération est dirigée par le général de Salle. L'attaque de gauche est confiée aux 4 compagnies d'élite du 1^{er} régiment et à 2 compagnies d'élite du 2^e régiment qui sont partagés en 3 échelons de 2 compagnies. Le reste du 1^{er} régiment de la Légion étrangère doit soutenir les compagnies d'élite. A 8 heures et demie du soir, les troupes sont rangées à droite et à gauche de la batterie 34. A 9 heures, le signal d'attaque est donné. Les échelons s'élancent successivement. Le 1^{er} échelon est commandé par le capitaine *Franzini*, le 2^e par le commandant *Nayral*, et le 3^e par le lieutenant-colonel *Martenot de Cordoue*.

Du premier élan on arrive sur les ouvrages que l'on cherche à escalader. Les officiers russes s'avancent bravement à notre rencontre et appellent leurs hommes. Aux cris de : *En avant, à la baïonnette*, on saute dans les tranchées, une lutte d'homme à homme s'engage ; les canons, les embuscades, les ouvrages russes sont emportés. Le commandant *Nayral*, les capitaines *Koch* et *Aubry* sont blessés. Le lieutenant-colonel, avec les capitaines *Delebecque* et *Franzini*, dispose les troupes sur le revers des ouvrages pour attendre le retour offensif de l'ennemi. La défense de gauche est confiée au capitaine *Franzini* ; la droite se relie au 46^e. La ligne entière supporte le feu de mousqueterie de l'ennemi, qui se précipite pour reprendre les ouvrages. Le colonel *Viénot* arrive alors avec le reste du 1^{er} étranger.

Plusieurs fois les Russes accentuent leurs attaques, mais elles viennent se briser contre la solidité des légionnaires qui ne font feu qu'au commandement de leurs

chefs et empêchent l'ennemi de les aborder. Le colonel *Viénot* est tué quelques instants après son arrivée. Le lieutenant-colonel *Martenot* prend le commandement de la ligne.

Le régiment repousse définitivement les Russes et travaille sous la direction du génie, jusqu'à l'arrivée du jour, malgré la mitraille et la fusillade qui l'accablent. Les ouvrages conquis sont reliés à nos tranchées par des travaux exécutés par des hommes d'autres régiments ; et nous en restons maîtres pour toujours.

8 petits mortiers russes sont les trophées de ce combat. En outre du colonel *Viénot*, tué l'épée à la main, le régiment a subi des pertes sensibles : le capitaine *Demailly* a l'épaule gauche enlevée par un biscaïen. On lui remet la croix. Il est trop tard, dit-il, envoyez-la à ma vieille mère.»

Le capitaine *Mokrewski*, commandant les voltigeurs du 2^e bataillon, usé par les campagnes, était désigné pour partir le lendemain et prendre à Gallipoli le commandement d'une compagnie de dépôt ; apprenant que sa compagnie est désignée pour la sortie, il ne laisse à personne l'honneur de la commander et est tué. Sont blessés : le commandant *Nayral*, le capitaine des voltigeurs *Koch* qui a reçu de nombreux coups de baïonnette, le capitaine *de Massol* ; les lieutenants *Alavoine*, *de Choulot*, *Gérard*, *Abriel*, *Verchère*, *Drumel*, blessé d'un coup de canon tiré à bout portant, au moment où il pénétrait dans la batterie.

3 sous-officiers et 34 soldats sont tués ; 12 sous-officiers et 43 soldats blessés ou disparus. Le sergent de grenadiers *Elsasser* a un bras emporté et un œil crevé ; le caporal *Olivera* est blessé. Ce caporal, homme d'un certain âge, capitaine de cavalerie dans l'armée espagnole, s'était engagé dans la Légion pour faire la campagne. Nommé sergent de grenadiers et médaillé, aussitôt la paix signée, il retourna en Espagne.

Le 2^e régiment a 1 officier blessé, le sous-lieutenant *Bernard*, 7 hommes tués et 18 blessés.

Les ouvrages enlevés sont confiés à la garde de 2 compagnies d'élite du 2^e régiment.

Le 2 mai, à 3 heures du soir, un peu avant le relèvement des gardes, la place ouvre un feu violent sur les ouvrages pris dans la nuit et les fait attaquer par plusieurs bataillons ; les 2 compagnies commandées par le brave capitaine *Robert*, les laissent approcher à 50 pas avant d'ouvrir le feu ; le reste du bataillon arrive à son secours. 2 compagnies de voltigeurs de la garde et 1 compagnie de chasseurs, sortant de la 2^e parallèle, se jettent à travers champs et prennent l'ennemi en flanc, celui-ci se retire.

Le 2^e régiment a un officier blessé, le sous-lieutenant *Bernard*, 11 hommes sont tués et 29 blessés ; le capitaine *Robert* est promu officier de la Légion d'honneur.

Sont cités, dans l'ordre général de l'armée n° 206 :

Au 1^{er} régiment de la Légion (combat du 1^{er} mai) : lieutenant-colonel *Martenot de Cordoue*, commandant *Nayral*, capitaines *de Bourgoïn*, *Franzini*, *de Maillye*, *Aubry*, *Tourre de Chaussy*, les lieutenants *Girard*, *Guegniard*, *Verchère*, le sergent *Baumann*, les soldats *Sklins*, *A/sench*, *Petrowski*.

Au 2^e régiment : le capitaine *Robert* est cité pour le combat du 1^{er} mai ainsi que le sous-lieutenant *Bernard*, blessé, le sergent *Jacob*, les grenadiers *Heberley* et *Nicomède*.

Pour le combat du 2 mai, le capitaine *Robert*, les lieutenants *Chaves* et *Lambert*, le sous-lieutenant *Pacorel*, le sergent *Van-Schwerin*, les grenadiers *Krebs*, *Kueng*, *Qu'nchet*, le clairon *Sancha*.

Le 3 mai, il y a suspension d'armes pour ensevelir les morts. A une sonnerie de clairon, les brancardiers sortent des tranchées et des fossés de la ville ; pendant qu'ils accomplissent leur funèbre besogne, les officiers français et russes échangent quelques paroles, s'offrent des cigares ; puis à une nouvelle sonnerie, les pavillons blancs sont abattus, la trêve est finie, chacun se quitte en se sa-

luant, regagne sa place de bataille et le feu, un instant interrompu, recommence.

Le 11 mai, chaque régiment reçoit 200 recrues. En janvier et en mars, 800 hommes avaient déjà été répartis entre les deux régiments.

Quelques jours après, les troupes apprennent avec étonnement que le général *Canrobert* cède le commandement en chef au général *Pélissier*, qui commandait le corps du siège depuis deux mois.

Le général *Pélissier* veut marquer son avènement par une action de vigueur.

A la suite de la prise de leurs ouvrages, le 2 mai, les Russes avaient entrepris à leur extrême droite, entre le cimetière et la mer, la construction d'une grande place d'armes, destinée à enfler nos tranchées avec une de ses faces, et avec l'autre à commander nos travaux. Le général *de Salle*, qui avait pris le commandement du 1^{er} corps, reçoit l'ordre d'enlever ce nouvel ouvrage, opération qu'il confie au général *Paté*. Deux attaques sont tentées ; celle de gauche, contre les embuscades, a lieu sous la direction du général *Brunet*. Les troupes auxquelles incombe cette mission sont : 2 bataillons du 2^e étranger, 1 bataillon du 98^e et une avant-garde de chasseurs à pied.

A 9 heures du soir, les compagnies franchissent le parapet et, suivant l'habitude de la Légion, se couchent à plat ventre ; puis, après quelques minutes de repos, les hommes se relèvent et, dédaignant de répondre au feu de l'ennemi, se jettent sur lui à la baïonnette, le tournent par la droite et s'emparent des embuscades. Ils s'y maintiennent solidement, malgré une attaque de 3 bataillons russes. Le génie et les travailleurs retournent les embuscades et, avant la fin de la nuit, la gabionnade était faite et reliée solidement à nos ouvrages.

Ce n'est qu'un succès partiel, la grande embuscade sur le plateau entre le cimetière et la mer reste à l'ennemi. Nos pertes sont sérieuses à cette place ; les capitaines

Philippe, Rigny, les lieutenants *Baron, Gauthier, Tisserand* sont tués, plus 32 hommes. Nous avons, en outre, 8 officiers blessés et 174 hommes hors de combat.

La colonne de droite, sous les ordres du général *de La Motte-Rouge*, se compose de 3 bataillons d'infanterie, précédés par les compagnies d'élite du 1^{er} étranger, sous le commandement de l'adjudant-major *Bounetou*. Les compagnies du centre du 1^{er} bataillon, qui est de garde de tranchée, et le reste du régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel *Martenot de Cordoue*, forment la réserve et se placent en arrière des tranchées dans un champ situé à gauche et en avant de la maison dite des Chasseurs.

Les compagnies d'élite, accolées deux à deux, forment 3 échelons commandés par les capitaines *Bounetou, Tourre de Chaussy* et *Franzini*. Elles franchissent les parapets et se jettent sur les Russes qui se retirent ; mais 4 bataillons russes soutenus par 2 autres reprennent la place d'armes ; des renforts arrivent de la ville et bientôt nous avons devant nous 12 bataillons.

Les compagnies du centre du 1^{er} bataillon, sous le commandement du capitaine *Delebecque*, sont dirigées au pas de course sur le lieu du combat. Arrivées à portée, elles se couchent, reprennent haleine et se jettent à la baionnette sur l'ennemi ; l'ouvrage est enlevé de nouveau. De 9 heures du soir à 4 heures du matin, la place d'armes est prise et reprise 5 fois. Au jour, nous en sommes maîtres et l'ouvrage nous serait resté, si au milieu des attaques, il avait été possible de le retourner ; mais le parapet est tellement bouleversé et éventré, que personne ne peut s'y tenir ; il est évacué, les ouvrages de gauche seuls nous restent.

Nos pertes sont sérieuses, au 1^{er} régiment : les lieutenants *Viez* et *Lecas* sont tués ; le capitaine *Franzini* meurt des suites de ses blessures. MM. *Delebecque, Tourre de Chaussy, Fontanelle, Fischer* sont blessés, ainsi que 10 sous-officiers et 93 hommes. Nous avons en outre 4 sous-officiers

et 20 hommes tués. Au 2^e régiment : les capitaine *Philippe* et *Rigny*, le lieutenant *Tisserant* sont tués. Le capitaine *Bombini*, les lieutenants *Gauthier de Merson*, *Fritscher*, les sous-lieutenants *Royer*, *Fonfrède* et *Jamel* sont blessés, plus 27 hommes tués, 153 blessés et 21 disparus.

Le terre-plein de l'ouvrage et le terrain en avant des tranchées est couvert de morts et de blessés. Ceux-ci poussent des cris déchirants ; on enlève quelques blessés, on jette aux plus rapprochés des bidons pleins d'eau.

La journée du 23 reste au canon, mais le soir, il faut reprendre l'opération qui n'a qu'à demi réussi.

Le 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment de la Légion occupe la gauche des embuscades enlevées la veille. L'attaque contre la grande place d'armes, à l'angle nord-est du cimetière, est confiée au général *Levaillant*, qui dispose de 6 bataillons, formés en 3 colonnes. Celles-ci abordent les Russes avec tant d'élan, que l'ennemi, moins en force que la veille, se retire sur la ville, protégé dans sa retraite par l'artillerie de la place.

Toute la nuit, les troupes restent exposées aux feux de la place, mais elles donnent le temps aux travailleurs de transformer la gabionnade en une parallèle solide qui défie tous les efforts des Russes et les feux d'enfilade de la batterie de la Quarantaine. M. le lieutenant *Opdenhoff* meurt des suites de ses blessures, 1 sous-officier et 9 hommes sont tués ; 4 officiers, 4 sous-officiers et 67 hommes sont blessés.

Sont cités, dans l'ordre général n° 4 : au 1^{er} régiment, le capitaine *Franzini*, le grenadier *Bodelet* et le caporal *Grincourt* ; au 2^e régiment, l'adjutant *Foerster* et le caporal *Panetti*. Dans ce même ordre, le général *Pélissier*, commandant en chef, dit :

Je cite ici avec orgueil les corps qui ont figuré ou ont été représentés dans cette lutte où ils ont combattu un contre plusieurs, avec une solidité et un élan que n'ont pu déconcerter ni les cla-

meurs sauvages de l'ennemi, ni ses masses profondes, ni les feux redoublés de la mousqueterie, ni la mitraille.

Ce sont les 1^{er} et 2^e régiments de voltigeurs de la garde impériale, les 14^e, 18^e, 28^e, 43^e, 66^e, 79^e, 80^e et 98^e régiments de ligne, 1^{er} et 2^e régiments de la Légion étrangère, 6^e, 9^e et 10^e bataillons de chasseurs à pied, l'artillerie et le génie du corps de siège.

Une suspension d'armes a lieu dans la journée pour permettre d'enterrer les morts et de relever les blessés. Il faut 5 heures de travail pour achever cette douloureuse besogne. Par suite de la chaleur, les corps étaient déjà gonflés et noirs. On arrive à sauver un certain nombre de blessés ; les soins qui leur sont prodigués sont vraiment touchants : amis et ennemis fraternisent devant la souffrance.

Ces deux affaires avaient brillamment inauguré le commandement du général *Pélissier*. Hors de la ville, du côté des attaques de gauche, il n'y avait plus de place pour les travaux de contre-approche, les opérations de siège suivaient de ce côté un cours régulier, la guerre de mines commençait sur tout le front d'attaque, mais l'effort principal se portait sur notre droite en face du faubourg de Karabelnaia. Le général en chef, ayant choisi comme point d'attaque la tour Malakoff, la tâche de la Légion étrangère était considérablement réduite.

Le 27, le 1^{er} régiment reçoit un renfort de 2 compagnies d'élite qui doivent faire partie du 3^e bataillon.

Par décret du 24 mars 1855¹, il avait été créé un 4^e bataillon dans chacun des régiments étrangers ; ce bataillon était sous les ordres du major et composé de 6 compagnies du centre (les 3 bataillons actifs avaient 4 compagnies du centre et 2 compagnies d'élite). Les compagnies d'élite du 3^e bataillon et les disponibles du 2^e étranger laissés en Corse n'arrivent en Crimée que le 21 juin.

1. Voir aux pièces justificatives.

Les pertes subies par les deux régiments sont beaucoup moins fortes en juin, juillet et août. En juin, le 1^{er} étranger a un officier blessé, *M. Girard*, 4 soldats tués, 2 sous-officiers et 32 hommes blessés.

Le 2^e régiment perd *M. Journal*, tué ; *MM. Tanneron* et *Girganti* sont blessés, 5 soldats tués et 28 blessés.

En juillet, le 1^{er} régiment a 2 officiers blessés, *MM. Bournhomet* et *Giovanna*, plus 2 sous-officiers et 22 soldats blessés, 11 hommes tués.

Le 2^e régiment a 13 soldats tués et 20 blessés.

En août, le 1^{er} régiment a les capitaines *Monin* et *Jourdan* blessés, 8 soldats tués et 39 blessés.

Au 2^e, *M. le capitaine Save* est blessé ; 9 soldats sont tués et 33 blessés.

De nouveaux renforts viennent combler les vides. En juillet, 400 recrues sont réparties entre les deux régiments. *M. le colonel Lévy*, nommé au 1^{er} étranger, repart immédiatement prendre le commandement du 2^e de ligne.

Pendant que la brigade de la Légion fait obscurément son devoir dans les tranchées de gauche, de graves événements se passent sur d'autres points du théâtre de la guerre et modifient complètement la situation des deux armées.

A la fin de mai, la flotte franco-anglaise avec une division anglaise, une division turque et la division d'Aute-marre, avait fait l'expédition de Kertch, détruisant les magasins des Russes, coupant les routes de la Flèche-d'Arabat et réduisant les communications de Sébastopol avec la Russie à une seule route, celle de Pérékop.

Le 7 juin, les Ouvrages-Blancs étaient enlevés et on serait de près Sébastopol. Le 18 juin, l'assaut était donné à Malakoff et au Grand-Redan, mais nous étions repoussés avec de grandes pertes. Sans se laisser abattre, l'armée française continuait ses opérations, resserrait de plus en plus la place et poussait activement ses ouvrages contre Malakoff.

Le 16 août, on entendait à l'Est une forte canonnade, les Russes attaquaient les corps d'observation, mais ils étaient repoussés et à 9 heures, ils battaient en retraite.

Le 5 septembre, le bombardement commençait avec 607 pièces françaises et 294 pièces anglaises ; enfin, le 8 septembre, les ordres sont donnés pour l'assaut : on devait attaquer le bastion central et ses annexes. La division *Paté* est en réserve derrière les divisions *Levaillant* et *d'Autemarre* ; la brigade de la Légion étrangère est placée entre la batterie 38 et la baie de la Quarantaine. Les bataillons sont collés contre la tranchée, le drapeau et la musique sont présents.

Le 1^{er} étranger fournit 100 volontaires, porteurs d'échelles et de madriers, qui doivent précéder les colonnes d'assaut ; le sergent-major *Valliez*, qui les commande, est nommé sous-lieutenant. Ce sont les seuls légionnaires engagés. L'assaut contre le Grand-Redan est repoussé, mais Malakoff est enlevé. Les deux régiments étrangers gardent leurs positions dans les tranchées jusqu'à 10 heures du soir, puis rentrent dans leurs camps de la baie de Strelitzka, laissant chacun un bataillon de garde, pour empêcher les isolés d'entrer dans Sébastopol que les Russes évacuent.

Le 10, la brigade vient tenir garnison dans la ville ; le général *Bazine* en est nommé commandant supérieur. Les régiments étrangers entrent par la brèche faite à gauche du bastion central et marchent avec précaution sur un terrain brûlant et au milieu des ruines fumantes. On traverse toutes les lignes de défense intérieures des Russes et on place des postes pour assurer la surveillance et la sécurité. L'artillerie est amenée pour tirer sur les navires à vapeur mouillés dans la partie nord de la rade, mais les Russes les coulent avant de se retirer.

Pendant le mois de septembre, jusqu'à la fin du siège, le 1^{er} régiment avait eu 1 officier blessé pour la deuxième fois, M. *Bourhomet*, 1 sous-officier et 19 hommes tués,

1 sous-officier et 20 hommes blessés. Le 2^e régiment avait perdu 16 hommes tués et 18 blessés.

En résumé, les pertes des deux régiments étrangers s'élèvent, pendant la durée de la guerre d'Orient, à : 12 officiers tués, 66 blessés et 1,625 hommes tués ou blessés.

Le 12 septembre, la brigade de la Légion retourne à son ancien camp de la baie de Strelitzka.

Le 15 septembre, la brigade de la Légion fait partie du corps d'observation, fort de trois divisions d'infanterie et d'une division de chasseurs d'Afrique qui doit opérer dans la vallée de Baïdar. Le but de cette colonne est de reconnaître le terrain, les forces de l'ennemi et de s'assurer s'il ne serait pas possible d'agir de ce côté, de pousser jusqu'à Simphéropol et de chasser les Russes de la Crimée.

Le 15, la brigade campe près du village de Kadikoï. Tout le corps d'armée se met en marche le 18 et vient s'établir dans la vallée de Baïdar. De ce côté de Sébastopol, le pays est magnifique, giboyeux ; les vergers sont superbes, les fourrages abondants et l'eau excellente. La cavalerie pousse trois reconnaissances dans la vallée de la Belbeck, la Légion l'appuie et vient prendre position sur les hauteurs d'Exden-Ottar. Puis elle vient camper à Jeni-Iala où la colonne se trouve au milieu de champs de choux. Reçus comme la manne, ces légumes viennent changer l'ordinaire du soldat réduit depuis longtemps aux légumes secs. Aussi, en gens reconnaissants, les soldats appellent cette colonne, *la colonne des choux*.

Le 27, la brigade revient prendre ses positions dans la vallée de Baïdar. A un repos, quelques cosaques viennent tirailler sur l'arrière-garde et nous tuent le capitaine *Leclerc* et le sergent *Marini*, du 2^e étranger, plus 1 homme du 1^{er} étranger.

Les avant-postes ennemis cèdent à notre approche, ne cherchant jamais à tenter une action sérieuse et viennent reprendre leurs positions aussitôt que nous nous replions.

3 officiers du 69^e, qui s'étaient un peu écartés en chassant, sont enlevés par les cosaques ; dès ce jour, la chasse est défendue et les popotes d'officiers en sont réduites aux vivres d'administration.

Le 1^{er} novembre, toute la colonne rentre et rejoint le gros de l'armée sur le plateau de Chersonèse. La Légion reprend son camp de Strelitzka.

Le 16, la 3^e division va occuper le camp du Clocheton : la Légion est au camp dit de la Maison des zouaves. Outre le service de garde, la division fournit chaque jour 4,000 travailleurs, 2,800 aux fortifications et à l'armement des lignes de Kamiesch ; 700 au nivellement des tranchées ; 300 à la route du grand quartier général, à l'enlèvement du matériel d'artillerie pris dans la ville et à l'entretien de la route de Kamiesch. En outre, les hommes restant disponibles préparent l'installation pour l'hiver. On va à Sébastopol chercher des pierres, des planches, des gabions, qui serviront à entretenir le feu des cuisines et le chauffage des tentes.

1856. — Jusqu'au 13 avril 1856, la brigade de la Légion continue à prendre part à tous les travaux. Deux fois, les régiments changent de camp ; ils vont camper près de Kamiesch pendant huit jours pour être plus à portée des chantiers des fortifications. Enfin, le 2 mars, à 2 heures de l'après-midi, une salve de 101 coups de canon annonce que la paix est signée.

A l'ennui qui règne dans les camps, succède la joie d'apprendre que l'on quittera bientôt le plateau peu hospitalier de Chersonèse. Puis, vient la période d'impatience où chacun décompte les jours qui le séparent de ceux qui lui sont chers et l'attendent au pays.

Les travaux qui restent à exécuter sont poussés avec une rapidité vertigineuse. Les légionnaires achèvent le cimetière de Strelitzka où leurs camarades sont enterrés. Le 13 avril, les deux régiments sont sous les armes ; l'au-

mônier de la division bénit le cimetière. Le général de brigade *Goze*, les colonels *Martenot de Cordoue* et de *Chabrière*, qui commandent les deux régiments étrangers en remplacement de MM. *Lévy* et de *Caprez*, viennent prononcer quelques paroles éloquentes sur les tombes de ceux qui ont donné leur vie pour la France.

Après une grande revue passée par le maréchal Pélissier et le général russe Luders, les deux régiments apprennent, par la voie de l'ordre, que l'Empereur, voulant récompenser dignement les services rendus par eux en Crimée, admet à la naturalisation, tous les étrangers qui demandent à servir dans les régiments français ; que la brigade des deux régiments est licenciée et formera à l'avenir un seul régiment. Toutefois, le maréchal donne ordre de conserver la formation actuelle en attendant que les ordres de détail soient arrivés ¹.

La Légion quitte le camp du Clocheton le 31 mai et vient s'installer près de Kamiesch où elle fait partie de la 1^{re} brigade de la 3^e division (général d'Aurelle de Paladines), du corps de réserve sous les ordres du général de Mac-Mahon.

C'est à Kamiesch que les légionnaires reçoivent les croix du Medjidié que le sultan leur accorde.

L'ordre de départ arrive, et le 17 juin les deux régiments sont embarqués sur le *Jemmapes* et sur l'*Ulm* qui mettent à la voile à 11 heures du matin, et arrivent à Alger le 2 juillet, après avoir fait escale à Malte. Les deux bâtiments continuent leur route jusqu'à Mers-el-Kébir où ils débarquent les troupes, le 6 juillet.

On fait séjour le 7 et le 8 ; les deux régiments se mettent en route pour Bel-Abbès, où les dépôts venant d'Ajaccio et de Stora, les avaient précédés depuis la fin du mois de mars.

Arrivées le 10 à Bel-Abbès, les troupes vont camper

1. Voir aux pièces justificatives.

sur le terrain de manœuvres, au-dessous du télégraphe. Quelques jours après, elles entrent en ville et occupent le terrain compris entre le cercle militaire et les casernes.

A la fin de juillet, MM. les officiers désignés par le sort pour entrer dans les régiments français sont dirigés sur Oran. En même temps, 14 officiers passent au titre français en récompense de leurs services.

Le 8 août, le général *de Montauban* procède au licenciement des deux régiments étrangers et à la formation du nouveau 2^e régiment sous le commandement du colonel de Chabrière. Le nouveau 1^{er} régiment est formé au camp de Sathonay, près de Lyon, avec la Légion suisse.

Les deux drapeaux illustrés sur tant de champs de bataille sont rendus ; une députation composée d'un chef de bataillon, un capitaine et un lieutenant les porte à Oran.

En présence des actes de bravoure et d'abnégation dont ils ont fait preuve pendant toute la guerre d'Orient, on peut ajouter, sans crainte d'être démenti, que les légionnaires ont bien mérité de leur patrie d'adoption.

CHAPITRE III

FORMATION D'UNE DEUXIÈME LÉGION ÉTRANGÈRE

DE 1855 A 1856.

Création d'une 2^e légion étrangère. — On espère que les Suisses donneront un nombreux recrutement. Espérances déçues. — Emplacement des bataillons. — Licenciement et formation d'un régiment étranger qui prend le n^o 1.

Les complications politiques de l'année 1855, la crainte de voir la guerre déclarée sur le Rhin, par suite de l'attitude hostile de la Prusse, le grand nombre de régiments immobilisés par la guerre d'Orient, les services qu'y rendait la brigade des deux régiments étrangers, toutes ces raisons engagèrent le Gouvernement impérial à tenter la création d'une 2^e brigade étrangère.

L'Empereur, qui avait longtemps habité la Suisse et qui avait porté l'uniforme de son armée, pensait que, grâce à l'appui du général *Dufour*, on ressusciterait les anciennes traditions, et que de nombreux enfants de l'Helvétie viendraient demander du service en France. Mais la façon dont ils avaient été traités en 1830 était encore présente, paraît-il, à l'esprit des petits-fils de Guillaume Tell, car les engagements furent peu nombreux et ne donnèrent pas les résultats qu'on en espérait.

Par décret du 17 janvier 1855¹, une 2^e brigade étrangère était créée. Elle se composait de deux régiments d'infanterie à deux bataillons et d'un bataillon de tirailleurs pouvant comprendre dix compagnies. L'uniforme, l'arme-

1. Voir aux pièces justificatives.

ment et l'équipement sont les mêmes que ceux des régiments étrangers, avec cette différence que dans les deux régiments de nouvelle formation la tunique est verte ; les tirailleurs portent le capuchon des chasseurs et des zouaves et ont l'armement et l'équipement des chasseurs à pied.

Pour faciliter l'enrôlement, un bureau de recrutement est installé à Besançon. Le montant de la prime payée à l'enrôlé est de 24 fr., celui de la prime de recrutement de 50 fr.

M. *Ochsenbein*, ami intime de l'Empereur et Suisse d'origine, est nommé général, au titre étranger, et prend le commandement de la 2^e brigade étrangère, le 15 mars 1855 ; il réside à Besançon.

Le 1^{er} régiment (colonel *Meyer*) est formé à Dijon le 26 mars. Dans le courant de l'année 1855, on organise successivement quatre compagnies ; les 5^e et 6^e du 1^{er} bataillon et la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon sont formées le 1^{er} janvier 1856. A la date du 1^{er} avril 1856, le régiment comptait 20 officiers et 448 hommes de troupes seulement.

Le 2^e régiment (colonel *Granet Lacroix de Chabrière*, qui permute peu de temps après avec le colonel *de Caprez*, du 2^e régiment étranger) est formé à Besançon, le 16 mars 1855 ; il part tenir garnison à Langres le 31 mars. Pendant l'année 1855, on parvient à former quatre compagnies. Au 1^{er} janvier 1856, on forme les cadres des 5^e et 6^e compagnies du 1^{er} baiaillon ; enfin, au 1^{er} avril 1856, l'effectif est de 25 officiers et 509 hommes de troupe.

Le bataillon de tirailleurs (commandant *Lion*) est créé à Auxonne le 13 mars 1855 ; deux compagnies sont formées en 1855 ; la 3^e compagnie, le 1^{er} janvier 1856 et au 1^{er} avril 1856, l'effectif est de 13 officiers et 213 hommes de troupe.

Le recrutement de ces nouveaux régiments ne donnant pas les résultats qu'on avait espérés, par décret du 16 avril

1856¹, les deux brigades étrangères (celle qui était en Crimée et celle qui avait été créée à Besançon) étaient dissoutes. La brigade de Crimée devait fournir un nouveau 2^e régiment étranger, et celle de Besançon un nouveau 1^{er} régiment composé exclusivement de Suisses. Ce dernier conservait l'uniforme de la 2^e brigade (tunique verte).

Par suite de ce décret, toute la 2^e brigade était dirigée sur le camp de Sathonay et y arrivait dans le courant du mois de juin. Elle est licenciée le 25 et le 26 juin, par les soins du général *Douay*, qui, à la même date, reforme le 1^{er} régiment étranger.

Le général *Ochsenbein* était mis en disponibilité et les officiers qui n'avaient pas été remplacés touchaient une année de solde.

1. Voir aux pièces justificatives.

LIVRE VII

1^{er} RÉGIMENT ÉTRANGER ¹

CHAPITRE PREMIER

DE 1856 A 1859 (EN ALGÉRIE).

1856. — Formation du régiment au camp de Sathonay. — Départ pour Philippeville. — Réception du drapeau. — 1857. — Formation d'un bataillon d'élite pour l'expédition de Kabylie. — Colonne de Kabylie. — Travaux sur les routes de Bougie à Akbou et de Bougie à Sétif. — Colonne sur la frontière tunisienne. — Emplacement des bataillons. — 1858. — Colonne dans les environs de Sétif. — Colonne entre Milah et Djidjelli. — Emplacement des bataillons. — Le fusil 1842 est changé et remplacé par le fusil modèle 1842 rayé. — Le colonel de Brayer prend le commandement du régiment.

Le nouveau 1^{er} régiment étranger est formé le 26 juin 1856, au camp de Sathonay, avec les militaires appartenant à la 2^e brigade étrangère. Les hommes de l'ex-bataillon de tirailleurs sont affectés spécialement à la formation de deux compagnies de chasseurs qui conservent leur tenue et leur équipement et sont attachés à chacun des bataillons en dehors des huit compagnies qui les composent.

1. Pour la plus grande facilité des lecteurs, nous avons réuni en parties distinctes les faits qui intéressent l'historique de chaque régiment. Le livre VII comprend l'historique du 1^{er} régiment jusqu'au licenciement en 1861.

Le livre VIII comprendra celui du 2^e régiment jusqu'à la même époque.

(Note des auteurs.)

Le 6 juillet 1856, le 1^{er} régiment, sous les ordres du colonel *Meyer*, s'embarque à Toulon pour Philippeville, où il doit tenir garnison.

Son effectif étant très faible, puisqu'il n'a reçu que les 1,021 hommes qui formaient la 2^e brigade, le 2^e étranger lui envoie 600 hommes pour compléter ses compagnies.

Par décision impériale du 19 décembre, il reçoit son drapeau qui porte d'un côté : *l'Empereur Napoléon au 1^{er} étranger*, et de l'autre : *Valeur et discipline*.

La fin de l'année 1856 est employée à l'organisation et à l'instruction du nouveau régiment.

Deux compagnies vont occuper Stora et Collo.

1857. — Le 28 mai 1857, on forme un bataillon d'élite composé de deux compagnies de grenadiers, de deux compagnies de voltigeurs et de deux compagnies de chasseurs (effectif 594 hommes), sous les ordres du commandant *Lion*, pour faire partie de la colonne de Kabylie, sous le commandement en chef du maréchal gouverneur *Randon*.

Le bataillon est attaché à la 2^e brigade (colonel *Nesmes-Desmarets*) de la 4^e division (général *Maissiat*). Le but de l'expédition était de soumettre définitivement la Kabylie qui, jusqu'à ce jour, avait su se soustraire à notre domination. Trois divisions actives formées avec les troupes des provinces d'Alger et d'Oran doivent aborder la Kabylie par le Djurjura, tandis qu'une colonne formée dans la province de Constantine l'attaquera par le Sud.

Au début des opérations, la colonne de Constantine s'échelonne d'abord entre Sétif et Djidjelli pour surveiller cette contrée toujours un peu agitée, puis elle est employée à l'ouverture d'une route entre Bougie et les Beni-Mansour.

Au mois de juin, la colonne est arrivée sur le territoire des Cheurfa, près d'Akbou. Ces Kabyles, qui ont appris les succès des colonnes du maréchal, ne font aucune résistance, et le 27 juin, le général *Maissiat*, afin de donner

la main aux divisions de la colonne Randon qui opèrent au nord de la Chaîne, attaque le col de Chellata.

Les Kabyles ont mis en état de défense tous les pitons qui avoisinent le col ; des retranchements ont été construits. Il faut d'abord s'emparer du rocher de Tizibert qui commande les approches du col ; 4 pièces de montagne sont hissées à bras sur le flanc des hauteurs, pour battre ce rocher occupé par l'ennemi.

Pendant que trois bataillons attaquent de front, le bataillon étranger, placé à la gauche de la ligne, est chargé de tourner l'ennemi. Une section de chasseurs protège la marche des tirailleurs en exécutant des feux de peloton. Les Kabyles abandonnent leurs positions, la colonne s'empare du col, s'y établit fortement et fait suivre son convoi qui monte lentement les pentes très raides qui conduisent à Chellata. Pendant la nuit, les Kabyles, embusqués dans les ravins, tirent sur nos grand'gardes et cherchent à les enlever. A la pointe du jour, une sortie faite par quelques bataillons les rejette dans leurs montagnes.

Le 11 juillet, la colonne attaque le village de Tobana, chez les Illoul ou Malou, territoire sur lequel nos colonnes n'ont jamais pénétré. Les Kabyles, menacés de front par la colonne Maissiat, et se sachant tournés par la division Mac-Mahon qui monte par le nord, abandonnent leur village avant l'attaque et se jettent dans les ravins. Le soir, ils viennent solliciter l'aman qui leur est accordé. Cette soumission met fin aux opérations de la colonne Maissiat. De l'autre côté du plateau montagneux, toute la Kabylie était soumise.

Les troupes de la province d'Alger restent en Kabylie, pour terminer la route qui traverse les montagnes et construire le fort Napoléon.

Le général Perigot, commandant la subdivision de Sétif, reçoit l'ordre de former une colonne qui sera chargée d'assurer la rentrée des impôts et d'exécuter les travaux des routes de Sétif à Bougie et de Bougie à Beni-Mansour,

de concert avec les troupes de la province d'Alger, qui restent chargées du tronçon d'Akbou à Beni-Mansour.

Le 2^e bataillon du 1^{er} étranger fait partie de cette colonne (sauf deux compagnies du centre qui restent à Constantine). Parti de Constantine le 11 septembre, il arrive à Sétif le 15.

On commence les travaux de la route de Sétif à Bougie, s'attachant moins à faire une belle route qu'un chemin par lequel puissent passer l'artillerie et les prolonges du train. Les travaux marchent rapidement, malgré les tâtonnements de la direction technique. A plusieurs endroits, on est obligé de modifier les tracés et de recommencer le travail. Les grognements, les brocards, pleuvent sur les ingénieurs ; on les chansonne dans les camps.

En octobre, le 2^e bataillon quitte la pioche pour le fusil. Il fait partie d'une petite colonne volante chargée du recouvrement des impôts. Cette colonne doit aussi châtier la tribu du marabout Sidi-Saddok, qui a assassiné le lieutenant-colonel *Proust*, du 70^e.

Le 10 octobre, la colonne se met en mouvement, mais le marabout ne l'attend pas, il fuit avec ses tentes en Tunisie. La colonne longe la frontière, ramène la sécurité par sa présence, qui en impose aux pillards tunisiens, et rentre à Bône le 12 novembre, où elle est licenciée.

En fin d'année, le régiment est réparti de la façon suivante : État-major et le 2^e bataillon à Sétif avec des détachements à Bordj-bou-Arreridj, Bou-Saada et Bougie, le 1^{er} bataillon à Bône.

1858. — L'expédition de la grande Kabylie avait bien amené la pacification du pays, mais les populations remuantes qui l'habitent, nécessitent une surveillance active ; aussi doit-on faire de nombreuses colonnes destinées à parcourir le pays et y montrer de temps en temps l'uniforme français.

Une colonne mobile est organisée dans la subdivision

de Sétif : le 2^e bataillon du 1^{er} étranger en fait partie. La compagnie de voltigeurs de ce bataillon occupe le bord de Takitount, à 33 kilomètres environ de Sétif. Le 2 avril, on vient annoncer au capitaine *Rembert* qui commande le bordj, que les Kabyles des environs sont rassemblés en armes et veulent enlever le poste. Le capitaine fait rentrer le troupeau et les provisions à l'abri des murs du bordj, et envoie une reconnaissance du côté où l'ennemi est signalé. Celle-ci aperçoit l'ennemi en force et se replie sur Takitount, qui est presque immédiatement attaqué. La lutte dure depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Les voltigeurs, bien abrités par les murs du bordj, ne tirent qu'à coup sûr et font subir de grandes pertes à l'ennemi, dont la première attaque avait été seule un peu vigoureuse. Les Kabyles, qui avaient cru surprendre le poste et sachant que la colonne de Sétif vient au secours des voltigeurs, se retirent dans les montagnes. Ces Kabyles appartenaient à la tribu des Beni-Salah.

Pendant l'été, les tribus des territoires avoisinant l'Oued-Kébir, entre Milah, Sétif et Djidjelli, se soulèvent et chassent les caïds nommés par nous.

Du côté de la frontière tunisienne, Sidi-Saddok, le marabout, qui a fui devant nos armes l'année précédente, fait exciter les Nemenchas à la révolte par de nombreux émissaires.

Pour pacifier la contrée traversée par l'Oued-Kébir, une colonne, sous les ordres du colonel *Chabron*, du 3^e zouaves, doit rayonner dans le pays depuis Collo jusqu'au débouché des montagnes dans la plaine. Le 2^e bataillon du 1^{er} étranger, qui était employé à la route de Sétif à Bougie, reçoit l'ordre de quitter ce travail et de se rendre à Sétif. Il en part le 19 novembre et se dirige sur Milah, où la colonne se concentre. Le 24, la colonne se met en route ; le terrain qu'elle doit parcourir est très accidenté, les marches sont pénibles et fatigantes dans ces montagnes où les chemins sont à chaque instant coupés par la

pluie et la neige : le pays rentre dans l'ordre, et après un mois de courses, le bataillon est envoyé à Bou-Hamet, sur la route de Milah, avec mission de travailler à cette voie de communication.

C'est pendant cette colonne que les troupes furent appelées à se servir de cartouches faites avec les balles Nessler, évidées à l'arrière. Le but-en-blanc du fusil était porté à 150 mètres, sa justesse était considérablement augmentée et on se servait du pouce comme hausse. On pouvait tirer jusqu'à 400 mètres. C'était un progrès, précurseur du fusil rayé.

A la fin de l'année 1858, le régiment occupe Sétif, Bordj-bou-Arreridj et les divers camps des travaux de route. A cette époque, le corps verse ses fusils modèle 1822 et reçoit le fusil rayé 1842 transformé, tirant la balle allongée à évidemment triangulaire.

Le 22 avril, le colonel *Meyer* avait été admis à la retraite et remplacé par le colonel *Dupin de Saint-André*, remplacé lui-même par le colonel *Granchetti*. A la mise en retraite de ce dernier et par décret du 7 novembre 1858, le colonel *de Brayer* prenait le commandement du régiment.

CHAPITRE II

DE 1859 A 1862 (GUERRE D'ITALIE ET ALGÉRIE).

1859. — Déclaration de guerre avec l'Autriche. — Le régiment est envoyé en Corse, puis embarqué pour la campagne d'Italie. — Opérations de guerre. — Occupation de San-Martino. — Bataille de Magenta. — Le régiment vient en garnison à Milan jusqu'à la fin de la guerre. — Retour en Corse. — Formation du régiment à 3 bataillons de 8 compagnies. — Le colonel de Brayer permute avec le colonel Martinez.
1860. — Embarquement pour Philippeville. — Emplacements des bataillons en Algérie. — Bourrasque de neige entre Constantine et Sétif. — Colonne dans la subdivision de Sétif.
1861. — Emplacement des bataillons. — Colonne dans les Babors. — Combat dans le Hodna. — Licenciement du régiment. — Formation d'un seul régiment étranger.

Dès les premiers jours de l'année 1859, les relations entre la France et l'Autriche étaient très tendues; en présence des événements qui se passaient en Italie, le Gouvernement impérial pense qu'une guerre pourrait bien avoir pour théâtre les provinces italiennes encore occupées par l'Autriche, dont le joug était devenu pesant aux Italiens.

L'effectif du 1^{er} régiment étranger était toujours peu considérable; espérant que les patriotes italiens viendraient s'engager à la Légion, si celle-ci était plus rapprochée d'eux, le régiment reçut l'ordre de se rendre en Corse. Embarqué le 8 avril 1858, il vient tenir garnison à Ajaccio et à Bastia. Au commencement de mai, il est concentré à Bastia, attendant impatiemment l'ordre d'embarquement et craignant qu'en raison de son peu d'effectif, il ne soit pas admis à l'honneur de faire cette campagne. Ces craintes sont vaines heureusement, et le 11 mai, il s'embarque

à Bastia pour Gênes, où il arrive le 12. L'effectif total est à peine de 600 hommes.

Le recrutement italien n'a pas donné de résultats.

Le 1^{er} étranger doit former avec le 2^e étranger, venu de la province d'Oran, la 2^e brigade (général *Castagny*) de la 2^e division (général *Espinasse*) du 2^e corps, sous les ordres du général *de Mac-Mahon*.

En arrivant dans le port de Gênes, qui est rempli de navires de guerre et de transports amenant les dernières troupes de la garde impériale, le régiment assiste au débarquement de l'empereur Napoléon. Les musiques jouent l'air national italien. La joie et l'espérance sont sur tous les visages.

Le régiment est cantonné dans un grand couvent situé près des fortifications. On s'occupe de s'organiser pour la campagne qui va s'ouvrir. Une commission composée de trois officiers du régiment est chargée d'acheter dans le commerce deux mulets et une voiture à deux roues par bataillon, plus une voiture pour l'état-major. Les officiers s'occupent de l'organisation de leurs popotes ; cette besogne est vite faite, chacun ayant gardé son campement et ses cantines algériennes. Les hommes touchent quatre jours de vivres, et le 14 mai, le régiment se met en route pour rejoindre le 2^e corps qui est, dit-on, aux environs de Novi.

Le premier jour, on fait étape à San-Quirico ; le lendemain, la route s'élève à travers les Apennins, que l'on franchit. Le terrain est d'abord couvert de vignes et d'oliviers, mais à mesure qu'on s'élève, on trouve des massifs boisés et même des pins. On cantonne à Voltaggio, petite localité qui a déjà eu beaucoup de troupes à loger, et dont l'enthousiasme pour l'armée française paraît se refroidir, en raison du grand nombre de ses représentants qui passent par cette petite bourgade. Le 16, on arrive à Novi, à l'entrée des plaines de la Lombardie.

D'après les renseignements recueillis, l'armée française

s'est vite concentrée, mais l'artillerie n'est pas au complet. Des farceurs prétendent que les fameux canons rayés, envoyés dans des caisses cachetées, ne sont pas arrivés, etc., etc. Les ambulances ne sont pas préparées.

Tant mieux, disent les légionnaires, nous serons arrivés à temps pour la bataille.

Le régiment va camper à San-Giuliano, puis il se dirige sur Sale, où se trouve le quartier général du 2^e corps. La marche se fait au milieu de plaines bien cultivées, couvertes de mûriers ; les rivières qui descendent des montagnes, torrents en hiver, n'ont qu'un filet d'eau en cette saison. Laissant la Scrvia sur sa gauche, le régiment rejoint la 2^e division du 2^e corps, du côté du village de Grava, où il s'installe dans les fermes environnantes. Il est à sa place de bataille, près du 2^e étranger ; il est arrivé à temps, la campagne peut commencer.

Le 1^{er} corps, placé en première ligne, fait face à l'ennemi ; le 2^e l'appuie à gauche. Pendant deux jours, le régiment se contente d'envoyer de nombreuses reconnaissances sur les rives du Pô.

Le 20, on entend le canon vers l'Est ; les Italiens disent que c'est à Voghera, mais c'est un peu plus loin, à Montebello, que la division *Forey* lutte contre une forte reconnaissance autrichienne et parvient à la repousser.

Le 2^e corps arrive le 21 vers Castelnovo de Scrvia, pour soutenir de plus près le 1^{er} corps : le 1^{er} étranger va camper vers Casei et détache des grand'gardes qui doivent appuyer leur gauche au Pô.

Le 22, le 2^e corps fait mouvement ; la 2^e division va occuper Voghera, où le régiment n'arrive qu'à six heures du soir. Le lendemain, à trois heures du matin, tout le corps d'armée prend les armes ; la 1^{re} division fait une reconnaissance ; la 2^e division est en soutien et attend la rentrée de la 1^{re} division.

Le 1^{er} bataillon du 1^{er} étranger est envoyé à Torre-Menacapo et détache une compagnie à San-Gaudergio.

Les mêmes emplacements sont occupés les 24, 25, 26 et 27.

Le 26, à la nuit tombante, une section du génie quitte Voghera et va coucher à Menacapo ; le 27, le 1^{er} bataillon et la section du génie sont dirigées sur le Pô, vers Cervesina, où un bataillon du 45^e vient renforcer la colonne. On construit des batteries sur le bord du fleuve ; on prépare des rampes d'accès ; les travaux durent une partie de la matinée, puis les troupes regagnent leurs emplacements.

Le 28, le 2^e corps se met en marche et revient sur ses pas ; c'est le commencement du mouvement que veut faire l'Empereur pour tourner la droite des Autrichiens.

Le régiment va camper à Grava, presque à l'endroit où, onze jours auparavant, il avait rejoint le 2^e corps. Le 29, on campe à Valenza, puis à Casale où l'on passe le Pô, le régiment bivouaque de l'autre côté de la tête du pont. A la fin de l'étape, on entend le canon sur la droite à une distance assez rapprochée ; on s'attend d'un moment à l'autre à être dirigé de ce côté, mais la route en avant continue ; le lendemain matin, on apprend que les Piémontais ont repoussé les Autrichiens.

Le temps est affreux, une pluie serrée ne cesse de tomber.

Le 31, la marche vers le nord se continue sur Vercelli ; c'est là qu'on doit coucher. Le canon se fait toujours entendre à droite, mais plus faiblement : c'est le jour du combat de Palestro. On franchit la Sesia, rivière très large avec un fond de galets, et on arrive à Borgho-Vercelli, à trois kilomètres à l'Est. Le régiment est placé à gauche de la route ; devant lui se trouve le 3^e corps, mais on n'en établit pas moins des grand'gardes. Le campement est médiocre, il pleut à verse et les prairies sont presque inondées ; de plus, la distribution de vivres se fait très tard dans la nuit.

Le 1^{er} juin, le régiment, qui est en queue de colonne,

passé la nuit à Novare ; le lendemain, la division continue sa marche en avant, suit la route de Milan et va occuper le village de Trecate. En avant, se trouvent des petits postes de cavalerie qui échangent des coups de feu avec les cavaliers ennemis ; tout annonce l'approche de l'ennemi ; on est impatient, on a entendu le canon des Autrichiens et on ne les a pas vus.

Le 3 juin, la 2^e brigade est chargée de faire une reconnaissance sur San-Martino. Elle doit s'emparer du pont de pierre qui traverse le Tessin. La brigade arrive à San-Martino et trouve évacués les ouvrages construits par les Autrichiens. Huit pièces de canon sont restées, elles sont enclouées ; la brigade ramène trois factionnaires que, dans leur précipitation, les Autrichiens avaient oublié de relever. Le pont a deux arches de démolies ; la compagnie du génie rétablit la communication avec des madriers et des planches.

Le 2^e zouaves franchit le pont et s'établit sur la rive gauche ; les deux régiments étrangers restent en soutien, à San-Martino. A 9 heures, une compagnie de zouaves placée aux avant-postes ouvre le feu contre une reconnaissance ennemie. On le signale en face, dans une bonne position, à trois kilomètres en avant. Les deux régiments étrangers se portent au pont. A 2 heures, la brigade se replie sur la rive gauche et est remplacée dans l'occupation de San-Martino par la garde impériale.

La 2^e brigade se replie sur Trecate et de là, sur Turbigo, en passant par Gallarate, pour y rejoindre le gros du corps d'armée. Elle franchit le Tessin sur un pont de bateaux jeté par les pontonniers, traverse Turbigo, le grand canal de Naviglio et vient camper, à 8 heures du soir, à sa place de bataille, à la gauche de la 2^e division.

Le lendemain 4 juin, le 1^{er} régiment est formé en colonne par peloton à demi-distance derrière le 72^e ; l'artillerie marche sur la route ; les zouaves occupent le terrain à droite de la route.

Le flanc gauche de la colonne est couvert par deux escadrons du 7^e chasseurs et par les deux compagnies de chasseurs du 1^{er} Régiment étranger.

Toute la division se met en marche ; on traverse Buscate, Inveruno, Misero et Marcallo ; le pays est coupé de haies, couvert d'arbres auxquels grimpent des vignes ; de nombreuses maisons sont bâties dans la campagne et interceptent la vue. Dans les premiers villages, on ne rencontre pas l'ennemi. La marche est lente, les troupes, qui marchent à travers champs, sont obligées de prendre la route dans certains défilés, et retardent le passage de l'artillerie. Marcallo est occupé sans coup férir, mais à 500 mètres en avant, la brigade fait halte sur un chemin qui conduit à Magenta. On commence à entendre la fusillade.

La brigade, formée en deux colonnes par division, à distance de peloton, oblique à droite et va se poster derrière une briqueterie dont les murs et les matériaux confectionnés offrent une position défensive.

Le terrain est très fourré ; on commence à recevoir des balles de l'ennemi qu'on n'aperçoit pas, abrité qu'il est derrière des arbres. Le lieutenant *Lecomte* est blessé.

L'ennemi débouche de Magenta en trois colonnes et s'efforce de couper la 2^e division du gros du corps d'armée, qui marche sur Buffalora. Les chasseurs à cheval qui relient les deux divisions se replient et viennent annoncer l'approche des Autrichiens.

Vers notre droite, le colonel *de Brayer* place de suite la 1^{re} compagnie de voltigeurs (capitaine *Robert*) en tirailleurs. Cette compagnie ouvre le feu à 100 mètres, mais les Autrichiens continuent d'avancer ; la brigade se porte en avant à la baïonnette ; le 2^e zouaves est à la droite avec le 2^e bataillon du 1^{er} étranger (commandant *Guillaumont*), pendant que de front, le 1^{er} bataillon, couvert par la 1^{re} compagnie (*Spir*), le 2^e régiment étranger et un bataillon de zouaves repoussent les Autrichiens jusqu'au chemin de fer.

L'artillerie ennemie ouvre le feu à mitraille, son infanterie reçoit des renforts et la 2^e brigade se replie jusqu'à la briqueterie, où elle entretient le combat.

A sa gauche, vers Marcallo, la 1^{re} brigade se défend vigoureusement ; la 2^e brigade se relie avec elle, et toutes deux parviennent à repousser les Autrichiens.

Vers cinq heures, le général de division *Espinasse* donne l'ordre d'enlever le village de Magenta ; lui-même se met à la tête du 2^e zouaves.

Le colonel du 1^{er} étranger avec le 1^{er} bataillon et la 2^e compagnie de chasseurs, auxquels se sont joints deux bataillons du 2^e étranger, arrive jusqu'au chemin de fer. Chargé d'attaquer la droite du village, son action se relie à celle de la 1^{re} brigade (général *Gault*). Le chemin de fer est franchi sous un feu très vif ; le commandant *de Grammont* est blessé grièvement au bras gauche ; la tête du bataillon arrive quand même sur la place de Magenta. L'artillerie ennemie, surprise par le mouvement tournant, bat en retraite ; on la poursuit jusqu'à la sortie du village ; elle met deux pièces en batterie pour enfler la route à la sortie de Magenta.

Le colonel jette sa colonne à droite et à gauche de la route ; la mitraille ne lui fait éprouver que de faibles pertes. La sortie de Magenta est barricadée et occupée solidement. Puis on commence le siège de chaque maison où se sont réfugiés les Autrichiens. A 9 heures et demie, le capitaine adjudant-major *Lambert*, du 2^e étranger¹, est blessé d'un coup de feu sur la place de Magenta, en causant avec le colonel *de Bruyer*.

Le 1^{er} régiment va camper au nord du village. Sur son faible effectif de 480 hommes, il compte 5 officiers blessés, 14 soldats tués, et 30 sous-officiers ou soldats blessés. Le général *Espinasse* a été tué à l'entrée du village, ainsi que son officier d'ordonnance, le lieutenant *de Froidefond*.

1. Aujourd'hui général de division.

Le lendemain 5, les positions des camps sont rectifiées ; le 1^{er} régiment va bivouaquer en avant de Magenta, près de la route de Milan. La journée se passe à diriger les blessés sur l'ambulance organisée à Magenta, à enterrer les morts et à compléter les munitions et les vivres.

Le général *Decaen* prend le commandement de la division en remplacement du général *Espinasse*.

Le 6 juin, le régiment arriva à Rho, à 4 heures du soir ; à peine arrivé, le maréchal *de Mac-Mahon* fait prendre les armes à la division et avec la cavalerie se porte vers Carbagnate, où se trouve le général *Urban*, avec une colonne autrichienne. L'ennemi se dérobe et à 9 heures, le régiment rentre au camp ; la cavalerie continue la poursuite, mais les Autrichiens l'évitent et se dirigent vers Monza.

Le 7, le régiment entre à Milan avec tout le corps d'armée et campe sur les boulevards extérieurs.

Le 8, à 4 heures du matin, le 2^e corps se dirige sur Melegnano, pour soutenir une attaque du 1^{er} corps contre des forces autrichiennes qui se sont retirées sur cette localité. Le régiment arrive à San-Donato, y fait halte pendant trois heures et continue avec la brigade par Monticello sur Mediglia, où pendant deux heures, il attend l'entrée en ligne de la 1^{re} division.

Vers 6 heures du soir, il entend le canon en avant et sur la droite. La marche en avant est reprise ; on arrive à Balbiano. Les deux compagnies de chasseurs sont embusquées le long d'un ruisseau affluent du Lambro.

Un violent orage éclate, la pluie tombe à torrents ; on est dans la boue jusqu'aux genoux. Impossible de faire du feu ; la nuit se passe dans cette position.

Le 9, le régiment reste au camp de Robbiano et le lendemain, il rentre à Milan où il est caserné au château ; deux compagnies occupent le fortin du chemin de fer.

Le 1^{er} régiment doit tenir garnison à Milan ; il ouvre un bureau d'engagement pour les Italiens ; pour aider à

cette nouvelle organisation, le dépôt du régiment quitte Ajaccio le 26 juin, vient à Milan le 2 juillet, rejointre les bataillons de guerre ; quelques jours auparavant, 250 recrues étaient venues renforcer l'effectif du 1^{er} régiment.

En outre de son service dans la place de Milan, le régiment a la garde de nombreux prisonniers autrichiens qui sont internés dans les casernes et les établissements publics.

Un décret du 30 juin¹ autorise les engagements pour une durée de 2 à 5 ans et les rengagements pour 1 à 5 ans.

La bataille de Solferino termine la guerre ; la paix est signée à Villafranca. Le 1^{er} régiment quitte Milan le 21 juillet, arrive à Gênes le 3 août, y campe les 4 et 5 août, s'embarque le 6, et arrive à Bastia le 7. Fort peu d'Italiens étaient venus s'engager, et la plupart de ceux qui l'avaient fait s'étaient empressés de désertir, avant que le régiment quitte l'Italie !

Par décret du 14 octobre 1859², le 1^{er} régiment est formé comme le 2^e (trois bataillons à huit compagnies) ; le recrutement se fait sans distinction de nationalité ; la tunique verte est supprimée, les deux régiments portent le même uniforme. Le numéro du képi qui était en drap est remplacé par un numéro en cuivre.

Le 5 décembre, le colonel *de Brayer* permute avec le colonel *Martinez*.

1860. — Le 5 février, le régiment s'embarque à Bastia pour l'Algérie. Débarqué le 8, à Philippeville, il va occuper les garnisons suivantes :

État-major et 1^{er} bataillon à Philippeville, Bougie, Milah, Djidjelli ; 2^e bataillon, Sétif, Bordj-bou-Arreridj et Bousaada ; 3^e bataillon, à Constantine.

Le 4 mars, le 2^e bataillon allant de Constantine à Sétif est atteint à Bordj-Mamera par une bourrasque de neige

. 1, 2. Voir aux pièces justificatives.

qui aurait pu entraîner les plus grandes pertes sans la discipline de la troupe et le zèle du commandant et des officiers, aidés des chefs indigènes qui accompagnaient la colonne.

Arrivé à Sétif, le bataillon fait partie d'une colonne commandée par le général *Nesme-Desmarets* qui opère dans les montagnes, au sud de Sétif. Durant cette colonne, les soldats eurent à souffrir des difficultés du terrain, des variations de température qui sont excessives à ces altitudes. La vue de l'uniforme français rétablit le calme dans le pays parcouru et la colonne rentra à Sétif, où elle fut disloquée.

1861. — Dans les premiers jours de l'année 1861, le régiment occupe les emplacements suivants : État-major à Philippeville ; 1^{er} bataillon à Philippeville, Collo, Bougie et Djidjelli ; 2^e bataillon à Sétif, Takitount et Bou-saada ; 3^e bataillon à Constantine.

Au mois de mai, le 3^e bataillon (commandant *Aubry*) est dirigé sur Milah où doit se réunir une colonne commandée par le général *Desvaux*, pour opérer dans les Babor. Le 3^e bataillon, avec un bataillon du 58^e de ligne et un bataillon de tirailleurs, forme une brigade sous les ordres du colonel *Lacroix*, du 3^e tirailleurs.

La colonne entre en Kabylie par le Zouagha et se dirige vers Fedj-El-Arba. Au milieu de la nuit, le camp reçoit des coups de fusil ; les assaillants sont repoussés, mais on reste sur pied le restant de la nuit. La colonne continue sa marche sur Taffertas ; le 3^e bataillon, chargé de l'arrière-garde, n'a fini de défiler qu'à midi. L'avant-garde a été obligée de tracer un chemin pour permettre au convoi d'arriver au camp, qui est installé sur un mamelon ; le 3^e bataillon, qui a suivi le convoi, ne dresse ses tentes qu'à 3 heures du matin.

Du camp de Taffertas, on rayonne dans le pays. Dans ces sorties, les hommes sont sans sac ; on se borne à cou-

per les orges et les blés, à l'aide des baguettes de fusil et à scier figuiers et oliviers.

Chaque jour, un bataillon ravitaille le camp et accompagne le convoi jusqu'à Milah. Aussitôt que ce bataillon a quitté le camp, les Kabyles descendent des hauteurs et viennent tirailler avec les grand'gardes qu'on est obligé de doubler.

Cette région soumise, le général porte la colonne vers le nord et livre le combat du Hodna, où le bataillon, qui est au convoi, n'est pas engagé. On vient ensuite s'installer à El-Milah, point d'eau qui commande l'Oued-Kébir. Les tribus se soumettent, et les impôts rentrant sans difficultés, la colonne poursuit sa tournée jusqu'à Collo. Au commencement de juillet, la colonne est disloquée, et le bataillon rentre à Constantine.

A la fin de l'année, le régiment, dont l'effectif atteint le chiffre de 2,600 hommes, occupe toujours les mêmes garnisons.

Par décret du 14 décembre 1861¹, le 1^{er} régiment est licencié ; les sous-officiers et les hommes sont versés au 2^e étranger ; les soldats étrangers peuvent être congédiés par anticipation. Les officiers servant au titre français sont remplacés dans des régiments français ; ceux servant au titre étranger sont mis à la suite du 2^e régiment, qui prend le nom de Régiment étranger et conserve sa garnison de Bel-Abbès.

Le licenciement est effectué le 27 février 1862.

1. Voir aux pièces justificatives.

LIVRE VIII

2^o RÉGIMENT ÉTRANGER

CHAPITRE PREMIER

DE 1856 A 1859 (EN ALGÉRIE).

1856. — Les brigades étrangères sont dissoutes. — Formation du 2^e régiment. — Départ des 2^e et 3^e bataillons pour la Kabylie. — Prise de Bordj-Boghni. — Combat chez les Beni-Addou. — Prise du village d'Ikhouchelen — Fin des opérations. — Rentrée des deux bataillons à Bel-Abbès. — Travaux exécutés à l'Habra par le 1^{er} bataillon pendant les colonnes de Kabylie. — 1857. — Formation de deux bataillons de guerre pour l'expédition de la Grande-Kabylie. — Les villages de Tacherahir, Béhas et Affensou sont enlevés. — Fondation du fort Napoléon. — Prise du village d'Ischeriden. — Repos. — Histoire d'un canard. — Opérations chez les Illiten et les Illoul ou Malou. — Prise du village de Chellata. — Fin des opérations. — Retour à Bel-Abbès. — Travaux d'assainissement à l'Hab'a. — Le régiment reçoit son drapeau. — 1858. — Emplacements des bataillons. — Travaux de colonisation.

Par décret du 16 avril 1856¹, les deux brigades étrangères étaient dissoutes et le 2^e régiment était créé à Bel-Abbès, le 9 août de la même année, avec les militaires qui composaient la brigade qui avait été en Crimée. Le colonel de Chabrière prenait le commandement du 2^e régiment étranger.

En procédant à cette dissolution et à cette nouvelle formation, le général Cousin-Montauban avait prononcé, devant tous les anciens légionnaires, un petit discours où il retraçait les services rendus par la Légion en Crimée et ceux

1. Voir le décret aux pièces justificatives.

qu'on était en droit d'attendre du nouveau régiment formé, qui se souviendrait des brillants exemples donnés par les anciens régiments.

Tous les soldats qui, pour un motif quelconque, n'étaient pas appelés à jouir des droits accordés par le décret du 16 avril, sont inscrits sur les nouvelles matricules du corps.

Malgré les difficultés sans nombre qu'entraînent la dislocation de deux corps et la formation d'un nouveau régiment, la réorganisation a marché si rapidement, grâce au zèle de tous, que vingt-deux jours après, les trois compagnies de droite du 1^{er} bataillon, sous les ordres du capitaine Louis, sont envoyées à l'Habra pour y exécuter des travaux d'irrigation et d'assainissement.

Le 3 septembre, 5 autres compagnies du 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant de Fresne, partent pour Aïn-Témouchent pour y être employées aux travaux de routes.

A cette époque, de graves événements se préparaient dans l'est de la colonie. Les populations de la Grande-Kabylie, toujours insoumises, persuadées que la guerre de Crimée nous avait affaiblis et privés de la majeure partie de nos troupes, avaient levé l'étendard de la révolte et, sous le commandement du marabout El-Hadj-Amar, avaient attaqué le poste de Dra-el-Mizan.

Il importait d'étouffer cette révolte le plus promptement possible ; d'autres tribus, fortement travaillées par les émissaires du marabout, n'attendaient que l'heure propice pour se soulever à leur tour.

Pendant que ces faits se produisaient, l'organisation du 2^e régiment étranger avait continué à marcher avec le même entrain, et les 2^e et 3^e bataillons, complètement formés, étaient appelés à prendre part, sous le commandement du lieutenant-colonel Martinez, aux colonnes qui s'organisaient sous les ordres du gouverneur général, le maréchal Randon.

Les deux bataillons étaient désignés pour faire partie de la 2^e brigade (général Deligny) de la 1^{re} division (général Renault).

Les deux bataillons partent de Bel-Abbès le 5 septembre, arrivent à Oran le 7, et y passent le 8, l'inspection générale du général Walsin-Esterhazy.

Le 13, ils s'embarquent sur le *Cacique*, les voltigeurs du 3^e bataillon sur le *Titan*, et débarquent à Alger, où ils campent près de la porte d'Isly.

Le 17, le maréchal Randon les passe en revue, ils se mettent en route le 18, arrivent le 24 à Dra-el-Mizan après avoir fait étape à la Maison-Carrée, La Rigaya, l'Oued-Colzo, aux Issers, et aux Beni-Ameur.

La 2^e division, sous les ordres du général Yusuf, occupe le sommet des montagnes au pied desquelles la division *Renault* est campée ; l'objectif est de prendre entre deux feux les villages soulevés. Les deux divisions pénètrent sur le territoire des Beni-Kouffi, la 1^{re} division remontant la vallée de l'Oued-Boghni.

Le 25 septembre, à 2 heures du matin, les compagnies d'élite du 2^e étranger formant l'avant-garde se mettent en route pour Bordj-Boghni. Le lieutenant-colonel, à la tête des 2 bataillons, les suit à une heure de distance et flaque la marche de la division.

Dans ce pays coupé à chaque pas de ravins, la marche est difficile, et on a devant soi un ennemi déterminé qui, outre une bravoure très grande, a l'avantage de connaître admirablement le terrain sur lequel il combat.

Si la bravoure est grande du côté des défenseurs, celle des attaquants ne lui cède en rien et le 2^e régiment, qui reçoit le baptême du feu, se montre en tous points digne de ses aînés.

L'ennemi est chassé, après une vive résistance, des hauteurs qu'il occupait, ses villages sont brûlés.

Le lieutenant Véniard se distingue particulièrement à la tête d'une section de voltigeurs ; il reçoit une blessure grave en délogeant l'ennemi d'une position protégée par des retranchements.

Le capitaine Saussier, qui est à l'arrière-garde avec sa

compagnie, quand la division regagne le camp, est harcelé de toutes parts par les Kabyles, qui inquiètent sa retraite. Il est obligé plusieurs fois de faire des retours offensifs pour se dégager. A un moment même, il entend crier : *Nous sommes tournés* ; mais il a aperçu un de ses hommes blessé qui va tomber aux mains de l'ennemi. Dédaignant l'avis qui lui est donné et n'écoutant que son courage, le capitaine Saussier, suivi de quelques hommes, s'élançe sur les Kabyles, les repousse et enlève le blessé ; mais en se retirant, il est frappé d'une balle au-dessous du genou.

L'affaire avait été vigoureusement menée et nos pertes étaient sensibles. M. le lieutenant Véniard et le sous-lieutenant Jandon mouraient le soir même des suites de leurs blessures, nous comptions 4 officiers blessés, 3 hommes morts et 35 blessés.

Le surlendemain, la colonne installe son camp au milieu des Beni-Kouffi ; le 28, elle entre sur le territoire des Beni-bou-Addou, qui n'avaient pas encore fait leur soumission.

Le 29 septembre, une petite colonne dont fait partie un bataillon du 2^e étranger, va razzier les Beni-Bougheidou.

Le 30, nouvelle attaque des villages ; le 2^e bataillon, sous le commandement du capitaine Aubry, prend part à cette opération, qui réussit grâce au courage et à l'opiniâtreté de nos troupes. Cette affaire nous coûte le sergent-major Wagner, qui meurt des suites d'une blessure reçue au commencement de l'action, et 12 hommes blessés.

Il importait d'en finir avec les Beni-bou-Addou ; le 4 octobre, le général Deligny se met à la tête des troupes.

Les compagnies d'élite, commandées par le capitaine Mariotti, font partie de la colonne de gauche sous les ordres du lieutenant-colonel Martinez.

Toute la résistance des Beni-bou-Addou s'est concentrée dans le village de Djemma, adossé aux derniers contre-forts du Djurjura, et dont l'accès n'est possible que d'un seul côté. Le chemin qui mène au village est une montée

très raide, longue de deux kilomètres environ, coupée d'obstacles naturels et de retranchements derrière lesquels les Kabyles fusillent nos troupes. Les compagnies d'élite montent avec entrain à l'assaut et franchissent tous les obstacles, sans se laisser arrêter par le feu de l'ennemi, elles arrivent dans le village avec une telle impétuosité que tout cède devant elles. En raison de la rapidité avec laquelle les compagnies d'élite ont franchi la distance qui les séparait du village, les pertes sont presque nulles : cinq blessés seulement.

Le gouverneur général, qui est entré à la suite des troupes, félicite chaleureusement les compagnies sur leur belle conduite. Cette affaire met fin aux hostilités et les tribus de la vallée de l'Oued-Boghni demandent l'aman.

La colonne se dirige alors vers Tizi-Ouzou, où les Beni-Doullas étaient encore en armes. On entre le 6 octobre sur leur territoire. Le 7, le 3^e bataillon attaque le village d'Ikhouchelen et en chasse les Kabyles. Le capitaine Crignier, à la tête de la 5^e compagnie, arrive un des premiers dans les retranchements, tue un grand nombre de ses défenseurs et met les autres en fuite.

Lorsque le 3^e bataillon regagne son camp, il est assailli de tous côtés par des groupes nombreux qui le suivent à la piste et inquiètent la retraite par des attaques répétées ; 8 hommes sont blessés et le capitaine Crignier reçoit une blessure grave, dont il meurt dans la soirée.

Le 8, la colonne reprend l'offensive, pousse vigoureusement en avant et vient camper au milieu des Beni-Doullas, après avoir brûlé les villages et coupé les arbres fruitiers. Tout le monde a fui, et le 9, la colonne campe sur le Sébaou, ayant chassé l'ennemi de toutes ses positions. Dans cette marche, les 2 bataillons du régiment qui formaient l'arrière-garde ont un officier et 8 hommes blessés.

Les opérations militaires sont finies, les tribus ont obtenu l'aman. Le 10, le gouverneur passe la revue de la

colonne, complimente les troupes et prononce la dislocation des deux divisions.

Les deux bataillons sont dirigés sur Alger, où ils s'embarquent pour Mers-el-Kébir et rentrent le 24 octobre à Bel-Abbès.

Pendant que les 2^e et 3^e bataillons accomplissaient en Kabylie ces brillants exploits, le 1^{er} bataillon continuait à l'Habra sa tâche plus modeste, mais tout aussi meurtrière que celle des colonnes.

Les travaux d'irrigation entrepris dans un pays des plus malsains, n'avaient pas tardé à amener de nombreux cas de fièvre et de dyssentéris. Le capitaine Audibert et 25 hommes meurent.

Beaucoup d'hommes sont évacués sur les hôpitaux. Le 1^{er} bataillon est tellement décimé, qu'il faut le faire relever par la moitié du 3^e bataillon arrivant de Kabylie, qui laisse le fusil pour prendre la pioche jusqu'à la saison des pluies.

Le 1^{er} novembre tous les soldats de l'ancienne Légion étrangère qui étaient passés dans des régiments français, recevaient l'ordre de leur mise en route et partaient immédiatement.

A la fin de décembre, tout le régiment était concentré à Bel-Abbès, sauf 5 compagnies, dont 2 détachées à Daya et 3 à Ain-Témouchent.

1857. — La sévère leçon infligée par les colonnes de 1856 n'avait pas abattu l'orgueil et la jactance des Kabyles.

A peine les colonnes avaient-elles quitté le pays, que ces montagnards avaient rebâti leurs villages et réparé leurs pertes d'armes, la fabrication de la poudre avait repris un nouvel essor, et entraînés par les prédications de leurs marabouts, ils appelaient de tous leurs vœux une revanche des échecs qu'ils avaient subis. L'étendard de la révolte était relevé et tous les contingents kabyles se mas-

saient chez les Beni-Raten qui, grâce à la configuration du pays où ils sont établis, se croyaient inexpugnables.

Il fallait donc en finir une bonne fois avec ces remuantes tribus et leur infliger une telle défaite, que de longtemps elles n'eussent envie de recommencer. Une expédition en Grande-Kabylie fut donc décidée : toutes les troupes devaient être sous le commandement du gouverneur général, le maréchal Randon.

La conduite brillante tenue par le 2^e et le 3^e bataillon aux colonnes de 1856 désignait le régiment pour concourir à cette nouvelle expédition.

Au commencement d'avril, le colonel de Chabrière recevait l'ordre de former deux bataillons de guerre. Les effectifs des compagnies d'élite devaient être portés à 120 hommes et ceux des compagnies du centre à 100 hommes.

Le 1^{er} bataillon (commandant Manouvrier de Fresne) et le 2^e bataillon (commandant Mangin) quittent Bel-Abbès le 11 avril, sous les ordres du colonel.

Ces deux bataillons comptent 1,576 hommes :

Ils se dirigent par étapes sur Alger.

Le général Cousin-Montauban, commandant la division d'Oran, vient les passer en revue le 15 avril à Saint-Denis-du-Sig ; le 23, ils sont à Orléansville, le 18 à Milianah et arrivent le 3 mai à Blidah où, le 4, ils sont passés en revue par le général Bourbaki.

Le 7, ils arrivent à Alger où ils restent jusqu'au 13, employant leur temps à des tirs à la cible où pour la première fois ils sont appelés à se servir de la balle Nessler.

Les 2 bataillons quittent Alger le 13 ; ils sont placés dans la 2^e division (général de Mac-Mahon), 1^{re} brigade (général Bourbaki), avec le 2^e zouaves et le 54^e de ligne.

Cette brigade fait étape successivement à la Maison-Carrée, à l'Alma, aux Issers, à Azib-Zamoun sur le Sebaou, à Tizi-Ouzou, et vient le 19 camper à El-Zaouia, à 2 kilomètres à l'est du camp de la 3^e division, au pied même des montagnes des Beni-Raten.

Les montagnes des Beni-Raten se divisent en trois contreforts qui tombent en pentes abruptes dans la vallée du Sebaou. Sur chaque piton est posé un village, qui de loin, avec ses tuiles rouges et ses murs blanchis à la chaux, ressemble à un jonet d'enfant. En avant des premières maisons, on distingue les moulins à huile. La plupart de ces villages n'ont d'accès que d'un seul côté et par une pente très raide. Les deux contreforts de gauche se détachent de Souk-El-Arba, qui est situé presque au centre de cette agglomération et dont le marché très important (le mercredi) a toujours été le lieu de réunion des fauteurs de désordres ; c'est de là qu'est parti le mot d'ordre qui a soulevé toutes les tribus.

L'objectif est donc la prise de Souk-El-Arba ; la division de Mac-Mahon est chargée de gravir le contrefort le plus éloigné, d'enlever les villages qui sont entre elle et Souk-El-Arba ; les deux autres divisions gravissent les autres contreforts.

L'attaque devait se faire le 23 mai, mais les pluies rendent le terrain si glissant ce jour-là, ravinent le chemin à parcourir et provoquent de tels éboulements que c'est le 24 seulement, que les 3 divisions commencent leur ascension.

Le 1^{er} bataillon, avec les voltigeurs du 2^e, est au centre de la brigade, qui marche déployée en bataille et couverte par une ligne de tirailleurs. Le 2^e bataillon est au convoi.

Dès les premiers pas, les tirailleurs reçoivent des coups de fusil. Derrière chaque haie de cactus, derrière chaque figuier, de nombreux Kabyles, vêtus d'une gandourah relevée autour de la taille par une ceinture en cuir, les jambes garnies de molletières en laine tricotée, portant presque tous le tablier de cuir, en usage dans toute la Kabylie, la tête couverte d'une petite chéchia, dont la nuance a disparu sous la poussière et l'huile dont elle est imprégnée, font feu et vont reprendre position un peu plus loin, battant en retraite devant nos colonnes, mais ne ces-

sant pas de les harceler. Ces Kabyles poussent de grands cris, s'excitent au combat comme les héros d'Homère et insultent les roumis. L'habitude de gravir les montagnes, de faire de longues courses à pied, fait de cette race kabyle une infanterie redoutable et très dangereuse dans une guerre d'embuscades.

Ils profitent de tous les accidents de terrain et se défilent de nos feux d'une façon remarquable. On voit descendre des villages, des femmes qui viennent sous notre feu, apporter des munitions et aider au transport des morts et des blessés.

Le premier village que rencontre le 1^{er} bataillon est celui de Tacherahir, sur lequel l'artillerie dirige ses feux. Aidés par le 11^e bataillon de chasseurs, nos légionnaires attaquent le village de front, pendant que les zouaves le tournent par la droite. Les Kabyles résistent courageusement, n'abandonnent le village que lorsqu'ils s'aperçoivent du mouvement exécuté par les zouaves et craignent d'être enveloppés. Ils se précipitent alors dans les ravins et remontent vers les hauteurs se joindre aux défenseurs des villages non encore attaqués. Les grenadiers du capitaine Poggi entrent les premiers dans Tacherahir; ils ont un homme tué et 7 blessés.

Tacherahir enlevé, l'ascension continue. A 800 mètres plus haut, se trouve le village de Bélias.

Une section de la 1^{re} compagnie est envoyée pour flanquer le mouvement de la colonne, les Kabyles cherchent à la déborder, 2 compagnies de voltigeurs sont commandées pour renforcer la section, elles rejoignent le bataillon sur le premier plateau, où l'on se reforme et l'on reprend haleine. La 3^e compagnie est ensuite désignée pour tenir à distance les Kabyles qui menacent le flanc droit, pendant que les grenadiers, les deux compagnies de voltigeurs et le 2^e zouaves enlèvent Bélias à la course malgré sa position sur un plateau escarpé.

Le 3^e bataillon s'arrête pour donner le temps à la 2^e bri-

gade et au convoi de rejoindre, pendant que le 2^e zouaves et le 54^e continuent la montée vers Affensou qu'ils enlèvent brillamment. Le reste de la division et le convoi qui montent vers Affensou sont attaqués par les Kabyles qui sont descendus le long des ravins et cherchent à jeter le désordre dans l'arrière-garde. Ils finissent par disparaître après plusieurs retours offensifs faits par la 1^e brigade. On établit le bivouac dans Affensou, que l'on met en état de défense pour se mettre à l'abri d'une attaque de nuit.

Pendant cette journée, le régiment a 5 tués et 39 blessés. Plusieurs officiers sont cités à l'ordre, entre autres le capitaine adjudant-major Delebecque et le fusilier Brandt, qui, bravant la mort, va relever un de ses camarades blessé que les Kabyles allaient massacrer.

Le lendemain 25, les Kabyles tirent sur nos postes, mais sans chercher à les enlever. Le sergent-major Devaux, de la 2^e compagnie du 2^e bataillon, est tué en allant relever un petit poste.

La fusillade qui avait duré toute la nuit cessait subitement, le 26, à 10 heures du matin, on apercevait d'Affensou de nombreux Kabyles décharger leurs fusils en l'air et se retirer vers les hauteurs. C'étaient les contingents venus au secours des Beni-Raten, qui se retiraient à la nouvelle que ceux-ci allaient solliciter l'aman.

Le 26 et le 27, on prend la pioche et, le fusil au dos, on ouvre des chemins de manière à assurer la possession des hauteurs. Le 28, la division va camper sur le piton d'Aboudidi, le point le plus élevé des Beni-Raton, à 10 kilomètres de Souk-El-Arba. Le gouverneur fait alors commencer les travaux du fort Napoléon à Souk-El-Arba et la route qui doit le relier à Tizi-Ouzou. La division de Mac-Mahon est chargée de construire la portion de route qui va du fort à Aboudidi et jusqu'à 4 kilomètres au delà.

Le 14 juin, le gouverneur pose la première pierre du fort Napoléon ; le 1^{er} bataillon vient camper à Djemma ; le 21 juin, il y est rejoint par le reste du régiment.

En 23 jours, la division termine la route qu'elle avait à faire. Les hommes y ont mis une telle ardeur que le général du génie vient les complimenter sur leur travail.

Le 23, toute la division campe à Aboudidi et se prépare à reprendre les opérations.

Les nombreux contingents kabyles qui avaient quitté les Beni-Raten avant leur soumission n'avaient pas encore déposé les armes; ils avaient fait appel à tous les fanatiques des tribus environnantes. Le petit village d'Ischeriden avait été choisi pour le lieu de concentration. Ce village, situé à 4 kilomètres du camp de la division de Mac-Mahon, est bâti sur un petit piton et défendu par un ravin presque infranchissable. A gauche, le terrain profondément coupé est dominé par des contreforts sur lesquels les Kabyles avaient établi une ligne de retranchements: au-dessus et surtout sur les flancs de cette ligne, ils avaient construit plusieurs étages d'embuscades. On pouvait voir du camp les travaux que toute la population enfermée à Ischeriden entassait pour la défense du village. Il importait d'en finir et d'enlever ce dernier boulevard de l'insurrection.

Le 24 juin, à 5 heures du matin, la division lève le camp et la brigade Bourbaki prend position à 900 mètres de l'ennemi. L'artillerie canonne pendant trois quarts d'heure les retranchements élevés en avant du village, pas un défenseur ne bouge. Le général lance en avant la 1^{re} brigade; les Kabyles laissent les zouaves et le 54^e approcher à 100 mètres des premiers retranchements et ouvrent alors un feu tellement bien nourri, de face et de flanc, que la brigade arrête son mouvement et doit chercher à se défilier, sans cependant abandonner le terrain. Le 1^{er} bataillon du 2^e étranger se porte en avant et va renforcer les zouaves et le 54^e.

Le 2^e bataillon du régiment, sous le commandement de son chef, M. Mangin ¹, met sac à terre, cherche à tourner

1. Mort général.

la position ennemie et à pénétrer entre la droite des retranchements et le village. Le bataillon exécute ce mouvement sans brûler une cartouche. Les Kabyles dirigent contre lui toute leur mousqueterie et, malgré une fusillade épouvantable, le bataillon continue sa marche, tantôt à découvert, tantôt défilé par quelques plis de terrain. Rien ne l'arrête, il aborde enfin le sommet de la crête et s'élance à la baïonnette dans les retranchements. On s'aborde corps à corps, mais rien ne résiste à l'impétuosité de nos soldats, ils culbutent tout ce qu'ils trouvent devant eux et restent maîtres de la position. Le capitaine Mariotti¹, entré le premier dans les retranchements, serait infailliblement enlevé, si le sergent Mori-Ubaldini² et les grenadiers Pietrovir, Van-Leyden, Donven, les voltigeurs Cuelmann et Sommer, ne l'avaient dégagé.

Le commandant Mangin, qui est resté à cheval pendant toute l'action, pousse droit au village avec son bataillon et y entre sans résistance. Les défenseurs de la crête ont fui, les Kabyles qui défendent le village contre les zouaves et le 54^e, préoccupés de ce qui se passe sur leur droite, ont ralenti leur feu, les assaillants en profitent pour enlever tout ce qui se trouve devant eux et font leur jonction dans le village avec le bataillon du commandant Mangin qui continue à poursuivre les fuyards.

Le régiment campe à l'extrémité droite de la division, sur un éperon que les Kabyles attaquent avec la plus grande énergie. Par trois fois, le 1^{er} bataillon est obligé de les charger à la baïonnette, la 4^e compagnie, qui est en grand'garde, vient au secours d'un petit poste occupé par les zouaves et entouré par les Kabyles. MM. Vitalis³ et Gans⁴ ainsi que 13 hommes sont blessés.

Trois fois la grand'garde est relevée et subit des pertes

1. Tué à Magenta, comme chef de bataillon au 90^e.

2. Retraité comme capitaine.

3. Depuis pacha et aide de camp du Sultan.

4. Mort capitaine.

considérables : la 1^{re} compagnie de voltigeurs, capitaine Alavoine, a 25 blessés, la compagnie de grenadiers du 2^e en a 20 et 2 tués. Pendant la nuit, la fusillade continue. Le capitaine Boubeyre meurt frappé d'une balle à la tête.

La journée coûte au régiment : 1 officier tué (le capitaine Bouleyre), 3 officiers blessés, MM. Vitalis, Combes et Gans ; 8 hommes tués et 87 blessés. Le 25, 3 hommes sont encore tués aux avant-postes.

Le régiment se fortifie dans ses positions, retranche ses grand'gardes et travaille activement à la route qui rejoint Souk-El-Arba, route qui permettra de s'approvisionner avec facilité.

La brigade installée dans son camp bien fortifié et à l'abri des surprises de l'ennemi, prend pendant quelques jours un repos bien gagné. C'est pendant ces quelques journées que l'épisode du canard se produit.

Un officier supérieur d'un régiment d'infanterie, se méfiant un peu des habitudes charpardeuses des zouaves et des légionnaires, avait défendu l'accès de son camp aux représentants de ces deux corps de troupes.

Un soir l'officier supérieur avait invité quelques camarades à dîner : le Vatel de l'état-major surveillait avec un soin jaloux, certain canard qui mijotait avec des olives d'autant plus savoureuses qu'elles avaient été prises sur l'ennemi.

Pendant que cet émule de Carême dressait le premier service, le palmipède disparut ! Qui commit le rapt ? Un zouave ou un légionnaire ? Nous dirons avec le poète :

Devine si tu peux, choisis si tu l'oses !

Toujours est-il que la table de l'officier supérieur fut privée ce soir-là de son plat de résistance et le canard fut porté déserteur. Inutile d'ajouter que cette histoire fit bientôt le tour des camps de la division et qu'elle devint promptement légendaire. Pendant plus de 12 ans, chaque

fois que le 2^e zouaves rencontrait un détachement du régiment étranger, les troupiers criaient : Qui est-ce qui a bouffé le canard ?

Ce sont les zouaves !

Non, c'est la Légion !

Les opérations reprennent le 30 juin, le régiment est en réserve et ne prend pas une part active à la prise du village d'Aguemounn-Izen.

Le 1^{er} juillet, la division va camper chez les Beni-Menguillet ; ceux-ci, menacés à l'ouest par la division Renault, jugent la défense impossible et font leur soumission. Quelques coups de fusil sont seulement échangés.

Le 6 juillet, le camp est à Tiferdait, chez les Beni-ben-Youcef, afin de protéger la reconnaissance faite par la colonne Yusuf qui traverse des territoires non encore soumis. Pendant ces journées de marche, le régiment a 2 tués et 4 blessés aux avant-postes.

La résistance s'est réfugiée dans trois tribus, les Beni-Thourag, les Illiten et les Illoul-ou-Malou, qui, confiants dans les difficultés que présente l'accès de leurs villages, ont recueilli tous les fanatiques chassés des autres tribus par notre marche victorieuse.

La division de Mac-Mahon va bivouaquer à Tamesguida, à 5 kilomètres environ du nœud des montagnes qui commandent le pays non encore soumis. Là, les reconnaissances signalent de telles difficultés à surmonter, que le point d'attaque est changé et que la division se porte au khammis des Illoul-ou-Malou, au pied de la montagne dont la crête est couronnée par le village de Chellata.

Ce village devra être enlevé par la division de Mac-Mahon qui sera aidée dans cette tâche par la division Maissiat qui vient de la province de Constantine et l'attaquera par la droite.

L'attaque a lieu le 13, les troupes sont sans sacs et sans bagages ; tous les généraux et officiers supérieurs sont à pied.

Surpris par ces deux attaques, les Kabyles ne résistent plus et demandent l'aman. Les deux colonnes font leur jonction à Tobana.

Ce nouveau succès mettait fin aux opérations.

Le 16 et le 17, le régiment campe chez les Beni-Isser; le général de Mac-Mahon en passe l'inspection générale. Le 18, la division est dissoute, le régiment prend la route de Tizi-Ouzou et se dirige sur Dellys où il s'embarque le 26. Le 31 juillet, les 2 bataillons rentrent à Bel-Abbès; ils sont reçus avec enthousiasme par la garnison et la population.

Pendant que le 1^{er} et le 2^e bataillon ajoutaient des pages glorieuses à l'histoire du régiment, le 3^e bataillon continuait les travaux commencés l'année précédente dans les plaines de l'Habra. Les fièvres lui causaient plus de pertes que s'il avait fait partie des colonnes. Sur 600 hommes, 120 étaient debout, le reste était mort ou dans les hôpitaux.

Le 15 août, le régiment envoie à Oran deux compagnies de marche prises dans les compagnies d'élite des trois bataillons, avec le colonel, pour chercher le drapeau que l'Empereur vient d'accorder au nouveau 2^e étranger.

Il s'agissait de savoir qui, des grenadiers ou des voltigeurs, fournirait la première sentinelle au drapeau, les deux capitaines faillirent en découdre; il fallut l'intervention du colonel qui arrangea l'affaire en mettant deux factionnaires, un grenadier et un voltigeur.

Le drapeau et les compagnies qui sont allées le recevoir reviennent le 19 à Bel-Abbès.

Le nouveau drapeau porte les inscriptions suivantes :

Constantine	1837
Mostaganem	1839
Mouzaïa.	1840
Coléah	1841
Djidjelly	1842
Zaatcha.	1849
Alma	1854
Sébastopol.	1855

Au 1^{er} octobre, le régiment fournit 17 compagnies qui sont disséminées pour les travaux de routes. Celles du 2^e bataillon vont dans la subdivision de Mostaganem ; partie de celles du 1^{er} bataillon dans la subdivision de Mascara, l'autre partie et quelques compagnies du 3^e sont employées à Bel-Abbès et dans les environs.

1858. — Le régiment conserve à peu près les mêmes emplacements pendant l'année 1858, jusqu'au moment où les grandes chaleurs le forcent à rejoindre ses garnisons.

L'inspection générale est passée au mois d'octobre. Cette revue terminée, le régiment est réparti ainsi qu'il suit : cinq compagnies du 1^{er} bataillon sur la route de Bel-Abbès à Oran ; presque tout le deuxième bataillon est employé à Bel-Abbès et autour de cette ville aux travaux du génie ; le 3^e bataillon est échelonné sur la route d'Oran à Tlemcem.

Ces travaux, joints à ceux du dessèchement des marais de Ben Youb et aux coupes de bois, occasionnent des fièvres qui déciment les soldats ; ces colonnes pacifiques sont souvent plus meurtrières que des expéditions contre les Arabes.

CHAPITRE II

DE 1859 A LA BATAILLE DE MAGENTA

1859. — Emplacements des bataillons. — Départ pour la campagne d'Italie. — Le régiment fait partie du 2^e corps. — Instructions pour les moyens de transport. — Instructions du général de Mac-Mahon sur les marches. — Marche sur San-Martino. — Bataille de Magenta. — Mort du colonel de Chabrière. — Le général Decaen remplace dans le commandement de la division le général Espinasse, tué à Magenta. — Pertes du régiment à la bataille de Magenta.

Au commencement de l'année 1859, les emplacements occupés par les bataillons sont les suivants : le 3^e bataillon rentre à Bel-Abbès ; le 1^{er} et le 2^e sont répartis entre Bel-Abbès, Daya, la Tenira et quelques points de la route de Bel-Abbès à Oran, où ils sont employés à divers travaux d'utilité publique.

Le 26 mars, le 2^e régiment apprend avec joie qu'il est appelé à faire partie de l'armée d'Italie. Il doit former 4 bataillons à 6 compagnies ; le 4^e bataillon, composé des 5^{es} et 6^{es} compagnies, constitue, avec la compagnie hors rang, le dépôt du régiment.

Immédiatement chacun s'occupe de ses préparatifs de départ. Les officiers touchent une demi-entrée en campagne. Les hommes emportent la veste et le pantalon de toile.

Le 29 mars, le régiment se met en marche pour Oran ; 8 compagnies sont logées au fort de Mers-el-Kébir ; les autres dans les baraques du village de Saint-André.

Le 19 avril, l'embarquement a lieu, moitié sur le *Panama*, moitié sur le *Mogador*. Les bataillons actifs comprennent 60 officiers, 1,378 hommes et 69 chevaux ou mulets de bât. Le régiment arrive le 22 à Marseille, le dépôt

va à Nîmes, où il doit tenir garnison pendant la campagne ; les trois bataillons de guerre sont dirigés par voie de terre sur Toulon, où ils s'embarquent le 25 sur le *Vauban* ; ils débarquent le lendemain à Gênes.

Les autorités militaires françaises ne sont pas encore installées dans cette ville, qui est remplie de troupes récemment arrivées. C'est un tohu-bohu général, chacun cherchant à se caser ; le 2^e régiment va cantonner à l'abbaye de Saint-Barthélemy, dans le faubourg de Saint-Pierre-d'Arena. Très bien reçus par les habitants, les légionnaires se permettent noces et festins. Pour des troupes qui sont toujours par voies et par chemins, les préparatifs d'entrée en campagne sont vite faits ; il n'en est pas de même des officiers venant de France, qui courent toute la ville pour s'équiper. Le corps d'armée dont doit faire partie le régiment, n'est pas constitué : état-major, intendance, ambulances, tout est à l'état d'embryon. Cela préoccupe peu les légionnaires, qui sont prêts à boucler le sac et à marcher.

Le régiment, laissant à Gênes son petit dépôt au fort San-Benigno, est dirigé le 29 avril sur San-Quirico, situé dans une gorge des Apennins ; les hommes sont cantonnés dans les maisons, les églises ; le colonel est obligé de faire enfoncer la porte d'un couvent pour loger l'état-major et la musique.

On reste 4 jours à San-Quirico. Le 3 mai, on franchit les Apennins et on cantonne à Voltaggio. Le service des vivres n'est pas organisé ; les distributions se font ou tard ou pas du tout ; on est obligé de réquisitionner ; les habitants refusent de rien vendre aux soldats. Le temps devient mauvais et l'on séjourne les 4, 5 et 6 dans cette ville. Le 7, départ pour Gavi et séjour les 8 et 9. Le 1^{er} bataillon est détaché à Pasturana, où le singe du docteur Millot obtient un succès énorme.

Le général Gault prend le commandement de la brigade, qui est formée des 2 régiments étrangers et fait partie de la

2^e division, général Espinasse, du 2^e corps, commandé par le général de Mac-Mahon.

Le 10 mai, les 2^e et 3^e bataillons vont camper sur le plateau de Pintenna; le 1^{er} bataillon reste à Pasturana. A partir du 8, on a fait des reconnaissances tous les matins; on a établi des grand'gardes face à l'est. Les 11 et 12, les 2 bataillons font séjour et sont rejoints par le 1^{er} bataillon.

Le 1^{er} corps passe devant le 2^e et se concentre plus à l'est; on n'a aucune nouvelle de l'ennemi: les pays qu'on a traversés sont riches, bien cultivés, plantés de vignes et d'arbres fruitiers.

Le 13, les 2^e et 3^e bataillons vont occuper un mamelon à Casa-Pinta, qui n'est éloigné que d'une portée de fusil; le 1^{er} bataillon prend l'emplacement du 3^e bataillon.

Le 14, séjour.

L'Empereur, arrivé le 12 à Gênes, a pris le commandement de l'armée et a transféré son quartier général à Alexandrie.

Le 15, départ pour Marengo; le temps est à la pluie et l'on bivouaque dans la boue. Les distributions commencent à se faire régulièrement, les services s'organisent.

Par suite du faible effectif du 1^{er} étranger qui est attendu de Corse, le 2^e zouaves passe à la 2^e brigade et est remplacé à la 1^{re} par le 71^e de ligne, qui vient de la 1^{re} division.

Par le même ordre, le général de Mac-Mahon fait connaître que la brigade de cavalerie ne reste pas réunie; il affecte un régiment de cavalerie à chaque division; le 7^e chasseurs à cheval fait partie de la 2^e division.

La situation des régiments de cavalerie dans les divisions d'infanterie, dit l'ordre du général, au point de vue du commandement, des services administratifs et de la discipline, sera celle des troupes d'artillerie endivisionnées vis-à-vis de leurs généraux divisionnaires et de leurs commandants d'armes.

Deux jours plus tard, une circulaire de l'Empereur mo-

diffie cette disposition : il n'est affecté que deux escadrons à chaque division ; le reste de la cavalerie formant réserve sous les ordres du général commandant la brigade. Dans cette même circulaire, on trouve différentes prescriptions au point de vue du service de sûreté.

Une demi-heure avant le jour, les troupes prendront les armes comme si elles devaient être attaquées ; elles ne regagneront leurs bivouacs que lorsqu'on sera certain que l'ennemi n'a fait aucun mouvement. Il est défendu d'avoir une grande tente, les officiers trouvant toujours un abri dans les maisons près de leur troupe.

Ce paragraphe qui autorise les officiers à s'éloigner de leurs soldats, est resté dans la mémoire de l'armée. C'est sans doute à lui que l'on peut attribuer ce fait, que pendant la 2^e partie de la guerre 1870, presque tous les officiers quittaient leurs compagnies bivouaquées et s'installaient dans des maisons quelquefois trop distantes des bivouacs.

Le 16, le régiment se dirige vers l'est avec tout le corps d'armée qui serre sur le 1^{er} corps ; le quartier général est à Sale. Le 2^e étranger cantonne à Grava, dans les granges et dans les maisons ; il fournit des grand'gardes et des patrouilles pour surveiller le cours du Pô ; mais on n'aperçoit sur la rive opposée que quelques cavaliers autrichiens. Le régiment reste cantonné jusqu'au 20.

C'est là qu'on reçoit du major général de l'armée les instructions relatives aux moyens de transport.

Chaque compagnie a droit à deux mulets et reçoit 130 francs par mulet pour l'achat de bâts et de cantines. 4 mulets sont affectés à l'état-major du régiment, 1 pour chaque adjudant-major, 1 pour le porte-drapeau, l'officier payeur et le chef de musique. Les officiers venant d'Afrique et pourvus de mulets, doivent présenter leurs mulets à la commission de remonte établie dans chaque corps d'armée, qui leur remettra un bon représentant le prix d'évaluation des animaux.

Quelques jours après, une autre circulaire prescrit de transporter les bagages des officiers sur des voitures à 2 roues, attelées de 2 chevaux en tandem, du modèle adopté par les Piémontais, à raison de deux voitures par état-major de régiment et de 1 par bataillon. Ce système n'est pas appliqué au régiment qui, devant rentrer en Afrique, garde ses mulets.

Le général de Castagny remplace à la 2^e Brigade le général Gault, qui passe à la 1^{re}.

Le 18 mai, le 1^{er} régiment étranger, le régiment suisse, comme on l'appelle, rejoint le corps d'armée près de Grava. Il n'a que deux bataillons à 7 compagnies. Ce régiment ne porte pas la cartouchière de la Légion.

Le 20, on entend le canon vers l'est; les Italiens prétendent que l'on se bat à Voghera, mais l'action est bien plus loin. Deux jours après, un ordre du corps d'armée fait connaître que la division Forey a repoussé brillamment, à Montebello, une forte reconnaissance autrichienne.

Le 21, le régiment, en tête de la division, va s'établir à Castel-Nuovo-di-Scrvia.

Le 22, départ pour Voghera, où l'on arrive à 6 heures du soir. Quelques fractions sont cantonnées, le demi-bataillon de droite occupe l'église. On voit passer les prisonniers autrichiens et les blessés du combat de l'avant-veille. Le 1^{er} étranger est campé sur la gauche du 2^e. un peu en avant du côté du Pô.

Le 23, à 3 heures du matin, les troupes prennent les armes, les sacs sont faits et laissés à la garde de quelques hommes, d'après les on-dit, on s'attend à une attaque ce jour-là. Le lendemain, même branle-bas, on se porte sur la Staffora. Les troupes reprennent alors leurs cantonnements à Voghera où elles reçoivent les instructions du général de Mac-Mahon sur la manière de combattre.

Les plaines de la Lombardie, dit-il, ressemblent à celles que l'armée a eu à parcourir, c'est un pays couvert d'arbres, coupé

de fossés, souvent impraticable à la cavalerie et à l'infanterie réunies en masses un peu nombreuses; un fantassin, un cavalier auront à chaque pas des difficultés pour franchir des obstacles naturels, la guerre se fera donc par de nombreux tirailleurs; ce sera pour nous un moyen de tenir notre infanterie moins exposée au canon de l'ennemi. Les tirailleurs n'auront pas à craindre la cavalerie, qui aura rarement l'occasion de charger en ligne; il leur suffira de se rallier sans courir et de se former par petits groupes qui leur permettent au besoin de rallier leur réserve.

Les bataillons marcheront en colonne par peloton à demi-distance; ils seront à même de former le carré. En pays couvert comme celui-ci, le premier soin de tout officier commandant une troupe sera donc de reconnaître en avant, à sa droite, à sa gauche, sur les derrières, les communications qui le relient aux troupes voisines, de manière à maintenir sa troupe dans la direction générale de la ligne de bataille. En arrivant sur les chemins perpendiculaires à la direction suivie, les officiers commandant les troupes devront arrêter leur tête de colonne pour permettre aux troupes placées en arrière, de venir se placer en ligne. En face de l'ennemi, éviter les chemins qui seront le plus souvent enfilés par son artillerie; quitter les chaussées et marcher à côté d'elles pour se dérober au feu de l'artillerie.

Pour éviter les erreurs qui résultent de sonneries trop multipliées, ne répéter que les sonneries prescrites par les chefs de bataillon, en les faisant toujours précéder du refrain du régiment et du bataillon. L'artillerie, dès qu'elle déboîte des colonnes, doit toujours avoir un soutien.

Les troupes conservent leurs emplacements les jours suivants; le 1^{er} étranger, dans le but d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté, va exécuter quelques travaux sur les rives du Pô.

Le 27 au soir, on reçoit l'ordre de se mettre en marche, non en avant, mais en arrière. Le régiment avec la division revient camper près de Grava; le 29, on franchit le Tanaro en amont de Bassignana et on va camper à 2 kilomètres au delà de Valenza, près de la route de Casale. On a quitté les plaines fertiles de la Scrivia pour un pays plus accidenté et couvert d'arbres.

Le 30, la marche se continue vers le nord; on traverse le Pô à Casale, qui est envahi par des troupes d'artillerie

et de cavalerie. Vers 5 heures du soir, on campe dans la tête de pont, sur la rive gauche.

Vers 6 heures, on entend le canon vers la droite ; c'est le canon piémontais. La nuit est mauvaise ; il pleut à torrents, impossible d'allumer du feu.

Le 31 mai, le régiment se met en marche à 4 heures et demie pour Vercelli, où il arrive à 10 heures du matin. On s'y repose et on touche des vivres. Le canon se fait toujours entendre sur la droite où doit se livrer un violent combat ; on s'attend à marcher de ce côté et, jusqu'à 5 heures du soir, la division reste derrière ses faisceaux ; mais à cette heure, la marche est reprise et on campe à Borgho-Vercelli, à 6 kilomètres au delà de la rivière. Les officiers ont dû laisser à Casale les bagages non indispensables ; les vivres ont été complétés à 4 jours ; les distributions se font maintenant régulièrement, et les hommes trouvent à acheter dans le pays tout ce qui leur est nécessaire.

Les combats livrés à notre droite et le changement de direction exécuté par la division, font comprendre que nous tournons la droite de l'ennemi.

Le 1^{er} juin, le régiment arrive à Novare à 2 heures et va camper en avant de la ville, à gauche de la route de Milan. La garde impériale est à Novare, le corps Niel est devant la 2^e division du 2^e corps.

Le 2 juin, on quitte Novare après le départ du corps Niel, qui appuie à droite du côté de la canonnade. Pour la première fois, les armes sont chargées ; nous sommes en première ligne ; cette petite opération fait de l'effet, on sent l'ennemi. La brigade escorte l'artillerie et le convoi ; mais un violent orage force le général à cantonner la division dans Trécate ; l'opération se fait difficilement et sans beaucoup d'ordre. Une partie du régiment occupe l'église ; les compagnies sont disséminées dans les fermes, dans les magnaneries. On dit l'ennemi tout près, sur le Tessin, occupant une position retranchée.

Les grand'gardes sont poussées en avant vers l'est ; la nuit est tranquille.

Le 3 juin, la division prend les armes de bonne heure. La brigade, sous les ordres du général de division, part en reconnaissance sur la route qui conduit sur le Tessin à San-Martino. Avant d'arriver à la rivière, on aperçoit des ouvrages de campagne de construction récente ; mais ils sont évacués ; 8 pièces de canon enclouées et 3 factionnaires oubliés par les Autrichiens dans leur retraite tombent au pouvoir de la brigade. Le régiment se masse près de la rivière ; le génie organise une passerelle pour rendre le pont de San-Martino praticable, car en se retirant les Autrichiens en ont fait sauter deux arches.

Le 2^e zouaves franchit le pont ; le capitaine Duboscq prend un bateau et avec quelques soldats passe la rivière. On échange des coups de feu avec des cavaliers ennemis qui des hauteurs descendent dans la plaine. Le régiment n'est pas engagé ; des patrouilles sont envoyées sur la gauche pour surveiller le terrain en amont.

Le soir, la brigade est relevée par une brigade de la garde. Elle se replie sur Trécate qu'elle a quitté le matin. Pendant sa marche, on entend de nouveau la canonnade sur la droite : les Autrichiens attaquent la 1^{re} division qui a suivi la route de Galliate et franchi le Tessin près de Turbigio ; l'ennemi est repoussé.

A Trécate, on rencontre les grenadiers de la garde et l'artillerie ; on prend à droite le chemin suivi par la 1^{re} division. Sur ce chemin, on se croise avec une division sarde, une division du corps Niel, les voltigeurs de la garde et l'Empereur qui regarde défilier la brigade.

Les chemins qui conduisent aux ponts de bateaux jetés par les pontonniers sont envahis par de la cavalerie, de l'artillerie, des convois ; on arrive à grand'peine à se frayer un passage à la chute du jour. Encore, le capitaine Poggi, des grenadiers, a-t-il sa compagnie qui manque d'être coupée par une batterie d'artillerie ; le capitaine Poggi s'é-

lance à la tête des chevaux, les fait reculer malgré les réclamations du commandant de la batterie, et le provoque en duel.

On traverse Turbigo encombré de troupes ; de l'autre côté du village on retrouve la 1^{re} division.

Le terrain en avant du camp est reconnu par les capitaines adjudants-majors Delebecque et Danjou ; le cheval de ce dernier tombe dans un trou et se casse la jambe. On s'installe dans un champ de seigle, dont la paille est couchée pour être étendue sur le sol qui est détrempé ; les hommes n'ont rien pris depuis la veille ; le cheval du capitaine Danjou est dépecé et mangé ; ceux des hommes qui n'ont pu profiter de cette aubaine se contentent d'un maigre café qu'ils partagent avec leurs officiers.

Le 4 juin, la division ne part qu'à 8 heures et demie du matin au lieu de 4 heures, à cause des distributions. Pendant la distribution, le régiment reçoit l'ordre de prendre les armes : le vin est bu par les hommes de corvée qui rejoignent en hâte leurs compagnies.

A 10 heures, le 2^e étranger se met en marche, le 1^{er} bataillon (commandant de Fresne) escorte le convoi ; le 2^e et le 3^e ainsi que le colonel et le lieutenant-colonel sont avec l'artillerie. Celle-ci suit le chemin qui passe par Buscate, Inveruno, Marcallo et se dirige sur Magenta, tandis que les bataillons en colonne à demi-distance marchent à travers champs et non sans difficultés.

L'application des règles données par le général de MacMahon pour la marche, n'est pas commode par suite de la nature du terrain. La propriété est très divisée ; ce ne sont que canaux, champs, rivières, haies vives, maisons isolées, vignes suspendues à des mûriers qui gênent la vue. La marche est encore ralentie par les villages qu'il faut ou tourner ou traverser en rompant les colonnes. La chaleur est forte ; heureusement les habitants des villages que l'on traverse, offrent de l'eau aux soldats.

Vers midi, le 1^{er} bataillon reçoit l'ordre de quitter

le convoi et de rejoindre le régiment. Le lieutenant-colonel Martinez a ordre de couvrir, avec le 3^e bataillon, l'intervalle qui nous sépare de la 1^{re} division. On entend d'une façon intermittente le canon en avant et sur la droite.

La 2^e brigade prend position à hauteur d'une briqueterie située en avant et sur la droite de Marcallo.

Le colonel envoie les cantinières donner la goutte aux hommes ; cette précaution est toujours bien acceptée des légionnaires.

Le 1^{er} étranger est à droite ; la 2^e brigade est couverte par les chasseurs à cheval. Ceux-ci ne tardent pas à se replier et annoncent l'arrivée d'une forte colonne autrichienne.

Les Autrichiens s'avancent en exécutant des feux de salve ; ils sont arrêtés dans leur marche par une attaque du 1^{er} étranger et du 2^e zouaves ; mais ils ne tardent pas à reprendre leur marche.

Le colonel de Chabrière, à cheval, en tunique à épaulettes, attend quelques instants avant de prendre sa décision. « Non, dit-il, pas en retraite », puis il commande : « Sacs à terre, en avant la Légion. »

Les 2 premiers bataillons se lancent au pas de course, la baïonnette basse ; mais à cause de la configuration du terrain, l'ordre ne peut être maintenu, les compagnies, tout en marchant, se séparent ; les hommes continuent à crier : *En avant* et roulent comme une trombe sur les Autrichiens, qui, surpris par cette brusque attaque, battent en retraite posément, au pas accéléré.

Le colonel essaie, mais en vain, de remettre un peu d'ordre dans son régiment, il est entraîné par ses hommes qui crient toujours : *En avant*. Une balle le frappe mortellement. L'élan est tellement grand, que l'attaque se continue sur toute la ligne ; les Autrichiens sont repoussés jusqu'au chemin de fer ; c'est-à-dire que 3 kilomètres ont été parcourus par l'ennemi ayant dans les reins les baïonnettes de la Légion.

Arrivés au chemin de fer et recueillis par de fortes réserves établies dans les premières maisons du village, les Autrichiens cessent de battre en retraite et reçoivent les poursuivants par un feu d'artillerie très vif.

Les hommes du 2^e régiment qui se sont mêlés à ceux du 1^{er}, se reforment dans un pli de terrain ; les officiers tentent de mettre un peu d'ordre dans toutes ces compagnies formées de soldats de deux corps différents.

Aux cris de : *En avant*, une nouvelle attaque est tentée contre la ligne du chemin de fer, fortement défendue par les Autrichiens qui ont reçu des renforts et cherchent à tourner notre flanc gauche. Une charge à la baïonnette dégage les deux bataillons qui se replient sur Marcallo, où ils vont se reformer à hauteur du 72^e de ligne. Nos pertes ont été sensibles ; le commandant Duchochois a été blessé ainsi que nombre d'hommes.

Le soir de ce combat, les Autrichiens prisonniers disaient : Si nous avions su que vous n'aviez personne derrière vous, nous vous aurions enfoncés ; mais nous vous avons pris pour des tirailleurs couvrant la marche des colonnes.

Le 3^e bataillon, laissé à Inveruno avec le lieutenant-colonel Martinez, reçoit du général de division l'ordre de se porter en avant. Le bataillon est placé en soutien de l'artillerie, à la droite d'un bataillon de zouaves déjà établi. Une section de grenadiers est envoyée pour couvrir le flanc droit. A peine les tirailleurs sont-ils déployés que l'on aperçoit une forte colonne autrichienne tournant notre droite.

Les 2 bataillons (zouaves et 2^e étranger) font face de ce côté, ouvrent le feu à courte distance et, à la sonnerie de la charge, se précipitent à la baïonnette sur cette colonne qui bat en retraite ; la poursuite est de courte durée : le général envoie par deux fois l'ordre aux bataillons de revenir auprès de l'artillerie. On a fait 200 prisonniers.

Les compagnies étant revenues à leur premier emplace-

ment, on remet de l'ordre dans les rangs. A ce moment, voyant tout le corps d'armée se porter à l'assaut de Magenta, le lieutenant-colonel se conforme au mouvement général ; le bataillon du 2^e étranger est placé à la gauche de deux bataillons de zouaves que dirige le général Espinasse. On arrive aux premières maisons du village, au moment où le soleil commence à baisser. Le 11^e bataillon de chasseurs, les 2 autres bataillons du 2^e étranger et le 1^{er} étranger, sous le commandement de son colonel, entrent en même temps dans le village par l'est et menacent la route de Milan.

Jusqu'à 9 heures du soir, on se bat dans Magenta ; les Autrichiens, retranchés dans les maisons, se défendent bravement, mais finissent par succomber. La bataille est finie et chacun compte ses pertes. Le 2^e régiment ne s'est pas épargné ; le colonel de Chabrière, les capitaines Alavoine, d'Assis, le lieutenant André et 41 sous-officiers et soldats sont parmi les morts. Le commandant Duchochois, les capitaines Delebecque, Lambert, les lieutenants Jaudon, Combes et Cabanes et 113 sous-officiers et soldats sont blessés. L'armée perd le général Espinasse, un ancien légionnaire, qui a trouvé une mort glorieuse à l'entrée de Magenta.

Le soir de la bataille, le régiment va camper dans les vergers ; l'ambulance est établie dans une ferme en avant du village, où les blessés sont dans une cour, exposés toute la nuit à la pluie et n'ayant qu'une couverture pour tout abri.

Le 5, on reconstitue les compagnies ; les morts sont enterrés ; les blessés qui n'ont pu être enlevés dans la soirée de la veille sont recherchés et conduits à l'ambulance ; les vivres et les munitions sont complétés et l'on continue la marche sur Milan.

Le général Decaen est nommé au commandement de la 2^e division, en remplacement du général Espinasse.

Le 19 juin, le régiment recevait les récompenses suivantes pour la bataille de Magenta :

Étaient nommés :

Officier de la Légion d'honneur : le capitaine Poggi.

Chevaliers de la Légion d'honneur : MM. Jandeuil, médecin-major ; de Grisy, Duboscq, Lavallée, capitaines ; Aldini, sergent ; Vilain, sergent-major, et Keuder, caporal ; plus 8 médailles militaires.

CHAPITRE III

1859

DEPUIS MAGENTA JUSQU'À LA FIN DE LA GUERRE D'ITALIE.

Expédition contre le corps autrichien Urban. — Le colonel Signorino est nommé au commandement du régiment. — Marche sur Lodi. — Marche sur Castiglione. — Jules Godard et les ballons captifs. — Marche sur Cavriana. — Bataille de Solferino. — Marche sur Villafranca. — Instructions de l'Empereur sur le service de sûreté. — Signature de l'armistice. — Arrivée du régiment à Milan. — Les 1^{er} et 2^e bataillons sont dirigés sur Paris pour assister à l'entrée de l'armée d'Italie. — Le 3^e bataillon est embarqué à Gènes pour Mers-el-Kébir. — Récompenses obtenues par le régiment pendant la campagne.

Le 6 juin, la division campe à Rhô, tout le corps d'armée suit la voie ferrée, ouvrant les rangs au passage des trains.

À peine arrivé au camp, à 3 heures du soir, on apprend qu'une colonne autrichienne, sous les ordres du général Urban, est à une petite distance en avant.

La cavalerie saute à cheval; la 2^e division prend les armes, ne laissant au camp que le nombre d'hommes strictement nécessaire. Les troupes sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon se mettent à la poursuite des Autrichiens, mais ceux-ci ont déjà tourné Milan et se dirigent vers Monza.

On ne peut les atteindre; on regagne le camp à 9 heures du soir.

Le 7, le 2^e corps fait son entrée dans Milan, aux acclamations de la population, et va camper sur les boulevards extérieurs.

Le 8, à 4 heures du matin, le 2^e corps prend les armes,

à l'annonce qu'une forte colonne autrichienne est signalée à Melegnano. Le 1^{er} corps doit l'attaquer de front, tandis que le 2^e agira sur son flanc droit.

La marche se fait par de mauvais chemins, à travers un pays coupé où il est très difficile de s'éclairer.

A 10 heures, on fait la grand'halte à 4 kilomètres de la ville.

La colonne est arrêtée deux fois pendant 2 heures.

Le 2^e régiment est chargé de la garde du convoi ; il occupe Borgho-Peschiera et fait serrer les voitures le plus possible. On forme les faisceaux et l'on attend. Vers 5 heures on entend distinctement le canon vers le sud.

Le 1^{er} bataillon (commandant de Fresne) est envoyé par la route de Melegnano rejoindre le 1^{er} corps ; mais il n'est pas engagé et reste en réserve jusqu'à la fin de la journée. Le lendemain, il rejoint à Borgho-Peschiera le régiment qui y séjourne les 9 et 10 juin, sous une pluie torrentielle qui fait craindre la rupture des digues des rivières.

Le 10 juin, le 1^{er} étranger va tenir garnison à Milan, où il doit chercher à se recruter ; la 2^e brigade est réduite au 2^e zouaves et au 2^e étranger.

Le 11 juin, le corps d'armée se met en marche sur Lodi, il a pour mission de couvrir et de flanquer l'armée française, qui doit franchir l'Adda un peu plus en avant ; le régiment cantonne à Médiglia.

Le 12, on va camper plus au nord, à Truccazzano, où la brigade installée dans une prairie a son camp inondé après un violent orage.

Le 13, on longe l'Adda ; avant d'arriver à la ligne du chemin de fer de Milan à Bergame, on tourne à droite et on traverse cette rivière sur un pont en pierres. Le corps d'armée suit le chemin de fer jusqu'à Treviglio où il prend la route de Milan à Brescia, l'étape est forte ; on cantonne à Caravaggio, où tout le corps d'armée trouve à se loger.

La brigade fait ensuite étape à Corvo et à Calcio, où elle bivouaque.

L'Oglio a été franchi à Urago ; l'ennemi a barricadé le pont et crénelé quelques maisons, mais la 1^{re} division a occupé le passage sans coup férir.

L'armée s'avance sur un front très resserré et sur une profondeur très réduite. Les difficultés de marche et d'approvisionnement sont augmentées par suite de cette concentration. Ainsi le régiment qui a quitté Borgho-Peschiera le 11 juin, n'arrive au bivouac de Castrezzate que le 16, ayant fait 65 kilomètres en 6 jours !

Les convois ne peuvent se mettre en mouvement qu'après l'arrivée des troupes à l'étape, de sorte que les distributions se font tard dans la soirée ; la soupe est difficile à faire ; la viande abattue se gâte sur le sac des hommes.

Les troupes campent presque constamment comme en Afrique, ce qui permet de ne pas envoyer les régiments dans les villages plus ou moins loin de la ligne de marche ; mais le terrain est très coupé et très couvert ; il est difficile d'installer les camps. De plus, les pluies continuelles empêchent les hommes de faire sécher leurs effets.

Le 17 juin, le régiment campe près de Castel-Nuovo, sur la rive droite de la Mella, qu'il franchit le lendemain. On coupe à San-Seno la route de Crémone à Brescia, où s'établit la 1^{re} division, tandis que la 2^e va bivouaquer à Borgho-Castello, où elle fait séjour le 19 et le 20 ; repos ordonné pour toute l'armée et nécessaire pour rectifier les positions et assurer les approvisionnements.

Le colonel Signorino, nommé au régiment en remplacement du colonel de Chabrière, vient prendre le commandement.

Le 21, le régiment, en tête du 2^e corps, marche sur Montechiaro. Avant d'arriver à l'étape, le corps d'armée traverse une plaine découverte, peu cultivée, qui a servi de terrain de manœuvres à l'armée autrichienne du temps du maréchal Radetzky.

Le corps d'armée se masse et se déploie par division avec les bataillons à demi-distance. A droite, on aperçoit le corps Niel.

Après une heure de marche, la plaine est traversée ; on remarque, sur la rive droite de la Chiese, les camps du corps Baraguey d'Hilliers qui a suivi la route de Brescia à Mantoue.

Le 2^e corps rompt en colonne de route, traverse les camps du 1^{er} corps, franchit la Chiese à Montechiaro et va camper à cheval sur la route de Castiglione, la 2^e division à la gauche.

Le 22, à 8 heures et demie du matin, le régiment suit la route de Castiglione. Le pays est moins couvert. On aperçoit cette ville que les Autrichiens ont fortifiée. Après avoir traversé Castiglione, la division va bivouaquer à gauche de la route de Mantoue ; le camp du régiment est dans les vignes.

Nos grand'gardes ne sont pas inquiétées, mais celles du 2^e zouaves chassent à coups de fusil quelques uhlands autrichiens.

L'aéronaute Jules Godard arrive vers 6 heures du soir avec un ballon captif qui, aussitôt gonflé, s'enlève emportant 2 officiers d'état-major et un officier du régiment, qui cherchent à étudier le pays et à reconnaître les positions ennemies vers Medole et Cavriana. Ils n'aperçoivent rien de saillant, si ce n'est trois cavaliers du côté de Pozzolenigo.

Le 23, la brigade reçoit l'ordre de faire une reconnaissance vers le nord-est. Elle trouve sur sa droite un pays plat, couvert d'arbres, et sur sa gauche une suite de hauteurs, sans direction générale bien dessinée, mais complètement cultivées, couvertes de bouquets d'arbres, coupées de haies et de maisons isolées. Les communications à travers champs sont très difficiles.

La brigade rentre au camp sans avoir vu l'ennemi ; mais le soir, des patrouilles et des grand'gardes autri-

chiennes sont signalées par les zouaves au nord, dans la région montagneuse.

Le 24, le 2^e corps a ordre de se diriger sur Cavriana, en suivant la grande route qui va à Guidizzolo et de tourner à gauche 3 kilomètres avant d'arriver à cette localité. Le 2^e étranger et le 2^e zouaves, qui forment l'avant-garde, se mettent en route à 3 heures du matin ; ils sont éclairés et flanqués par le 7^e chasseurs à cheval. En arrivant à hauteur de Casa-Morino, ils rencontrent une forte colonne autrichienne se dirigeant sur Castiglione. Les zouaves et l'artillerie de la division prennent position immédiatement à la droite de la route du côté de Medole et ouvrent le feu.

Le 3^e bataillon du régiment est de soutien à l'artillerie, et les 2 autres bataillons sont formés par bataillon en masse à quelque distance en arrière.

Le 1^{er} corps (maréchal Baraguey d'Hilliers) a suivi les hauteurs se dirigeant sur Solférino et est engagé de bonne heure. A la droite, le 4^e corps, qui a Medole pour objectif, n'est pas encore arrivé. Le rôle du 2^e corps est donc de maintenir l'ennemi et d'attendre l'arrivée du 4^e corps pour prendre l'offensive.

Le maréchal de Mac-Mahon donne l'ordre de faire déployer en tirailleurs les compagnies de chasseurs à pied, de zouaves, puis les trois compagnies de voltigeurs du 2^e étranger. Derrière ce rideau, l'artillerie du corps d'armée est mise en batterie par le général Auger. Ce grand déploiement d'artillerie au centre de la ligne de bataille tient l'ennemi à distance et permet de traîner le combat en longueur.

Le maréchal forme son corps d'armée sur deux lignes de bataillons en masse, et se porte à un kilomètre en avant pour dégager la droite du 1^{er} corps. Vers 2 heures et demie, la tour de Solférino est enlevée ; les deux divisions reçoivent l'ordre de pivoter sur la gauche et de marcher résolument sur Cavriana.

La 1^{re} division et la 1^{re} brigade de la 2^e sont engagées, mais la 2^e brigade, placée auprès de l'artillerie, forme la réserve et protège le centre du corps d'armée.

Vers 5 heures, les Autrichiens abandonnent Cavriana. A ce moment éclate un orage formidable accompagné d'une pluie diluvienne, qui déracine les arbres et fait tourbillonner les pierres.

Le régiment, qui n'a été que peu engagé, compte 6 hommes tués et 40 blessés, parmi lesquels le capitaine Astolfi et le sous-lieutenant Boldrini.

On campe au sud de Cavriana, mais la terre est détrempée ; on peut difficilement faire du feu.

Les bagages ne sont pas arrivés et les officiers ne trouvent rien à acheter dans le village qui est plein de troupes.

Le lendemain on fait séjour, et la journée se passe à se ravitailler, à compléter les munitions et à attendre l'arrivée des bagages.

Le 26, le 2^e corps ne fait que rectifier ses positions, en se portant vers le nord-est, dans la partie montagneuse qui se trouve au sud du lac de Garde. La brigade traverse Cavriana, encombré par la Garde impériale, et va camper près de Castellaro, à droite de la route de Mozambano.

Le 1^{er} corps est en avant et à gauche, il se trouve en contact avec l'ennemi ; si les hostilités recommencent, le 2^e corps doit le soutenir.

Le déploiement sur le Mincio se continue les jours suivants ; le régiment conserve son emplacement. Dans la nuit du 29 au 30, une forte canonnade que l'on entend sur la gauche donne lieu à une prise d'armes ; le 1^{er} corps se porte en avant ; le 2^e se tient prêt à marcher ; c'est une fausse alerte ; le canon entendu est celui des Piémontais qui font le siège de Peschiera.

Des patrouilles sont faites le long de la rivière ; quelques troupes françaises sont établies sur la rive gauche du Mincio ; le génie et l'artillerie sont occupés très activement à préparer des points de passage.

Le 1^{er} juillet, le 2^e corps se met en marche pour franchir le Mincio, mais il est précédé par le 1^{er} et le 4^e corps; il profite de cet arrêt pour faire le café avant d'arriver à Mozambano, puis traverse à son tour la rivière, sur les ponts construits par le génie. On remarque une suite d'ouvrages que l'ennemi a exécutés pour défendre le passage de la rivière, les troupes traversent de nombreux bivouacs autrichiens; la brigade fait 5 à 6 kilomètres et va camper à Santa-Lucia sur les hauteurs de droite d'un ruisseau encaissé, le Tione. Le corps Baraguey d'Hilliers est campé à droite; le corps Niel, à gauche; à l'extrême gauche est placée l'armée piémontaise à cheval sur le Mincio et bloquant Peschiera.

Le 2 juillet, les trois corps d'armée se portent en avant vers l'Adige; le 2^e corps occupe Villafranca.

Le corps Niel est à gauche vers Somma-Campagna, le corps Baraguey d'Hilliers plus à gauche vers Castel-Nuovo. Le 2^e étranger est campé près de la route de Valleggio, que les Autrichiens ont mis en état de défense, l'artillerie retourne les batteries du côté de l'ennemi. A 8 heures du soir, ordre est donné d'envoyer tous les bagages sur les derrières; ils partent à 9 heures du soir et sont dirigés sur Valleggio, avec les parcs et les convois.

Le 3, le corps d'armée part à 3 heures du matin, reprend la route suivie la veille et tourne vers le nord-est. On voit le corps Niel, marchant sur la droite en une seule colonne. Le 2^e corps s'arrête pour protéger sa marche en cas d'attaque, puis reprend peu après ses anciennes positions vers Santa-Lucia.

Le lendemain, séjour, on reçoit communication d'une circulaire de l'Empereur, au sujet du service de sûreté.

Il est prescrit pendant le jour d'établir une ligne de vedettes et en arrière, une ligne de sentinelles, de petits postes et de grand-gardes. A la nuit, la cavalerie se retire et les avant-postes d'infanterie changent leurs emplacements. Les chefs d'état-major généraux des corps d'armée doivent s'entendre pour relier les

lignes de surveillance ; dans chaque division un officier supérieur doit être chargé de surveiller tout le système ; les généraux de brigade doivent faire des conférences sur le chapitre 8 du service en campagne qui traite des avant-postes. Enfin, l'Empereur fait remarquer que personne n'ignore que la manière de se garder laisse beaucoup à désirer dans l'armée française.

Les 5 et 6 juillet, le régiment garde ses emplacements ; le 6, à 8 heures du soir, tous les bagages, toutes les voitures et même les sacs des hommes sont réunis dans une position en arrière des bivouacs sous la garde de quelques malades.

Le 7, les troupes prennent les armes ; les soldats sont en veste, la musette contient les vivres et les cartouches ; on va occuper les hauteurs qui sont en avant des camps ; on s'attend à une attaque de l'ennemi qui ne paraît pas ; au lever du soleil on voit arriver par les hauteurs qui sont à gauche et en arrière, le corps Canrobert et le corps du prince Napoléon.

A midi, chacun retourne à son bivouac ; le soir, on apprend que l'armistice est signé ; on garde les mêmes positions jusqu'au 15 juillet, époque à laquelle le régiment est dirigé sur Milan, après la dislocation du corps d'armée.

Le 12 juillet, l'Empereur accorde les récompenses suivantes pour la bataille de Solférino :

Chevaliers de la Légion d'honneur : Jaudon, lieutenant ; Legay, capitaine ; Combes, lieutenant ; Boldrini, sous-lieutenant ; Vigneaud, capitaine ; Legou, lieutenant ; de Sancy, sous-lieutenant ; Pauthu, sergent ; Rozé, capitaine ; Dufuas, lieutenant ; Libre, lieutenant ; plus 22 médailles militaires.

Le 16, le régiment repasse le Mincio, laissant à Milan le 3^e bataillon sous les ordres du capitaine Grisy qui doit être dirigé sur l'Afrique.

Les 1^{er} et 2^e bataillons arrivent par chemin de fer à Suze, traversent le Mont-Cenis à pied, le 1^{er} août prennent de

nouveau le chemin de fer à Saint-Jean-de-Maurienne et arrivent le 3 août au camp de Saint-Maur.

Ils assistent au défilé de l'armée d'Italie dans Paris, se reposent jusqu'au 17 où, sous le commandement du lieutenant-colonel, ils sont dirigés par les voies rapides sur Toulon et embarqués pour Mers-el-Kébir, le 19, sur le *Panama*.

Pendant la courte et brillante campagne d'Italie, le régiment a obtenu 1 croix d'officier, 20 croix de chevalier et 30 médailles militaires.

CHAPITRE IV

DE SEPTEMBRE 1859 A FIN 1861 (EN ALGÉRIE).

1859. — Rentrée du régiment dans la province d'Oran. — Colennes contre les Beni-Snassen. — Le cholera se déclare dans la colonne. — Le colonel Butet permute avec le colonel Signorino. — Grande colonne commandée par le général de Martimprey — Pertes subies par le régiment pendant l'épidémie. — Dislocation de la colonne. — Rentrée des bataillons à Sidi-bel-Abbès. — Le lieutenant-colonel Martinez est nommé colonel au 1^{er} étranger. — 1860. — Emplacements des bataillons. — Formation d'un bataillon de manœuvres. — Travaux divers. — Envoi d'une députation du régiment recevoir l'Empereur à Alger. — Inspection du général Deligny. — 1861. — Travaux de colonisation. — Inspection du général Deligny. — Emplacements des compagnies. — Le 1^{er} bataillon va à Oran recevoir le maréchal Pélissier — Le 1^{er} étranger est dissous et les hommes sont versés au 2^e qui prend le titre de : Régiment étranger. — Effectif au 1^{er} janvier 1862.

La concentration rapide du 3^e bataillon et puis du reste du régiment dans la province d'Oran était motivée par les événements qui se passaient sur la frontière du Maroc. Les Beni-Snassen, soulevés par un aventurier, Si Mohamed-Ben-Abdallah, de la Zaouia d'Ouazzan, oubliant leurs défaites de 1852, s'agitaient vigoureusement ; ils attaquaient le 31 août à Sidi-Zaher, deux escadrons de cavalerie et les goums de Mahrnia qui prennent la fuite ; on appelle, en Afrique cette affaire, la journée des éperons. Le lendemain, ils attaquaient le poste de Sidi-Zaher, défendu par une compagnie ; le 10, ils razziaient la tribu des M'sirda, du cercle de Nemours, et le lendemain ils se jetaient sur le camp d'observation établi sur l'Oued-Thyouli ; mais une charge de cavalerie les mettait en déroute ; tous leurs bagages furent pris.

Ce succès et divers avantages de nos goums rétablissaient nos affaires, mais il fallait remettre de l'ordre dans

nos territoires et venger l'injure qui avait été faite à la France.

Une expédition contre les Beni-Snassen fut résolue.

Parti par étapes de Milan à Gênes, où il avait été embarqué, le 3^e bataillon (13 officiers, 344 hommes, 13 chevaux) arrivait à Mers-el-Kébir le 18 août; il complétait ses effectifs avec des hommes pris dans le dépôt et dirigeait 3 compagnies sur Daya et 2 sur les Lauriers-Roses.

Le 1^{er} et le 2^e bataillon débarquent à Oran le 22 (effectif: 44 officiers, 1,251 hommes et 6 chevaux).

Le 4^e bataillon et le dépôt avaient quitté Nîmes le 18 août et s'étaient embarqués à Toulon pour Oran.

Arrivés le 29 août à Bel-Abbès, le 1^{er} et le 2^e bataillon reçoivent l'ordre le 2 septembre de se rendre à Tlemcen; la musique reste à Bel-Abbès.

Le 3 septembre, les 2 bataillons se mettent en route; le 7, ils font étape à la Tafna; le 8, à Lalla-Mahrnia, où ils sont rejoints par le général Thomas, qui prend le commandement de la brigade, formée de 2 bataillons du 9^e de ligne, 2 bataillons du 2^e zouaves et 2 bataillons du 2^e étranger.

Le 9, la brigade s'établit à Ras-Moulah, à l'ouest de Mahrnia. Le 10, le 1^{er} bataillon appuie la cavalerie dans une razzia et ramène 7,000 moutons.

Quelque temps après, quelques cas de choléra se déclarent dans la colonne; le général Walsin-Esterhazy qui la commande depuis le 11 septembre, prescrit les précautions les plus minutieuses pour empêcher le développement du fléau. Mais, malgré les efforts des officiers et des sous-officiers pour assurer les précautions hygiéniques, l'épidémie augmente d'intensité.

Le colonel Butet, ancien lieutenant-colonel au 1^{er} régiment étranger, arrive le 12 octobre prendre le commandement du régiment par permutation avec le colonel Signorino, qui passe au 86^e de ligne.

De nombreuses troupes sont concentrées sur les frontières

du Teil, le général de Martimprey, commandant les forces de terre et de mer de l'Algérie, vient en prendre le commandement.

On forme deux divisions, la première est sous les ordres du général Walsin-Esterhazy ; la deuxième est commandée par le général Yusuf qui a sous ses ordres les généraux de Linières et Thomas. En plus, une petite colonne de cavalerie sous les ordres du général Durrieu opère vers Seb dou et au sud d'Ouchda. Cette dernière colonne est chargée d'attaquer les Maia et de les rabattre vers le nord. Plus au sud, M. de Colomb, commandant supérieur de Géryville, poursuit les Beni-Guill et surveille les nomades.

Au milieu de cette grosse concentration de troupes, le choléra poursuit ses ravages et enlève le cinquième de l'effectif ; le général Thomas, 5 officiers, 1 médecin et 200 hommes du régiment succombent.

Le petit corps d'armée va camper à Menaceb-Kiss. Cette marche relève le moral des troupes, mais le fléau, quoique ayant diminué d'intensité, continue à sévir.

Le colonel Butet prend le commandement de la 2^e brigade ; le lieutenant-colonel Martinez, celui du régiment.

Le 25 octobre, la colonne se met en marche et s'installe sans être inquiétée à Adjeaoua ; elle contourne par le nord, le massif des montagnes des Beni-Snassen.

Le 26, le camp est installé au marabout de Sidi-Mohamed-ben-Berkan, sur l'Oued-Cheraa. Les contingents des Beni-Snassen, au nombre de 10,000 à 15,000, ont pris une excellente position dans les montagnes, dans l'espoir d'attirer nos troupes, mais ils sont déçus dans leur attente et rejoignent leurs villages pour les défendre.

Le lendemain, la colonne se porte sur l'Oued-Tagma, mais le général apprenant que Ain-Tafouralet, point central des montagnes, était inoccupé, s'y porte vivement et s'y installe sans coup férir. Il y reste 8 jours.

Le cheick des Beni-Snassen vient lui-même demander la paix et accepte une contribution de 100 fr. par fusil.

Le 3 novembre, le 1^{er} bataillon fait partie d'une colonne confiée au général Desvaux, chargée de surprendre les Maïa et les Angad ; malgré la rapidité de la marche, ceux-ci se dérobent, mais ils vont tomber dans la colonne Durrieu qui vient du sud, ils sont raziés.

Le 11 novembre, la colonne rentre à Sidi-Zaher où elle est disloquée. Cette expédition aussi politique que militaire avait raffermi dans le devoir nos tribus que cherchaient à entraîner les Beni-Snassen, derrière lesquels on trouvait les intrigues de la cour du Maroc.

Après 6 jours de repos, les 2 bataillons reprennent la route de Tlemcen et rentrent à Bel-Abbès le 17 novembre. Dans cette même année, le régiment avait combattu avec gloire en Italie et supporté avec courage l'épidémie du choléra, sans montrer un seul instant de défaillance.

Le lieutenant-colonel Martinez est nommé colonel du 1^{er} étranger et est remplacé au corps par M. Giraud, chef du 2^e bataillon de chasseurs à pied ; le capitaine Aubry passe chef de bataillon et le commandant de Fresne est nommé officier de la Légion d'honneur.

1860. — Si l'année 1859 a été mouvementée, l'année 1860 par contre, se passe dans le calme le plus complet.

Après quelques jours de repos bien mérité, les compagnies des deux bataillons rentrant de colonne sont disséminées sur différents points de la subdivision de Bel-Abbès et employées aux travaux de route. Les 2^e et 3^e compagnies du 2^e bataillon sont envoyées à Daya ; les 4^e, 5^e et les voltigeurs de ce bataillon à la Tenira ; les grenadiers du 3^e bataillon à Boukanéfis ; les voltigeurs, à Sidi-Khaled ; enfin 33 hommes sont commis à la garde du pénitencier de Boukanéfis.

Pour obvier à cette dissémination permanente, le général de division prescrit la formation d'un bataillon de manœuvres dirigé sur Oran. Celui-ci, après sa période d'ins-

truction, est remplacé par un autre bataillon, qui reste en garnison à Oran jusqu'en octobre.

Par décret impérial du 14 avril, le capitaine Delebecque est nommé chef de bataillon au 81^e de ligne.

Au moment des grandes chaleurs, la majeure partie du régiment se concentre à Bel-Abbès pour se refaire et reprendre l'instruction militaire.

Au mois de septembre, une députation composée du colonel, du drapeau, de la 2^e compagnie de grenadiers, capitaine Saussier, et de la 3^e compagnie de voltigeurs, capitaine Wolkensinger, est formée pour se rendre à Alger, à l'occasion du voyage de l'empereur et de l'impératrice en Algérie.

L'inspection générale du régiment est passée par le général Deligny, qui signale les dégradations causées aux sabres par l'emploi qu'on en fait comme outils pour confectionner des piquets de tente, creuser des fossés autour des tentes, etc., etc.

Après l'inspection, les compagnies sont de nouveau réparties dans les différents camps de route, de travaux ou dans les petits postes.

Cette existence plaît beaucoup aux soldats qui, en tenue de toile, occupés à des travaux peu assujettissants, sous la surveillance débonnaire des sous-officiers et des caporaux, ont une indépendance relative ; les services rendus compensent, et bien au delà, la rétribution minime qui leur est allouée par jour.

De plus, cette vie active au grand air empêche les hommes de s'ennuyer, et on les retrouve alertes et vigoureux au moment où on a besoin d'eux.

Quant aux officiers, ils emploient leurs loisirs à la chasse ; en dehors de cette distraction, leur existence est d'une monotonie désespérante. Dans les villes, un grand nombre de soldats sont employés au génie, dans les administrations et même chez les civils, car les besoins de la colonisation priment toute autre considération.

1861. — La situation est aussi calme en 1861 que l'année précédente.

Les compagnies du régiment sont employées aux mêmes travaux.

L'inspection générale est passée par le général Deligny.

Après les chaleurs, au mois d'octobre, les compagnies repartent en détachement, 5 compagnies du 2^e bataillon sont employées aux travaux dans la subdivision de Mascara, ce qui donne un total de 16 compagnies employées aux travaux de colonisation.

Au mois de novembre, le 1^{er} bataillon est envoyé à Oran pour recevoir le nouveau gouverneur de l'Algérie, maréchal Pelissier. Ce bataillon rentre le 15 à Bel-Abbès où le maréchal arrive le même jour.

Par décret du 14 décembre¹ (et par mesure d'économie), le 1^{er} régiment étranger est supprimé ; quelques jours après, une décision ministérielle¹ suspendait jusqu'à nouvel ordre les engagements pour la légion étrangère.

Au 30 décembre, une circulaire ministérielle fait connaître que les militaires servant dans les deux régiments étrangers, au titre étranger et qui se trouvent dans leur avant-dernière année de service peuvent, sur leur demande, être renvoyés dans leurs foyers, par anticipation. Les hommes venant du 1^{er} régiment licencié seront versés dans le 2^e.

Au 1^{er} janvier 1861, l'effectif du 2^e régiment, qui était de 2,428 hommes, dont 243 condamnés et 51 disciplinaires, est modifié ainsi qu'il suit, le 31 décembre 1861 :

Effectif au 1 ^{er} janvier 1861.	2,428
Incorporés pendant l'année.	1,248
	3,676

1. Voir aux pièces justificatives.

De ce total de 3,676
 il y a lieu de retrancher :

Promus officiers	2	
Libérés	689	} 1,041
Actes d'engagement annulés	156	
Réformés	28	
Retraités	4	
Remplacés	45	
Passés à d'autres corps	51	
Morts	56	

Effectif au 1^{er} janvier 1862 2,635

dont 256 condamnés et 40 disciplinaires.

Au 1^{er} janvier 1862, le 2^e régiment prend la dénomination de : Régiment étranger.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	v
LIVRE I. — Première légion étrangère.	1
Chapitre I. — 1831.	1
Chapitre II. — 1832	8
Chapitre III. — 1833.	13
Chapitre IV. — 1834-1835.	18
LIVRE II. — La légion étrangère en Espagne.	31
Chapitre I. — De 1835 à 1839.	31
LIVRE III. — Nouvelle légion étrangère. Campagnes d'Algérie.	47
Chapitre I. — 1836, 1837, 1838, 1839	47
Chapitre II. — De 1840 à avril 1841.	63
LIVRE IV. — 1 ^{er} régiment de la légion étrangère. Campagnes d'Afrique de 1841 à la guerre de Crimée	75
Chapitre I. — 1841, 1842, 1843	75
Chapitre II. — 1844, 1845, 1846.	88
Chapitre III. — De 1847 à 1854	103
LIVRE V. — 2 ^e régiment de la légion étrangère.	119
Chapitre I. — De 1841 à 1844.	119
Chapitre II. — De 1844 à 1848.	131
Chapitre III. — De 1848 à 1850	143
Chapitre IV. — De 1850 à 1854	156
LIVRE VI. — Les deux régiments de la légion étrangère en Crimée et la formation d'une deuxième légion étrangère	171
Chapitre I. — Année 1854.	171

LÉGION ÉTRANGÈRE.

	Pages.
Chapitre II. — De 1855 à 1856 (licenciement des 2 régiments).	187
Chapitre III. — Formation d'une deuxième légion étrangère de 1855 à 1856.	204
LIVRE VII. — 1 ^{er} régiment étranger.	207
Chapitre I. — De 1856 à 1859 (en Algérie).	207
Chapitre II. — De 1859 à 1862 (guerre d'Italie et Algérie).	213
LIVRE VIII. — 2 ^e régiment étranger.	225
Chapitre I. — De 1856 à 1859 (en Algérie).	225
Chapitre II. — De 1859 à la bataille de Magenta	241
Chapitre III. — 1859. Depuis Magenta jusqu'à la fin de la guerre d'Italie	254
Chapitre IV. — De septembre 1859 à fin 1861 (en Algérie).	263
LIVRE IX. — Régiment étranger	271
Chapitre I. — En Afrique (1862) ; au Mexique (1863)	271
Chapitre II. — 1864-1865 (au Mexique)	282
Chapitre III. — 1866. — Au Mexique.	299
LIVRE X. — Régiment étranger. — En Afrique et campagne de France	317
Chapitre I. — En Afrique de 1867 à octobre 1870.	317
Chapitre II. — 1870. — En France. Campagne contre l'Allemagne.	329
Chapitre III. — 1871. — En France. Campagne contre l'Allemagne.	342
Chapitre IV. — 1871. — Campagne contre la Commune	353
LIVRE XI. — Régiment étranger et légion étrangère.	367
Chapitre I. — En Afrique (de 1870 à 1875)	367
Chapitre II. — En Afrique (de 1875 à 1882)	380
Chapitre III. — En Afrique (de 1882 à 1885).	400
LIVRE XII. — Les bataillons de la légion et des régiments étrangers au Tonkin et à Formose.	417
Chapitre I. — 1883.	417
Chapitre II. — 1884 (au Tonkin)	429

TABLE DES MATIÈRES.

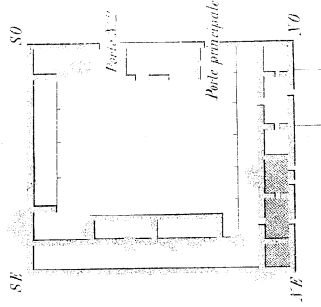
	Pages.
Chapitre III. — Les 3 bataillons des régiments étrangers au Tonkin (année 1885)	447
Chapitre IV. — Les 3 bataillons des régiments étrangers au Tonkin (<i>suite</i>), année 1885	461
Chapitre V. — Le 4 ^e bataillon du 2 ^e étranger à Formose et au Tonkin en 1885	472
Chapitre VI. — Les bataillons des régiments étrangers au Tonkin en 1886.	480
LIVRE XIII. — Les bataillons des régiments étrangers en Algérie.	493
Chapitre I. — 1885, 1886	493
PIÈCES JUSTIFICATIVES.	497
Liste des colonels des diverses légions étrangères et des régiments étrangers de 1831 à 1887.	499

CAMERONE

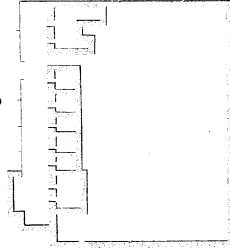
PLAN DE LA MAISON

Partie occupée par l'incendie

Rez-de-chaussée

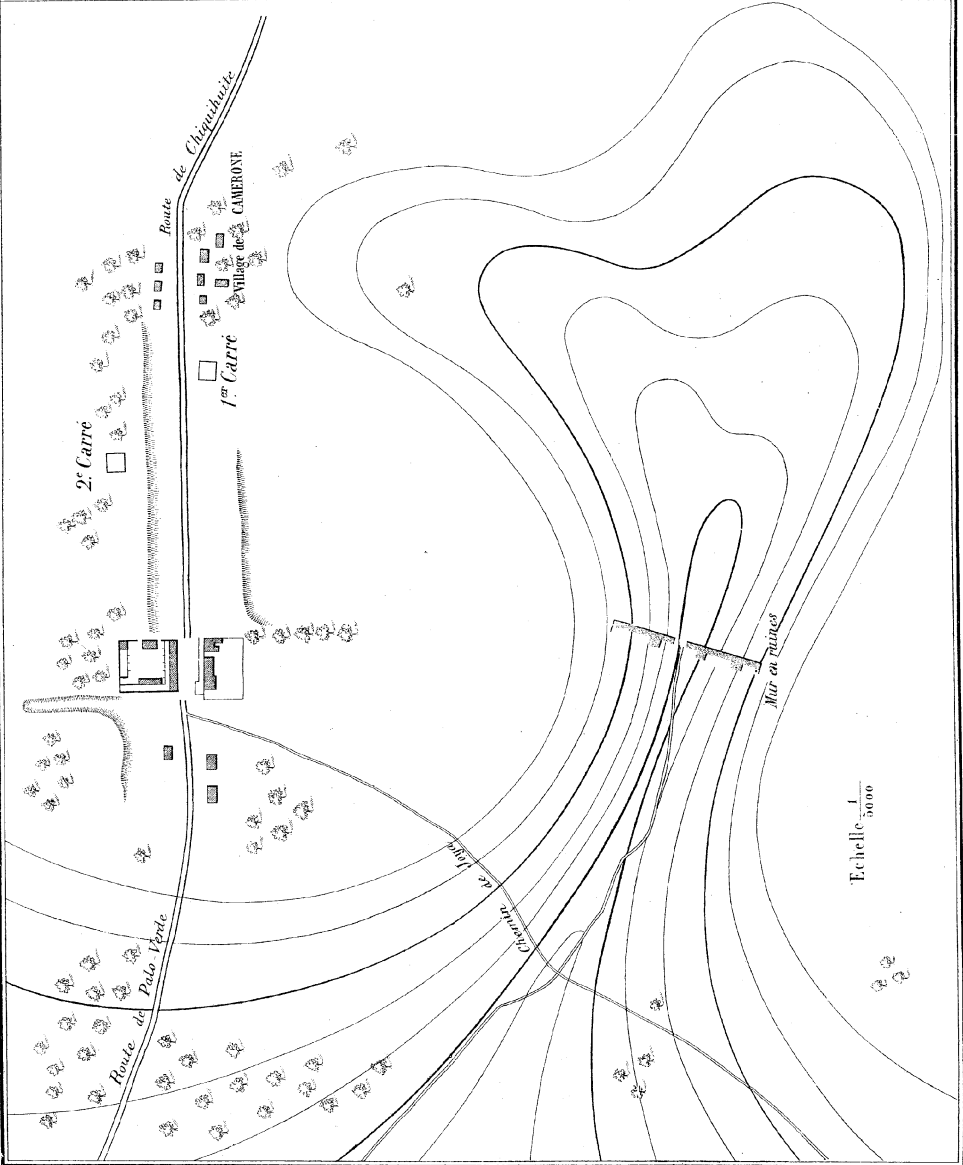


1^{er} étage



Echelle 1/1000

Chambard



Echelle 1/5000

LES REPRINTS LAVAUZELLE

B.P. 8 - 87350 PANAZOL
Tél. 05 55 58 45 00
Fax 05 55 58 45 43

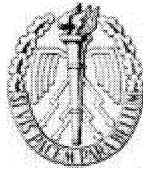
ISBN n° 2.7025.0746.8
Dépôt légal : SEPTEMBRE 2002
CODE BARRE : 9.782702.507469

Cet ouvrage est le fruit d'un partenariat entre le
Commandement de la Doctrine et de l'Enseignement militaire Supérieur de l'armée de terre
et les Editions Lavauzelle

Bibliothèque du CDES
Ecole militaire
1, place Joffre 75007 Paris

01 44 42 52 30

www.cdes.terre.defense.gouv.fr
cel-com@cdes.terre.defense.gouv.fr



AVERTISSEMENT

Les procédés de numérisation et d'impression numérique utilisés par le Groupe LAVAUZELLE pour ses Collections « REPRINTS » font appel aux technologies les plus avancées. Cependant, l'ancienneté et l'état de certains livres originaux ne permettent pas toujours de supprimer totalement les imperfections d'origine.

